

anticipation

42 SEPTEMBRE

Natacha Israël



HYPALLAGE
EDITIONS

NATACHA ISRAËL

42septembre
(Roman d'anticipation)

Hypallage Editions

Hypallage Editions
16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 10 mars 2017
Prix : 8,97 €

© 2017 Hypallage Editions
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-37107-159-9

À ma mère, Elsa.

Et en souvenir de la chanteuse Barbara qui a inspiré les premières notes et l'atmosphère générale de ce roman.

Remerciements :

Aux Editions Hypallage, qui ont accepté le tapuscrit de 42septembre, et aux quelques éditeurs qui m'ont encouragée.

À chacun des membres de ma famille, en définitive nombreuse.

À chacun de mes amis, pas si nombreux, mais tous précieux.

À mes tout premiers lecteurs, généreux, exigeants et confiants : Christophe, Jeanne, Nicolas B., Nicolas R., Philippe, Raphaël et Tristan.

Aux lecteurs de mes textes précédents, dont l'acuité, l'expérience, les encouragements et la patience me sont indispensables : Hélène et tout le comité de rédaction du mouvement Transitions.

À tous les lecteurs à venir.

Sommaire

<u>Mentions légales</u>	03
<u>Remerciements</u>	04
Première partie : Échos de la vie sur le fleuve	07
• <u>Première bouteille à la Seine</u>	09
• <u>24 septembre 2050, quelque part sur la façade atlantique de la Terre</u>	25
• <u>31 mai 2035 : deuxième bouteille à la Seine (première partie)</u>	30
• <u>24 septembre 2050, un peu plus haut sur la façade atlantique</u>	35
• <u>31 mai 2035 : deuxième bouteille à la Seine (seconde partie)</u>	37
Deuxième partie : Premiers symptômes	55
• <u>24 septembre 2050, toujours plus haut sur la façade atlantique</u>	57
• <u>1^{er} juin 2035 : vocamèl pour Loup (posté le matin)</u>	58
• <u>2 juin 2035 : vocamèl pour Blaise (posté à midi)</u>	72
• <u>3 juin 2035 : un autre mèl d'Anthropocène</u>	86
Troisième partie : Posts restants & rêve-party	92
• <u>24 septembre 2050, au-delà de la façade atlantique</u>	94
• <u>4 juin 2035 (matin) : dernière bouteille à la Seine</u>	96
• <u>4 juin 2035 (après-midi)</u>	100
• <u>4 juin 2035 (soir)</u>	116

Quatrième partie : Une doudoune pour deux	119
• <u>1^{er} juin 2035, sur le cours de Vincennes, à Paris</u>	121
• <u>2 juin 2035 (soir), au domicile de Loup</u>	138
• <u>2 juin 2035 (nuit), à Paris</u>	150
Cinquième partie : L'Arche	153
• <u>24 septembre 2050 (avant la sieste)</u>	155
• <u>8 juin 2035, à Los Angeles...</u>	179
Sixième partie : E.L.L.S.A.	194
• <u>24 septembre 2050 (après la sieste)</u>	196
• <u>Noocène</u>	212
 <u>Bande originale de 42septembre</u>	 216

Première partie
Échos de la vie sur le fleuve

« [...] nous avons droit à notre acédie. Pour nous elle n'est ni un péché, ni une maladie des hypocondres ; elle est un état d'esprit que nous a imposé le destin. »

Aldous Huxley, « Accidie »,
dans *On the Margin* (1971)

« J'honore la rivière qui laisse s'engouffrer dans son eau des journées entières sans qu'on ait l'impression de les avoir perdues. »

Stéphane Mallarmé, *Lettre à Paul Verlaine*
(lundi 16 novembre 1885)

Première bouteille à la Seine

« En regardant le ciel, juste avant la nuit, j'ai vu un drone de la police survoler le périphérique désert en direction du bois de Boulogne et un autre qui s'éloignait, vers l'Est, afin de contrôler les ponts... Que vous les ayez aperçus ou non ne change rien au sentiment que j'ai formé grâce à eux de notre proximité. Nos vies restent liées, presque communes, en vertu de leur ronde autour du premier périmètre de la ville, et celle-ci me rend la distance entre nous aussi poétique et amoureuse qu'un soupir exhalé, dans le silence, au souvenir d'une chose belle.

J'ai essayé de traverser Paris, après une longue autarcie à bord du *Cap vert*. J'espérais marcher jusqu'à l'Opéra, où sont le centre de soins et le Point Internet de la police, mais je n'ai pas pu dépasser les Invalides à cause d'une attaque de panique.

Le *Cap vert* a failli sombrer juste après les élections et je me suis vue dormir dehors avec les autres. Ils sont assez nombreux sous le pont Alexandre III et près de la place de la Concorde. Une fois rentrée, j'ai espéré que ni cette nuit, ni jamais, les patrouilles de la police fluviale ne provoqueraient de nouvelle voie d'eau à cause de la vétusté du bateau.

Dany a su mettre une pinoche au bon endroit dans la coque et pompe chaque soir l'eau engouffrée depuis la

veille. J'observe combien la vie sur le fleuve demeure impensable hors de la maîtrise de savoirs ancestraux et des rapports de solidarité qui, comme l'art des marins, ne sont pourtant presque plus observés quant à eux...

Nous avons des génies de l'aérospatiale, du webmarketing, de la biologie et de la musique électronique, des experts du pilotage des drones de la police, de l'armée et du Très grand nombre, des informaticiens, des publicitaires, des philosophes, des écrivains, des réalisateurs, des télétravailleurs et encore des navigateurs promenant, jusqu'aux Antipodes, les touristes de l'extrême. Mais nous avons oublié tant de choses, déjà...

J'écrirai plus un autre jour. J'ai besoin de dormir un peu.
Faites de beaux rêves. »

Grand Paris, mai 2035. Beaucoup d'Occidentaux, d'abord, suivis par les Asiatiques, les Orientaux, les Sud-Américains et, dans une moindre mesure, par les Africains, n'ont plus souhaité sortir de chez eux depuis plus de dix ans. Dès le début du siècle, un éminent biologiste s'impatientait. Il disait : « Bientôt, vous n'aurez plus *besoin* de sortir de votre lit pour aller à la bibliothèque ni de rejoindre physiquement votre partenaire pour lui faire l'amour. » Les auditeurs de ce professeur passablement dépressif ne considéraient que son génie et se félicitaient avec lui du « sens de l'histoire » : c'était le « progrès » et il avait toujours été insensé de s'y opposer, surtout lorsque la science se chargeait à la fois d'orienter l'arc des possibles et d'intimider les citoyens en leur présentant cette orientation comme irrésistible. Qui ne voudrait pas consulter n'importe quel livre et voir n'importe quel film en restant au fond de son lit ? Qui ne voudrait expé-

rimiter et ne saurait s'acclimater à la sexualité virtuelle ? Qui refuserait de vivre au moins 250 ans ? Qui ne voudrait pas vérifier sa bonne santé aussi souvent que ses e-mails, grâce à une station médicale réduite à la taille d'un bracelet et à des capteurs injectés directement dans le sang renseignant ladite station portative ? Ces questions n'étaient pas formulées comme des défis, mais destinées à dissuader toute espèce de scepticisme. Les dépressifs étaient ceux qui n'avaient pas le souhait de saisir ces opportunités, car n'était retenue contre eux que l'absence de désir plutôt que l'expression d'autres désirs.

Même après l'anoxie des océans, la disparition des grands prédateurs et la multiplication des virus véhiculés par les espèces inversement épanouies, après la destruction consécutive des récoltes et de la végétation naturelle, et après les accidents nucléaires autour du globe, les « transhumanistes », qui préconisaient l'accélération et la radicalisation des transformations de l'humanité et de ses relations avec la vie non humaine, ont continué de désigner les partisans de la simplicité, de la frugalité et d'une décroissance concertée comme des « antihumanistes » contempteurs de tout « progrès ».

Pour autant, la planète n'est pas moins belle en 2035...

Depuis que le vent s'est levé sur l'Europe et le monde entier, la beauté du violent défilé des nuages n'envie rien aux paisibles couchers de soleil derrière le Colisée ou la tour Eiffel.

Avant la fin du jour, des cumulus blancs se découpent sur le ciel foncé et, à vive allure, rasant le haut des tours de Belleville tandis que, partout sur la terre, les nuits montrent leur noirceur ancestrale à cause des éclairages tamisés.

La beauté s'est réfugiée dans les flaques de pluie, sur les quais de gare, lorsqu'elles réfléchissent des fragments de verrière et de poutres d'acier. Et dans les reflets du soleil, sur les toits des voitures abandonnées ou les tuiles des vieilles toitures. Elle s'est réfugiée dans les eaux du fleuve, quand la clarté des lampadaires y plonge des lances démesurées, et dans les quelques trains presque vides qui rallient toujours la banlieue. À seize heures, le soleil de décembre y allume des feux orangés dont les tunnels jouent à éteindre les flammes. La lumière voyage dans chaque rame et s'absente selon des intervalles irréguliers. Même habitué à cette chorégraphie, l'œil finit par oublier l'environnement dévasté.

La beauté s'est réfugiée sur le parcours des trains à très grande vitesse; le long des étangs où, sous un fondu enchaîné d'arcs-en-ciel, les flamants roses géants dorment debout; dans un champ d'éoliennes émergeant de la brume et dans la fumée s'élevant, presque à l'horizontale, au-dessus d'un bocage où l'herbe brûle; aussi vers l'Est, où s'annonce l'aube après laquelle court la motrice à plus de quatre cents kilomètres-heure.

La beauté qui ne désertera jamais l'espace interstellaire reste visible grâce aux images de trous noirs ou d'un bras spiral de la galaxie relayées par les machines spatiales. Elle subsiste dans l'abstraite réminiscence d'un primordial âge des ténèbres constitué de nuages d'hydrogène très denses et dans les interrogations persistantes autour des origines de la vie terrestre : de quelle soupe chimique primitive, de quelles queues de comètes furieuses, de quel pullulement bactérien et aquatique les dinosaures et les autres mammifères préhistoriques sont-ils sortis ?

Le spectacle des déferlantes sur la côte Atlantique soulève, encore et encore, des tempêtes métaphysiques dans l'âme de celles et ceux qui le contemplent ; il suscite l'âme elle-même, occasionnellement.

Le ciel où, pendant si longtemps, se croisèrent par dizaines des lignes droites et des courbes au dessin parfait ou hésitant, comme si les pilotes avaient plusieurs fois changé d'avis, reste dégagé. Au-delà de notre atmosphère, les nouveaux colons découvrent la lassitude, improbable au début du siècle, de l'univers entier. La vue des éclipses de planètes nourrit leur nostalgie des nuits terrestres feignant le mauve, comme de cette étoile qui, à vingt heures, scintille au-dessus du pont de Saint-Cloud et qui, à minuit, brille au-dessus de l'île Saint-Germain.

Certains jours, une aube lumineuse embrasse doucement la Seine de ses rayons presque verts ; les arbres nus se reflètent dans l'eau avant que la surface de celle-ci commence d'ondoyer. Vibrionnant, le fleuve s'obstine à méconnaître la lumière et semble se concentrer en lui-même tandis que, bien avant l'heure, la nuit retombe à cause des nimbus gorgés de pluie et de pollution en provenance de l'Orient.

Lors de la crue du siècle, Maud n'a pas quitté le fleuve et, après que ce siècle est devenu celui de la crue, son bateau a quitté le pont de Sèvres pour celui de Billancourt afin d'y être plus fermement amarré. Depuis 2023, nul ne vient plus sur ce bras de la Seine hormis drones et bulles volantes de la brigade fluviale. En se penchant par la fenêtre ou par le balcon, quelques Isséens hument encore le parfum discret de la ville, ici mêlé à une persistante odeur de vase, en admirant la variété inlassée des rouges qui, dans les hauteurs de Meudon, précèdent l'hiver et la reverdie. Trop souvent,

pourtant, ils détournent les yeux du fleuve et ne voient pas, auprès des peupliers et trembles intacts, le couple de hérons cendrés, les colverts, la petite foulque et le ragondin.

Au clair de lune, Maud observe le mouvement de longs silures sous la surface de l'eau. Comme les cormorans, le voisin se nourrit surtout d'anguilles et propose de les cuisiner pour la quadragénaire qui, à ces poissons hautement imprégnés en polychlorobiphényles et autres micro-polluants, préfère ses galettes de riz bio. Maud reste fort mince depuis qu'elle s'astreint à la discipline du néo-néo-stoïcisme qu'elle a, du reste, contribué à formuler au cours de ses jeunes années.

Dans sa thèse de philosophie soutenue en 2019, Maud affirmait que, puisqu'on avait construit la catégorie du néo-néo-gothique pour qualifier le revival, au début du XXI^e siècle, de l'esthétique néo-gothique elle-même apparue d'abord au XVIII^e siècle, en Allemagne et en Angleterre, on pouvait construire celle de « néo-néo-stoïcisme » afin de désigner le retour en force d'une pensée assimilant la nature à Dieu et articulant à nouveau le motif de la liberté à un ordre rationnel et immuable du monde par-delà le caractère imprévisible de ce dernier, non sans préconiser des actions volontaires de « déconnexion » et de « *detox* » (digitale et corporelle) tenant lieu d'ascèse. En d'autres termes, Maud comparait le regain d'intérêt pour la méditation, le silence et le jeûne, et les incitations récentes à débrancher tablettes, ordinateurs, téléphones portables, GPS et lunettes ou lentilles de réalité augmentée, à la discipline des stoïciens, visant sagesse et tempérance dès la fin du IV^e siècle avant notre ère. Le choix de l'écologisme et la nouvelle vogue du régime végétarien se voyaient aussi rapprochés de la

cosmologie et du cosmopolitisme stoïciens qui englobaient les animaux. Quoique sans intérêt, la thèse avait ouvert à Maud le « monde de l'entreprise », désireux de rencontrer le « monde de Sophie » afin d'en obtenir des solutions au *stress* et au *burn-out*. Ses clients, des PME et grosses boîtes consacrant une partie de leur budget formation à l'organisation de conférences et ateliers philosophiques, fixaient comme objectifs la sensibilisation des salariés à la permanence du changement et de la crise, à la nécessité de se saisir soi-même comme l'objet de soins favorisant l'endurance, toutefois sans renoncer à prendre tous les plaisirs accessibles et à en inventer de nouveaux. L'entreprise se mêlait depuis quelque temps déjà de façonner ses propres sujets sans employer encore, à cette fin, de méthodes autres que douces, séduisantes et stimulantes. Entre le néo-néo-stoïcisme théorisé par Maud à la Sorbonne sous la direction d'une spécialiste de philosophie indienne et le nouvel hédonisme, toujours plus mâtiné de pessimisme tragique, dont Michel Onfray était le célèbre évangéliste sans que nul ne se risque à lui confier la formation de son personnel, était alors apparu le néo-néo-épicurisme aussitôt mis à l'épreuve par la première, en tant que consultante-philosophe. Celle-ci n'était pas peu fière, alors, de la raison sociale imprimée sur ses cartes de visite, – *effÉpicure* –, ornée du taon auquel Socrate s'était comparé vingt-cinq siècles plus tôt, dont les grands yeux et le stylet saillant, agressif, évoquaient toutefois Maud plutôt que Socrate pour qui le taon n'était pas de l'argent.

Telle était la vie d'avant le fleuve, d'avant le *Cap vert* et les bergeronnettes, d'avant le silence et les silures, d'avant la brutale détérioration des rapports humains, d'avant la

souveraineté du Très grand nombre et du Livre des Visages. À cette époque, Maud vivait près du métro Gambetta, à Paris. Perché sous les toits, son deux-pièces ouvrait sur une terrasse elle-même ornée d'une pergola. Les nuits d'hiver les plus claires permettaient d'admirer trois lunes à travers le triple vitrage et, lors des nuits d'été, il arrivait que Maud laissât ruisseler sur la rue les mélodies d'Henry Mancini, alternées avec celles de Count Basie, comme si la paix pouvait pleuvoir et comme si son secret avait été connu par *une certaine Amérique* de la première moitié du XX^e siècle. Au matin, la grêle s'abattait sur les terrasses et les toits, la vigne de la pergola n'ayant aucune chance de s'en remettre si elle n'était pas déjà condamnée par le néo-mildiou, tandis que le concert de klaxons, dont la fin de l'averse donnait le signal, électrisait plus qu'un jour de fête.

Il y avait du monde au-dehors. La vie grouillait, vulgaire, bruyante et imprégnée de carbone. Des grues innombrables barraient les premiers échelons du ciel et, comme à Asilah, près de Tanger, le ciel d'hiver soulignait la blancheur des façades récemment dressées, les locataires des étages les plus élevés se félicitant de cette nouvelle familiarité entre le Nord et le Sud.

Parmi les choses, les sons, les odeurs et les phénomènes alors honnis et désormais regrettés, il y avait le grondement incessant des voitures tout le long de la rue des Pyrénées, les sirènes distantes ou proches, l'accélération d'un scooter devant le feu rouge, celle d'un tramway redémarrant à la porte de Bagnole, le signal du bus n° 26 avertissant d'un danger, le trajet du bus n° 64 jusqu'à la Bibliothèque nationale et la traversée du pont de Tolbiac offrant toujours la même vue sur quatre livres ouverts. Aussi, les couloirs du

métro, leur parfum de soufre et de pneu brûlé, l'atelier chinois clandestin du rez-de-chaussée et les vociférations, au cœur de la nuit, des dealers plantés devant l'immeuble, consommant leur propre drogue depuis midi.

Dans les rues des grandes villes, les transports en commun et les lieux publics, les plus jeunes faisaient déjà entendre leur musique sans ménagement pour les bavardages ou conciliabules intérieurs d'autrui. Ils chantaient et dansaient, anxieux de partager leurs initiatives avec le plus grand nombre ou indifférents à la présence d'éventuels témoins. Et, bien que ce *show* permanent ne fût pas forcément déplaisant, les gens s'étaient très tôt repliés – d'abord, ils sortirent de moins en moins nombreux pour faire leurs courses ou pour se distraire, travailler et voter –, le phénomène s'étant accentué après 2016, non par la faute des jeunes, mais parce que chacun se sentait plus à son aise dans une chambre où il était possible de chatter, fabriquer sa propre musique et ses propres vidéos, publier et commenter les publications d'autrui sans entrave. Sans se sentir trop à l'étroit ni subir la domination de celui ou celle dont l'assistant électronique parlait trop fort pour qu'on pût capter les signaux de sa propre technologie ou s'entendre soi-même penser. Après des siècles d'inhibition, de pudeur surfaite et de séparation artificielle entre la sphère publique et la sphère privée, chacun pouvait désormais se produire dans la vitrine d'une boutique virtuelle où était instantanément publié tout ce qui, de sa personne, lui semblait devoir être mis en scène, dans l'illusion *a posteriori* attendrissante de maîtriser la représentation et de préserver fermement son « quant-à-soi ». À leur manière, beaucoup d'individus s'étaient depuis quelque temps déjà enfermés « dehors », pris au piège de

l'extériorité caractérisée par le flot immatériel et illimité d'informations dont l'écran des tablettes, smartphones et lunettes de réalité augmentée était la mouvante porte d'accès. Absorbé par ce « dehors » ou cette extériorité ludique, l'espace public délaissé se voyait ponctuellement réinvesti en vue de chasses au trésor ou autres jeux de piste intensifiés par la réalité augmentée, cependant que les attaques terroristes démultipliées dans les métropoles (dont les centres basculaient parfois dans la guérilla urbaine), le retour de la peste et l'irruption de virus mortels avaient gravement compromis les rencontres non virtuelles. Aussi de moins en moins d'individus s'aventuraient-ils hors de chez eux depuis 2020 – toutes ces leçons de krav maga assidûment suivies par des millions d'Européens ayant brutalement perdu toute utilité, sauf pour se préserver d'un conjoint ou d'un colocataire querelleur.

En nombre jugé alarmant par les autorités sanitaires, les gens mouraient de maladies chroniques dues à la pollution atmosphérique, aux particules fines en particulier, lesquelles avaient motivé des mesures de confinement répétées. Les Chinois, qui avaient appris au reste du monde la signification du mot « Airpocalypse », attendirent eux aussi les commandements du Parti pour se protéger (alors, ils ne sortirent plus que 150 jours par an, alternativement, avant de ne plus sortir du tout). À cause de la multiplication des *class actions* dirigées contre les différents États américains qui ne protégeaient pas assez leurs citoyens, les gouvernements successifs avaient maintenu les recommandations de rester chez soi pour éviter le paiement de dédommagements infiniment lourds.

C'était, de toute façon, la vie d'avant le fleuve, d'avant les déluges et la souveraineté du Très grand nombre.

À l'âge de vingt ans, les parents de Maud et leurs congénères se représentaient la ville du futur comme un réseau de gratte-ciels semblable à une mégapole asiatique surpeuplée sur laquelle le jour ne se lèverait plus et sur laquelle la pluie tomberait sans fin. Or, si le futur était devenu le présent autour de 2022, les rues étaient vides et le ciel inconstant.

Le fouillis d'enseignes et de néons, apparemment destinés à attirer l'attention mais juste bons à détourner le citadin de la nostalgie des ciels peints par Turner, se faisait discret sous des éclats de foudre et des clairs de lune dignes d'une toile de Gainsborough. Depuis le dernier étage de l'Empire State, la plus riche famille des États-Unis contemplait une statue de la Liberté entièrement vernie et incrustée de pierres précieuses brillant dans la nuit. Plus écologique, cet éclairage avait cette autre vertu de faire scintiller l'extérieur comme s'il constituait un vaste rayon de jouets dans un magasin à la dimension de la planète. Pour l'œil de celles et ceux qui, déjà, ne descendaient plus au pied des tours, les avions et autres objets volants semblaient toujours plus menaçants outre qu'ils consumaient une quantité non négligeable du ciel ; ce sont pourtant ces avions et autres objets volants qui transportaient les ordures déversées et accumulées sur le trottoir et qui, s'ils l'avaient pu, auraient extrait la rouille et tout l'air pourri de la ville.

En ouvrant leurs fenêtres, combien de New Yorkais établis en haute altitude ont-ils reçu les courants d'air frais soufflés jusque dans le Bronx par un vivifiant vent marin et combien ont-ils été tentés d'oublier, en se jetant dans le vide, les visages des fous qui avaient livré la ville au crack et aux

krachs boursiers ? Bien souvent, avant d'aérer, un miroir leur avait montré l'un de ces visages et son rictus déformé...

Les euphorisants et autres médicaments, proches du remède-moksha imaginé dans *Île* par Aldous Huxley ou du Soma consommé par les citoyens du *Meilleur des Mondes*, étaient partout substitués à l'ascèse en vue de la tranquillité de l'âme.

La philosophie néo-néo-épicurienne pour l'entreprise faisait de moins en moins d'adeptes autour du monde.

Avant 2021, Maud s'était donc tournée vers la « Nénette économie », vague rejeton du marché lucratif du « genre », consistant dans l'application des principes de la « féminosophie » théorisée par la grande prêtresse américaine du webmarketing, Faith Popcorn.

Modèle de Maud lorsque celle-ci étudiait sur les bancs non virtuels d'une école de commerce, Faith avait dès le début des années 2010 promis un monde qui, en dépit du refus des autorités et des médiations traditionnelles, verrait les gens utiliser Internet pour leurs loisirs plus que pour la révolution et qui, en dépit du repli sur la sphère domestique, sonnerait également la redécouverte de la passion et de la compassion. En ce monde, Maud avait encore foi en 2020 et, tout comme Faith, elle se proposait d'imaginer la femme de demain, les produits qui lui conviendraient et les campagnes publicitaires adaptées. Le rôle prescripteur de la pub étant largement éprouvé, il suffisait de dire, avec un certain Robert Rochefort, que la femme avait une vision non unidirectionnelle des choses, qu'elle souhaitait plus de sens et voulait particulièrement comprendre la « signification sociale » d'un produit, qu'elle était plus engagée, plus tournée vers les relations sociales, plus pragmatique et plus

écologiste pour favoriser la longévité de telles représentations et la bonne intelligence entre les spécialistes du marketing et celles qui se reconnaîtraient en effet dans un tel portrait.

Les chercheurs sérieux planchaient, quant à eux, sur l'élimination de toute prédisposition à la maladie et sur l'invention de la première génération d'humains augmentés, notamment capables de surmonter les transformations environnementales.

Longtemps jugée trop bioconservatrice, l'Europe avait sauté, *in extremis*, dans le train du transhumanisme. Et, plus que la jeune américaine ou la jeune asiatique, la jeune européenne avait chéri quelque temps encore les métiers et loisirs intellectuels. Elle était restée moins libérale en dépit de la nette inflexion des comportements depuis la fin du XX^e siècle.

Ainsi, l'humanité 2.0 ne serait pas homogène avant longtemps ; tout le monde ne penserait pas à l'unisson, la singularité devant néanmoins être fabriquée et maîtrisée.

Née en 1993, Maud pouvait paraître encore favorisée, à la fin des années 2010, par sa naissance et sa nationalité, surtout aux yeux des Américains et des Japonais. Elle semblait avoir hérité de la « french touch » que les généticiens aspiraient à reproduire sans le détour de la culture et à exporter en sorte de façonner une humanité à la fois plus créative et plus libérale (au lieu de la perte de créativité ailleurs historiquement assortie aux progrès d'un certain libéralisme) qui, surtout, ne céderait pas à la mélancolie – passion honnie par le monde entier bien qu'elle ne fût pas dissociable du « génie » français. Même anxieux d'accueillir sous leur toit un individu susceptible de développer des tendances révolutionnaires et de trop regarder en arrière, de

s'intéresser à l'histoire en particulier, de nombreux candidats à la parentalité contactaient les jeunes Françaises, surtout les Parisiennes, dans le but d'acheter leur code ADN et de le mélanger à l'ADN de celle qui porterait l'enfant, lequel aurait dès lors trois parents. Parce qu'elle était diplômée d'une école de commerce (comme telle, non suspecte d'être trop gauchiste) et docteure en philosophie (comme telle, gratifiée d'un mystérieux supplément d'âme), et malgré certains antécédents familiaux, Maud, dont le seul prénom évoquait pourtant l'inquiétante « humeur », était régulièrement choisie au début des années 2020 et avait pu se constituer une belle épargne.

Loin d'être hostile aux manipulations génétiques, Maud souscrivait alors à l'idée que le projet de résorber les souffrances de l'espèce humaine était aussi progressiste et louable que la volonté d'émancipation des conditions sociales héritées. Une fois éradiqués le cancer, l'hémophilie, le diabète ou certaines maladies psychiatriques supposément héréditaires, et, une fois entérinés le droit de sélectionner le gène du mathématicien ou du musicien (un nombre dérisoire de parents sélectionnant le gène littéraire, dit « gène de l'écrivain ») ou celui de procréer un être supérieurement intelligent en vue de lui épargner la souffrance d'être dominé socialement, il faudrait certes résorber tout risque de chagrin d'amour ou de déception et chaque parent rêverait à l'enfant qui ne connaîtrait aucun échec, grâce à sa prodigieuse intelligence et à sa prodigieuse beauté.

Sans parler de la souffrance de mettre au monde par la voie naturelle qui devrait être supprimée au plus tôt, soit grâce à la gestation pour autrui, en laboratoire, soit grâce au clonage.

Du déluge de données concernant les comportements des utilisateurs d'Internet, dénommé *Big data*, on obtiendrait enfin le pouvoir d'anticiper non seulement le crime, mais encore le degré de satisfaction ou de frustration des utilisateurs de certains produits et services et le pouvoir de vérifier la bonne santé des individus ainsi que l'humeur d'un groupe, d'une catégorie socioprofessionnelle ou d'une population entière. Utilisé à temps, le logiciel *Culturomics* aurait permis de prévoir les révolutions arabes des printemps 2011 et 2012 et la démultiplication des révoltes en Asie, aux frontières de l'Europe et en Europe elle-même, entre 2013 et 2019. Or, ce logiciel ferait apparaître, autour de 2020, une très vive inquiétude et le désir accru des tout jeunes parents d'humains augmentés de protéger ces derniers contre les non augmentés jugés responsables, à cause de leurs activités irrationnelles, des épidémies et des dérèglements climatiques en particulier.

Jamais les hommes n'avaient été plus puissants ni plus malheureux de leur impuissance. Augmentés ou non, tous avaient perdu le sommeil. Une génération angoissée, aussi soucieuse que les précédentes d'éliminer les passions tristes et d'accroître la liberté, mais seule capable de parachever les efforts passés, tentait à la hâte de récapituler tous les savoirs et se signalait par une production artistique intense.

Sous les coups de boutoir de l'extrême rationalité, expirerait certes, apparemment, le geste génialement inspiré. Restaient pourtant sublimes les productions solitaires de ces individus qui, alors que s'évanouissaient les conditions d'une bonne respiration sur la terre, exploraient des continents inconnus de la création. Les autres avaient voulu des enfants augmentés ; ceux-là enfantait des concepts, des scénarios, de la musique rap, électronique, symphonique,

rétrofuturiste, casquée, décoiffée, désenchantée. Ils enfa-
taient des graffs, des tags, des compressions, des collages.
À foison, des images de la fin du monde.

Des images de la fin d'un monde.

24 septembre 2050, quelque part sur la façade atlantique de la Terre

Un insecte violet traverse la cabine. Son pied droit l'évite *in extremis* tandis que, vers le pot de fleurs artificielles, le petit compagnon d'un soir progresse lentement. Celui est-il déjà coutumier de l'ennui, de la déception et du défaut d'horizon ? Pour lui, son cœur s'emplit soudain de tendresse, mais, craignant de trop s'attacher, l'adolescent renonce à lui donner un prénom.

Se souvient du récent ballet aperçu depuis son lit après qu'une Élysie émeraude d'abord confondue avec une feuille d'arbre a libéré la vitre de son hublot. Ballet de méduses translucides figurant un lâcher de ballons blancs dans l'océan. Au lieu de chuter, les ballons remontaient à vive allure vers la surface pour y dévorer le plancton. Les raies, à cette heure, volaient parmi les poissons-lanternes. Leurs écailles scintillaient, en suspension, avant l'approche des hippocampes. *Mais rien n'est aussi beau que Sara*. Et, aussitôt après Sara, l'une des plus belles choses est la vidéo que la jeune fille lui a récemment adressée.

Son œuvre à elle, intitulée « Onanisme à deux pieds ». Une chorégraphie subtile sur une très ancienne chanson de Line Renaud intitulée *Sexe* : celle de ses propres pieds échangeant voluptueusement caresses et baisers, aussi des mots doux (chuchotés à l'oreille de l'un des deux gros orteils

par son jumeau), parcourant de l'autre – et tout du long – la voûte plantaire, remontant très doucement, se séparant et se retrouvant, s'étreignant, au gré des ponctuations musicales. Ces pieds, leur danse, figurant la manière dont Philémon aimerait faire l'amour à Sara, plus que l'onanisme. À quatorze ans, bientôt quinze, et malgré la prohibition, le garçon se juge même prêt à faire un enfant à Sara. Père d'un fils il serait, lui, le fils sans père. Auprès de lui et de Sara chaque jour comme au premier jour. Et, comme s'éveillerait Psyché ranimée tous les matins par le baiser de l'Amour, il dirait : « Aujourd'hui encore, je suis donc le jouet de l'Amour ! Nymphé entre ses bras, ma fortune change quand je le vois. »

Mais on n'engendre pas sur E.L.L.S.A.

À quelques semaines d'intervalle, Sara et lui sont les premiers et les derniers à y avoir vu le jour. Leurs aînés, de quelques années ou de quelques mois, ont été conçus avant 2035 sur une terre ferme. Leurs parents se sont démariés ou ont renoncé à s'unir en gagnant le bord. Si tout le monde n'a pas renoncé à la vie commune, l'une des benjamines du bord, qui répond au prénom de Rosalia et entretient une relation privilégiée avec l'occupant de la cabine 1369, vient d'emménager seule dans la cabine 4014.

E.L.L.S.A. est assez vaste contrairement aux cabines qui, du reste, ne sont pas aussi nombreuses que le laisse croire leur chiffrage fantaisiste. Le bord ne compte pas plus de vingt voyageurs. Parmi eux, aucun « people » hormis la fille du Prince Charles et de Lady Diana, dont l'existence est toujours demeurée secrète après que, au début des années 1980, dans le but de vérifier la fertilité du couple princier, celle-ci a été conçue en laboratoire et implantée dans l'utérus

de la femme du gynécologue ayant manipulé l'embryon. Sara, quant à elle, est la fille de l'un des tout premiers pères porteurs – de l'embryon d'un autre homme et d'une femme ayant donné ses ovocytes. 185 821 embryons étaient déjà en cours de conservation en 2015, le double en 2025. Envolés avec les premières expéditions humaines sur Mars, les embryons ont néanmoins subi une forte déperdition au cours du voyage et ceux qui y ont survécu ne sont pas encore implantés. Sara est donc le produit du plus significatif succès, depuis 2035, de la recherche scientifique en matière de procréation. Ses trois parents sont à bord lorsque d'autres n'en ont qu'un ou... aucun.

Un jeune homme a faussé compagnie à ses géniteurs pour s'établir dans l'itinérance d'E.L.L.S.A. Humain « augmenté », il a très tôt éprouvé un terrible ennui auprès des « siens », se sentant comme un étranger parmi eux. Et très tôt, à leur insu, il a trouvé le moyen de se familiariser avec le lointain. Aujourd'hui presque aussi âgé que Rosalia, il goûte au bonheur de lui avoir récemment offert son cœur... Car le cœur, c'est toujours la vie, le corps même, et le corps-texte, quoiqu'en pensent les machines prévues à bord dans le but de rééduquer la sensibilité, de corriger les états trop amoureux et trop passionnés.

L'électroconvulsivothérapie, non merci, très peu pour lui, Philémon le répète à l'envi en vérifiant lui-même son taux de dopamine et en sachant pouvoir compter sur les équipements de la salle de sport s'il convient de le faire monter. Dans l'immédiat, ce taux n'est ni trop bas ni trop haut. Juste comme il faut. Alors pourquoi se sent-il aussi augmenté que diminué depuis quelque temps ?

N'est-ce pas son amour pour Sara qui, en l'augmentant, creuse pourtant ce manque dans sa poitrine, raccourcit son souffle, obsède ses journées – études, rêveries, pensées ?

Grâce à elle, autant que grâce à ses conversations plus anciennes avec sa cousine, Philémon se juge déjà capable de comprendre et embrasser l'univers entier. Et, pour l'anniversaire de sa mère, il a composé une chanson dont le texte lui est venu d'un seul trait hier matin, sans qu'il comprenne sa propre inspiration.

« Tu te laisses embrasser, mais, déjà, ton corps, son centre de gravité, s'est retiré au-delà d'un mur qu'aucun mot ni aucun regard ne sait pénétrer. »

La chanson parle d'un(e) inconnu(e) s'adressant à un(e) autre inconnu(e).

« Irréversible comme la mort, comme un arrêt du cœur. Je ne reverrai pas tes yeux aimants. Plus j'avance, m'enfonce en toi, dans ta bouche, plus je te vois disparaître, en douce t'éclipser. »

La chanson ne parle pas de lui, c'est promis, même s'il ne se connaît pas et n'y aspire pas autant qu'il aspire à connaître Sara et à connaître le monde.

« Où es-tu pendant que le soleil dévale une façade de gratte-ciel ? Pendant que les nuits dans les Keys restent emplies de bruit, sons, chants et coassements, où es-tu ? »

Sa mère dira sa prose trop inspirée du *rock* mélancolique des années 2010.

« Je suis comme n'importe quelle pétasse face au spectacle de la mer alanguie sous un ciel vanille-fraise. En haut, des nuages sans imagination sont occupés à imiter des têtes de dinosaures. C'est mieux que « déjà ça ». C'est ça. C'est là. »

Il dira que c'est du *rock* néo-mélancolique catapulté du temps jadis, d'avant que la mélancolie soit sublime et démodée.

« Je fais comme si c'était bien, comme si nous étions encore bien ensemble, comme si tu n'avais pas franchi le mur haut. »

Elle dira que c'est curieux, pas joyeux, ni même de son âge, et il répondra que celui ou celle qui a vu le jour en 2035 est sans âge à *lui, qui convienne à son corps* – qu'il a l'âge de l'humanité, sa tristesse et sa jeunesse obstinées.

31 mai 2035 : deuxième bouteille à la Seine (première partie)

« Je ne peux plus rester sur le bras où je dois pomper jour et nuit. La pinoche ne tiendra pas longtemps et les réparations de la coque seraient trop coûteuses (le remorquage jusqu'au seul chantier encore actif sur la Seine coûte autant qu'un vol pour les États-Unis). Le peu qui me reste financera donc mon départ pour la Californie, le plus tôt possible après mon bilan de santé. Demain, selon les obstacles rencontrés, je franchirai le pont Alexandre III ou celui de la Concorde.

J'aimerais revoir votre visage et entendre votre voix. Puisque je dois fuir sans cesse et toujours plus loin, il est vain de ressasser la méses-time, la série des rendez-vous manqués et la solitude. Je n'y trouverai aucune énergie. Je ne saurai toujours pas qui je suis et voudrai sombrer avec le *Cap vert*.

Mais je ne le ferai pas. »

À Los Angeles, Blaise et sa famille vivent également sur l'eau et les nuits sont bien fraîches, en cette saison, dans la coque de leur house-boat. Comme les piscines du front de mer, anciennement asséchées, les canaux ont débordé et sont devenus le refuge de ceux dont les logements ont été immergés. Quoique la baignade soit déconseillée à cause des

grands requins blancs, les enfants font toujours du roller et du vélo à Venice Beach. La promenade longeant le Pacifique reste le terrain de jeu de dizaines de jeunes danseurs que viennent admirer les riverains s'arrachant pour une heure ou deux à leurs écrans. Nantis de réserves d'eau et de nourriture pour cinq ans, Blaise et Claire poursuivent chez eux leurs travaux salariés tandis que leur fille prépare son diplôme d'accès aux études secondaires. Avec le temps, chacun a commencé d'oublier, sinon la défiguration de la planète, la vie d'avant et jusqu'à la peur que les réacteurs des centrales ne puissent plus être refroidis à cause de la chaleur des bras de mer et que soit détruit tout abri sur terre. Avec le temps, on n'a plus le temps de songer au temps qu'il fait ni au temps qu'il fera...

Les États-Unis d'Amérique ne sont plus le centre de l'univers. La volatilité des marchés et les bouleversements climatiques ont, de longue date, ébranlé leur domination sur l'ancien monde dont la branche publique de la C.I.A., le National Intelligence Council, avait de toute façon anticipé la « désintégration ». La Chine, dont la croissance s'était ralentie dès les années 2010, s'est réformée dans l'espoir de dessiner un nouvel ordre économique, autrement dit une nouvelle alliance avec les États-Unis. Il s'agissait alors de relancer la productivité par le progrès technologique, lequel devait aussi résoudre le problème de l'épuisement des ressources naturelles de la planète, et de réorienter l'État vers des fonctions de régulation, de services et d'éducation. Alors que, sur cette voie, les dirigeants chinois se rapprochaient du modèle occidental, le frère de Maud s'était d'abord installé à Shanghai, son diplôme d'informatique en poche, au début de l'année 2019.

Si Maud fut dévastée quand son avion quitta Roissy, ce frère partait quant à lui sans se retourner. Fou de joie de s'envoler vers l'Asie, il crut voir dans la mer du Nord l'image radieuse de l'avenir. Au-dessus de son front, un écran vantait l'espace « luxe », sa cabine archiconfortable et ses fauteuils plus que spacieux, mais, loin de contrarier le jeune homme, la publicité lui représentait ce à quoi il aspirait en effet : être surclassé. Après les turbulences au-dessus du Danemark, le ciel de la Baltique fut apathique. Dès le décollage, la voisine de Blaise s'était absorbée dans la lecture de *Comment communiquer et se faire des amis ?* Et c'est seulement lors du survol d'un défluent de la Volga que Blaise, à elle, se présenta. Elle s'appelait Claire, comme la lune visible par le hublot, et il lui demanda pourquoi elle n'avait pas d'amis. « Sans doute à cause de mes problèmes de communication », répondit-elle avant de s'emurer à nouveau dans le silence. Un peu avant l'atterrissage, Blaise apprit toutefois que son père l'attendait dans sa riche demeure de l'ancienne concession française. Chef du personnel d'une usine de fabrication de fournitures scolaires, ce père vivait à Shanghai depuis vingt ans et y avait récemment épousé une jeune Chinoise. Sur le Bund, au soleil couchant, Blaise et Claire s'étaient quittés après avoir partagé, en taxi, un tourbillon de routes entrelacées et entrecroisées, parmi les buildings, au-dessus d'autres voies réservées aux tramways, aux vélos et aux piétons. Claire rejoignait son père qui, ce soir-là, organisait une réception dans un restaurant proche de la Banque de Shanghai et Blaise avait gagné seul le quartier de Nanjing Road. Au Jin Jiang Pacific Hotel, un message laissé par son employeur

français le conviait à la réception organisée par un compatriote dans un restaurant proche de la Banque de Shanghai...

Après leur mariage, Blaise et Claire s'offrirent une lune de miel au large de Shanghai, sur l'île de Pu Tuo San où la baignade était partout interdite, avant les montagnes jaunes, Guilin et la rivière des Perles, puis Hong-Kong et Pékin. Un cobra séché sur la route de la montagne Fodin, un élevage de crevettes et une séance photo près d'un temple à la veille d'une halte dans la baie de Yalong. Quelques pêcheurs au cormoran, la lampe à acétylène déjà allumée alors que le soleil s'évanouit entre deux montagnes en forme de pain de sucre. L'Asie rêvée, aux reliefs faiblement découpés dans la lumière de dix-huit heures et aux rizières toujours nettes, inlassablement travaillées par de petits hommes à chapeaux pointus et des buffles indolents. Les enfants nus sous la pluie et dans les cours d'eau où les serpents sont assoupis. Les odeurs variées, entêtantes, dans les trains : odeurs de tofu puant et de sueur en assis-dur ; odeur de canard réchauffé en assis-mou ; parfum subtil des rhizomes de lotus mêlé à celui de la bière que boivent les hommes d'affaires, en couché-dur et en couché-mou. La Cité interdite, le Palais du ciel, le Palais d'été, les fumeurs de pipe, les bouffeurs de nouilles et les vendeurs d'eau, avec leurs faux billets. Sur la Grande Muraille, les chiens errants et les scorpions qu'on devine dans les anfractuosités, le désert où l'œil se perd, la chaleur qui assomme. L'air frais cherché dans les Mac Donald's et les Pizza Hut, les karaokés improvisés dans les salles d'attente à l'aéroport. Les joueurs de go, les marchés de la soie et les péniches naviguant bord à bord sur le grand canal...

Comme avant et durablement, la Chine glisse dans la galaxie. À des années-lumière d'ici, sans doute s'est-elle déjà éteinte. À moins que le temps voyage dans une seule direction – celle qui, depuis la clarté sublunaire, descend jusqu'à l'emplacement de la terre dans notre univers. En ce cas, seules meurent les étoiles très distantes de notre désastre alors que, soir après soir, tous les hommes tournent dans l'espace, aussi oublieux de leur mouvement que ces Chinois endormis sur l'étal où, dès la première lueur du jour, ils reprendront leur marché...

Au café Under the Moon à Yangshuo, comme en 1999, un vieux tube d'Enya accompagnait le thé au gingembre et les banana pancakes du petit-déjeuner. Le temps n'ayant pourtant jamais fini de s'écouler dans la rivière des Perles, bon nombre de *backpackers* y arboraient des lunettes équipées d'une caméra à la pointe de la nanotechnologie. Ainsi, un Australien avait filmé Blaise et Claire à leur insu, au cours d'une étreinte à l'auberge de jeunesse, la vidéo ayant été aussitôt téléchargée sur un site de films pornos amateurs.

Neuf mois plus tard, une petite fille avait vu le jour et reçu le prénom de son arrière-arrière-grand-mère anglaise : Rosalia.

24 septembre 2050, un peu plus haut sur la façade atlantique

En suivant des intuitions foudroyantes, Sara joue pour Philémon le rôle du père inconnu et raconte, comme si c'était la sienne, l'histoire de celui qu'elle suppose toujours en vie et établi à Paris. « Philémon, je suis ton père ! » (Il rit.) « Mes entrailles connaissent ton existence. Je te ressens, là où je suis, je sais où tu es. Mes yeux, parfois, voient ce que tu vois. Mes oreilles entendent ce que tu entends. Je suis la gamine qui te taquine, la mère qui te berce de temps en temps, le commandant de ce vaisseau, l'administrateur des étoiles – de mer. » (Philémon écoute.) « Je n'aimais personne avant toi et je n'aimerai plus quand finira ce cœur qui est mien. N'oublie pas de me raconter tes impressions de voyage. Dis-moi si le monde te manque ou si c'est seulement à lui et à moi que tu manques. »

« Le voyage a commencé un peu avant ma naissance, souffle Philémon.

— Je sais, à toi de raconter la suite..., commande la voix d'une très jeune fille.

— J'ai déjà parlé de la rencontre à l'aéroport.

— Raconte bien, l'interrompt Sara.

— Je fais de mon mieux.

— Hier c'était parfait...

— À la longue, ça n'a plus grand-chose à voir avec ce qui s'est passé.

— Je préfère ta poésie à la vérité.

— C'est toi qui m'inspires de nouveaux détails, comme si tu nous avais tous conduits jusqu'ici... Comme si tu étais beaucoup plus que mon père et ma mère réunis.

— Comme si je t'avais toujours attendu, avant de naître moi-même, du fond de l'inexistence ou de mon essence.

— Du fond de la semence du premier homme...

— Et toi, tu m'attendais aussi dans le ventre de ta mère ?

— Je t'attendais dans son ventre et je l'attendais en train de t'attendre. Nous t'attendions !

— Ce serait la plus magnifique histoire d'amour. Je m'étais déjà donné la vie avant ma naissance pour vous guider ta mère et toi. C'est moi qui ai augmenté l'humanité, et la terre, moi qui ai élargi l'espace, l'univers, puis la mer, pour te trouver, t'accueillir et te chérir...

— Et moi j'ai pris la vie qui venait, qu'on m'offrait, pour te rencontrer, te connaître, t'aimer.

— Maintenant, raconte... »

31 mai 2035 : deuxième bouteille à la Seine (seconde partie)

« Où est mon île au soleil ? Mon petit jardin ? Où sont rangés mes bouquins ? Et les lettres des amis qui me regrettent ? Où sont mes piles de vêtements, mes carnets secrets ? Où est mon absence ? (Celle qui me rendra *reine* quand sera tout à fait rejoint le territoire de ma folie.) »

Ce sont les accidents nucléaires en Asie, dus aux mégaséismes et au défaut de main-d'œuvre dans les centrales, et la détérioration brutale des rapports entre l'EM (Empire du Milieu) récemment constitué face à l'UE (Union européenne) et aux USA (United States of America) qui ramènèrent Blaise, Claire et Rosalia en France avant la fin de l'année 2022. Depuis une oasis proche de Palm Springs, les pays du G6 avaient constaté et déploré l'échec du nouveau modèle de coopération entre la Chine et l'Occident. Bien que les Chinois aient refusé l'asile politique, en 2013, à l'agent américain Edward Snowden, le Pacifique ne serait jamais assez grand pour ces rivaux ; la menace d'un duel à mort se précisait tandis qu'une France sous écoute et sous influence avait très tôt demandé sa protection à l'Oncle Sam contre les incessantes cyberattaques du Dragon. N'importe quel pirate pouvait, n'importe où, détourner et utiliser l'adresse IP d'un honnête cybercitoyen et, dans le cadre de

la guerre menée contre la cyberdélinquance, Blaise avait été sollicité par une société de la Silicon Valley. Les conflits pour l'eau, le pétrole et d'autres ressources naturelles avaient repris entre la Chine et les autres. L'Empire du Milieu, où était née Rosalia, ne reverrait jamais celle-ci ni ses parents.

Le choix du comté de Santa Clara s'était d'abord imposé puis, comme les firmes de la Silicon Valley au fil des années, Blaise et sa famille s'étaient rapprochés de Los Angeles où ils avaient finalement investi une barge. Tout le nord de l'Europe avait pour sa part vu, un peu partout, l'efflorescence de maisons-nénuphars sur des coques lestées de béton elles-mêmes posées sur l'eau des ports et des canaux. En France, on rêvait de villes flottantes à l'autonomie énergétique irréprochable, qui ne produiraient aucune pollution de carbone et n'accueilleraient que les plus fortunés dans leurs espaces de loisir fortifiés, sur leurs pistes de ski couvertes, dans leurs lagons d'eau douce et, bien sûr, leurs logements et bureaux modulables sécurisés. Très vite, s'était reformée la légende d'une Atlantide au-delà des colonnes d'Hercule... Se trouvait-elle au large des Açores ou de Dubaï? Y venait-on par hélicoptère ou par un tunnel? Le Très grand nombre en dissimulait-il les coordonnées ou ses habitants s'étaient-ils protégés contre toute vue aérienne sinon contre toute forme d'appréhension sensible de ses contours? Construite sur une île artificielle en forme de cocotier, elle offrait, disait-on, un havre où les enfants recevaient l'enseignement des pieuvres et des dauphins, où poussaient des fleurs seulement naturelles et où même le mэрou Goliath était pacifique. Là-bas, sous le sable, on creusait vers le centre de la Terre dans l'espoir de puiser l'eau de la zone de transition entre le manteau supérieur et le manteau inférieur, l'ultime trésor de la

planète ayant la forme de l'olivine contenue dans les pierres précieuses. Concrètement, l'hôtellerie sous-marine restait seulement expérimentale dans la mer des Caraïbes et les espaces souterrains n'étaient exploités que dans la perspective de constituer des villes refuges en cas d'augmentation brutale de la radioactivité dans l'air. Les utopies extraordinaires autrefois pensées par des architectes à l'imagination baroque avaient finalement pris la forme de réseaux commerciaux tentaculaires et de villes clandestines hébergeant la main-d'œuvre très bon marché des sans-papiers. Elles avaient aussi pris la forme de structures militaires, publiques ou privées, enterrées afin de protéger, parmi quelques secrets d'État, les vestiges de civilisations anciennes et les plus précieuses reliques de la civilisation contemporaine. De nombreux gouvernements étaient eux-mêmes ainsi protégés contre les terroristes kamikazes de toutes obédiences devenus aussi actifs et imprévisibles que ce volcan islandais dont les nuages de cendre sont seuls capables de river l'Europe entière à son sol mal aimé. Les institutions souterraines n'étaient pas davantage directement menacées par les revendications ou exigences de leurs citoyens, l'accès aux « quartiers d'État » de la Modération étant strictement réservé.

La rupture mondiale avec la gouvernementalité classique fut l'effet de l'érosion déjà ancienne de l'État unitaire, sous la pression d'un ordre transnational épanoui en surplomb des États-nations et sous la pression des grandes multinationales, des organisations non gouvernementales, des autorités locales ou fédérales progressivement devenues autonomes, enfin de l'opinion publique transformée en surpuissante force politique. Dans le même temps, l'explosion des

contentieux entre particuliers avait fait du juge la figure suprême en matière de régulation des conflits et de protection des droits subjectifs. Un droit toujours plus souple, plus négocié, relaya bientôt le corpus des lois auparavant écrites par un seul législateur identifiable au sommet de la pyramide des normes. Internet ne tarda pas à fournir le modèle de ce nouveau pouvoir politique dès lors qu'à une justice sacralisée et à un exécutif renforcé par la multiplication des attaques terroristes, des crises sanitaires et nucléaires, correspondait, sur la toile, la mission du modérateur surveillant l'expression individuelle et anticipant les sources de conflit, en particulier les attentats contre la pudeur, la morale et l'opinion commune. Ainsi le magistrat et le chef d'État ont-ils assez tôt fusionné dans la figure du Modérateur œuvrant dans le cadre de la nouvelle gouvernance du Très grand nombre et exerçant, localement et souplement, le pouvoir de censurer, stimuler, inciter ou bien décourager les activités humaines désormais surtout accomplies « en ligne », sur le réseau. Tous les deux ans, les mécanismes de la consultation populaire désignent les Modérateurs de chaque pays, les règles du jeu produites et intériorisées étant néanmoins à peu près les mêmes pour tous, de part et d'autre de la planète, sauf dans les camps géants de réfugiés climatiques ou de réfugiés ayant fui les guerres civiles consécutives aux crises sanitaires et à la grande crise de la représentation politique dont les symptômes sont devenus alarmants en 2017. La vie des citoyens n'ayant aucun secret pour le Très grand nombre, rien n'échappait plus, dès le milieu des années 2020, au contrôle de ce dernier. Tout, alors, était déjà devenu traçable autant que piratable et, à l'image de la ringwoodite accumulée dans le manteau de la terre par le jeu de la tecto-

nique des plaques aspirant l'eau des océans vers des fonds insoupçonnés, les chevilles ouvrières de l'Ordre faisaient, dans leurs terriers, des provisions d'informations liquidées à la première occasion par l'Internationale des hackers. Pour être élu au sein de la Modération, il n'était plus besoin de lire Hegel, Marx ou Freud et, déjà, même les noms d'Alain Minc et de Jacques Attali avaient sombré dans l'oubli. Désigné en 2024, le Premier Modérateur de la France, aussi appelé PreMod, avait toutefois vu sa carrière écourtée à cause du piratage du système de surveillance de son bunker. La nudité, la sexualité et les conversations privées du PreMod avaient choqué ses électeurs à cause de leur désir d'être gouverné par des êtres désincarnés et délivrés de tout esclavage pulsionnel, et comme tels capables de dominer l'épanchement des passions les plus dangereuses dans le cyberespace. Quelques années après le scandale, les tatouages corporels du PreMod seraient pourtant considérés comme la plus haute expression d'un art millénaire. Malgré le succès des formes minimalistes – celle d'un simple lego ou d'un petit trou de serrure en bas du cou –, se faire tatouer tous les muscles du corps à l'endroit même de leur emplacement sous la peau, autrement dit se faire tatouer l'envers sur l'endroit, illustre l'idéal de transparence qui motivait les hackers hostiles à la Modération. Les hackers n'étaient eux-mêmes que l'envers de la Modération et celle-ci l'endroit des principes qui inspiraient les hackers. La peau retournée du Premier Modérateur exprimait le même idéal de Vérité et la même foi dans la machine, le corps n'étant rien d'autre qu'une machine. En y regardant de plus près, c'est un minuscule circuit imprimé qui couvrait la peau au bout de l'index droit du PreMod. Ce dernier avait, d'ailleurs, de la myologie une

connaissance aussi parfaite que sa connaissance du « corps politique » à l'heure de la suprématie du Très grand nombre. Pourtant, sans réussir à détruire les principes de la Modération, les pirates ruinaient continuellement la confiance des citoyens dans ses Acteurs, un système de roulement à l'image de la boulè athénienne ayant dû finalement être aussi adopté dans le domaine de la justice (de l'accusation, de la défense et de l'administration des peines).

Depuis la fin de l'année 2020, Maud était réfugiée sur la Seine où, comme son yucca, elle avait fini par s'habituer à l'humidité. Ses réalisations pour telle ou telle multinationale étaient nulles sur le plan philosophique tandis que ses velléités philosophiques restaient entravées par son engagement dans le monde du marketing et de la communication. Aussi, après s'être longtemps crue assez douée pour déjouer les atavismes familiaux, Maud avait-elle jugé aux abords de la trentaine qu'elle était sur le point de ne rien réussir du tout. Octobre finissait comme l'été commence, mais avec des teintes plus chaudes, orangées et fauves, que le feu imitera lui-même toujours mieux que l'automne. En rêve, un incendie ravageur provoqué par une allumette jetée dans la cour de l'immeuble ou dans la poubelle de l'entrée se rapprochait un peu plus chaque nuit du lit de la jeune femme. Seules les eaux du fleuve auraient le pouvoir de l'arrêter et d'apaiser son sommeil.

« J'ai vu le monde », songeait Maud.

Elle n'avait pas connu la guerre, mais la succession hallucinante des crises financières, des industriels empoisonneurs et des agents de la destruction massive. Au cours d'une marche sur la jetée de Granville, sa mère avait été emportée par une lame plus haute que les autres, un soir de décembre

2019. Un peu plus tôt, en Bretagne, son père avait succombé au Coronavirus, à l'âge de cinquante ans.

Qui a prononcé la mort de la tragédie ? Certains sont malheureux autant qu'il est possible de l'être sans mourir et le mieux qu'ils peuvent espérer est de devenir écrivain, poète, danseur ou musicien.

Tout juste installée au pont de Sèvres, Maud avait rencontré Dany, un sexagénaire au corps véritablement robuste au lieu de la vulnérabilité coutumière de ses pairs « bâtisseurs de corps », au regard bleu acier, tranchant, et au visage buriné par les réverbérations de la lumière dans le fleuve. Ils s'étaient vus pour la première fois à bord d'une péniche transformée depuis la dépénalisation du cannabis en boutique de joints Bartleby, nom d'une franchise appartenant à la chaîne de cafés Starbucks. Convaincu d'appartenir au dernier bastion occidental de la sagesse et de la culture, on y venait avec son chien, en bottes de pêcheur, et l'on y caressait l'illusion d'un « retour au vrai » en donnant des surnoms « trop cool » aux poules d'eau ; l'une d'elles s'appelait Bowie à cause de sa petite crête blonde, une autre Beyoncé à cause de son arrière-train gonflé et, sous l'influence de la drogue, Maud finissait toujours par entretenir de longues conversations avec son copain, le ragondin.

La vie sur le fleuve, c'était le goût de toutes les herbes, des légumes bio, du *slow food* et de la pêche pour ceux qui se nourrissaient encore d'animaux, sans oublier le « rock indé », le « néo-néo-épicurisme » et l'amour « libre », enfin. C'était aussi, depuis les premiers accidents graves, le rejet de l'énergie nucléaire et la quête persévérée de Dieu sous des formes et des noms nouveaux (Verseau, Vador, Grand Papa Vaudou...).

Vers minuit, on voyait parfois glisser une barquerolle équipée d'un moteur discret, surmontée de voiles et éclairée par quelques lampions, faisant le tour de l'île Séguin. Un peu plus tôt dans la soirée, un voile entrouvert avait laissé voir un pâle jeune homme étendu près du gouvernail, son regard pâle tourné vers les étoiles et ses lèvres pâles tirant sur une pipe étrange.

« Je réfléchis sérieusement à me lancer dans la musique électro », avait susurré, l'un de ces soirs, un ingénieur en bio-informatique... Au même endroit, en 1875, Renoir avait peint un bateau-lavoir et si Maud avait pu déménager avec le *Cap vert* à la fin du XIX^e siècle, tout, jusqu'à la musique électro, aurait été oublié pour être à nouveau fantasmé dans les vapeurs de l'absinthe et de la prophétique humeur mélancolique.

L'achat d'un bateau ayant liquidé ses économies, Maud entreprit bientôt d'animer un blog dans l'esprit de ceux qui avaient fleuri autour du globe pour célébrer la vie à tel endroit au temps du Web. Miroir déformant de la vie sur le fleuve, ce blog resserrerait les liens entre les habitants du pont de Saint-Cloud et ceux de l'île Saint-Germain tout en favorisant les échanges avec ceux des Antipodes. Maud espérait que de nombreuses marques de vêtements, de meubles et de décoration, ainsi que des voyageurs, lui offriraient de la rémunérer en échange de citations sur ce blog mêlant des reproductions de toiles impressionnistes et d'anciennes photos de la Seine à celles, plus récentes, rapportées de ses excursions. « *Sorry, we're cool* » vanterait l'originalité du mode de vie des fluviaux, avec des liens utiles à ceux qui voudraient l'imiter. La rubrique *Lookbook* destinée aux enfants et à leurs parents compléterait l'ensemble, ainsi

qu'un forum que Maud se chargerait de modérer. Sans oublier une ode au fleuve...

Ancien rendez-vous des marinières, des peintres, d'amateurs de guinguettes et de baigneurs du dimanche, la Seine ne sera jamais le Gange où, pendant si longtemps, pèlerins et éléphants se baignèrent ensemble et où, avant les ravages de la pollution, le plataniste et le gavial fouillèrent les racines des arbres parmi les cadavres à moitié incinérés, inaptes à rejoindre le Nirvana, et les tortues nécrophages chargées de nettoyer le fleuve. Non, toujours la Seine est restée calme et douce pour ses riverains en dépit des piranhas et autres poissons à tête de serpent récemment pêchés dans ses eaux. Du côté de Poissy, comme du côté d'Issy, l'herbe pousse toujours plus verte et plus tendre. Les colombages restent accrochés aux façades de maisonnettes étonnamment résistantes. Des pénichettes ne sont jamais rentrées en Hollande. Le fleuve insistant les a subjuguées ainsi que les femmes rêveuses qui, pendant des siècles, flânèrent le long de ses berges et ainsi que les hommes courageux et lâches qui, sous les hêtres pleureurs, ont embrassé ces femmes avant de les confier à l'automne. Pendant longtemps, la crue de décembre aura tiré les cuissardes en caoutchouc hors de leur cachette et privé les ragondins de l'abri qu'ils s'étaient choisi. Et, avant la crue plus durable que les amours estivales et la plus capable d'unir l'eau, la terre et le ciel, seuls des événements minuscules ne se sont jamais produits par ici, tels que l'apparition d'un nymphéa, une affluence de moustiques lorsque l'air s'échauffe et le chant d'un cygne à cinq heures du matin.

Sur le quai, ils étaient pourtant nombreux, depuis le début de l'année 2020, à constituer des provisions en vue de survi-

vre à la montée des eaux et à l'hypothétique destruction de la civilisation suite à la chute d'une météorite ou de la guerre nucléaire annoncée. On pourrait, disaient-ils, vivre isolé dans une canalisation en béton, sans frivolité, mais sans subir la domination rampante du Très grand nombre, sans scrutin ni représentation politique, sans le moindre projet. Après les avoir quelque temps tolérés, la direction de la vie numérique finit toutefois par interdire les blogs des *preppers* qui furent aussi empêchés de s'armer. Et Maud elle-même sera déchuée de ses droits Internet au début de l'année 2035, sans que son quotidien en soit bouleversé puisqu'elle avait déjà renoncé à son blog ainsi qu'à toute forme d'expression publique.

Blaise était silencieux depuis plusieurs mois. Déjà, Loup ne répondait plus à ses messages. Son oncle ne lui avait plus fait signe depuis la mort de ses parents. Tous ses amis d'enfance avaient disparu... Sa solitude était seulement troublée par les relances d'un camarade de lycée qui l'avait recontactée grâce au Livre des Visages et entendait la persuader qu'après vingt-cinq années, Maud désirait renouer des relations au moins numériques avec lui. Marié de longue date, il avait été amoureux d'elle tout au long de l'adolescence et craignait à présent que le « grand amour » de sa jeunesse disparaisse non seulement de ses souvenirs, mais encore de la surface terrestre, les signes de sa présence sur la toile s'étant raréfiés. Alors, et parce qu'il supposait en outre que Maud cesserait bientôt d'être désirable, il l'avait toquée en ligne pour lui proposer, sur-le-champ, une partie virtuelle de « jambes levées ». « Nous avons tous deux plus de quarante ans, nous ne l'avons jamais fait ensemble, j'en ai toujours rêvé, qu'en dis-tu ? » Maud n'était pas intéressée, les divers

logiciels de sexualité virtuelle déjà testés ne lui ayant pas permis de « prendre son pied » (la formule restait en usage, seulement parmi les quadras). « C'est parce que tu n'as pas encore essayé avec moi. » « Mais tu n'es pas marié ? » « Et alors ? Ma femme le fait tout le temps, avec des tas de gens très différents. Souvent, même, ils le font à plusieurs. » « Je vois, et si on le faisait *tous ensemble* ? » « T'es sérieuse ? » « Non. »

Après lui avoir refusé l'accès à sa messagerie, Maud avait dû se rendre à l'évidence : personne, pas même cet autre individu qui s'était un peu épris d'elle deux ans plus tôt, ne la sollicitait plus – sauf la banque pour l'inciter à réduire ses dépenses, la compagnie d'assurance pour lui signaler les échéances, et les commerces en ligne pour l'inciter à consommer. D'abord, elle avait cessé d'utiliser ses appareils de téléphonie mobile qu'elle éteignait la nuit pour se préserver, le plus possible, de leurs ondes. Et puisqu'ils avaient cessé de sonner, Maud avait fini par oublier de les rallumer. Elle était perdue pour la géolocalisation et les autres sources faciles de renseignement, faute de s'exposer sur les réseaux sociaux et d'être équipée du moindre mouchard médical ou électroménager. Trop peu de programmes l'intéressaient sur Le Tube et ses quelques recherches sur Internet, en vue d'un roman numérique inabouti, étaient toujours en rapport avec les extra-terrestres, l'Angleterre du XVII^e siècle et l'histoire du puritanisme en Amérique. C'est que son projet visait le récit du voyage dans le temps d'*aliens* séjournant d'abord dans l'Angleterre du XVII^e siècle sous les traits de puritains révolutionnaires mettant le monde à l'envers avant d'aller coloniser l'Amérique pour y développer le capitalisme et une certaine discipline dans laquelle ces derniers puisaient le

plus grand plaisir physique en vertu de leur constitution extra-terrestre. Or, après avoir jugé inquiétantes sa trop faible utilisation des réseaux sociaux et la nature de ses requêtes dans les moteurs de recherche, la direction de la vie numérique avait classé Maud dans le fichier des « gens cachés » et réévalué son niveau de dangerosité pour la société.

Pour conserver ses droits Internet, il eût mieux valu que Maud fasse résonner la cybersphère des accents variés de sa mauvaise humeur, pourvu que celle-ci demeurât insignifiante. Grâce à une grille de critères très élaborés, la direction de la vie numérique savait apprécier la dangerosité, sur le Web, d'un propos et de son auteur. Du reste, ayant compris que seule la nature de certains messages et de certaines activités alertait les Modérateurs, une majorité d'internautes se souciait très peu d'être surveillée, une forme d'existence non scrutée restant possible à condition que soient évités les mots-clés dont la liste était aisément anticipée. Même en admettant que tous les mots soient finalement classés comme dangereux, perspective toujours plus probable depuis le début du XXI^e siècle, seules des machines pourraient analyser le contenu de l'ensemble des messages quotidiennement échangés autour du monde. Et, sauf à supprimer Internet, il faudrait continuer à prélever seulement certains contenus, jugés *a priori* plus significatifs que d'autres, sur l'ensemble des énoncés produits (tous les messages étant néanmoins enregistrés et archivés par les Centrales de données). Aussi, au même titre qu'une activité extraordinaire, l'absence d'activité sur la toile semblait surtout dangereuse et suscitait l'attention des surveillants qui, depuis quinze ans, exigeaient que soit individuellement assumé et renseigné un « profil officiel » consultable sur le

Livre des Visages dont la pérennité avait été ainsi assurée tandis que les « déserteurs » se voyaient soumis à des règles plus strictes avant leurs voyages ou autres déplacements et se voyaient supprimer l'accès au réseau si cela était jugé nécessaire à la sécurité de ce dernier.

Au début, c'est la radio qui manquait surtout à Maud, la nuit. Surtout la nuit, on y parlait encore de livres, on y prononçait des poèmes ensevelis par le temps et, comme les chansons de variété écrites à la fin du siècle précédent, les récits les plus anodins avaient la force de convoquer des pouvoirs oubliés. Les programmes diurnes étaient seulement consacrés à l'économie, à la Bourse, au climat et à la technologie devant permettre à certains de s'envoler vers d'autres planètes et aux autres de survivre le plus longtemps possible sur celle-ci. Les mots autorisés le jour avaient certes leur propre pouvoir, d'information et de normalisation, et grâce au son en relief, ils cernaient l'auditeur de manière à produire des effets décuplés d'interpellation, de surprise, de sidération parfois. Mais la nuit, et la nuit seulement, les mots vous rendaient à la réalité épurée d'une solitude bienfaitrice, cosmique, mais non nécessaire, dont l'étendue pouvait être parcourue avec volupté en vertu de la finitude même de la vie humaine.

Ce n'était pas la voix érotique, enveloppante et caressante de certains animateurs dont la mission était de *distrainformer* qui avait le pouvoir de vous rendre ainsi à vous-même. C'étaient ces mots devenus nocturnes, oubliés par la modération diurne à laquelle ils semblaient de toute façon inoffensifs à force de ne rien vouloir dire. Seulement la nuit, les mots les plus discrets savaient résonner aussi fortement, car, si le soleil souligne le relief des choses, l'obscurité souligne

le relief de n'importe quel propos et de n'importe quelle voix. Les plis et replis de l'intériorité, les fils du feutre dont celle-ci est tissée, deviennent sensibles pour qui écoute dans le noir. Et, en découvrant la douceur et la profondeur de son lainage, on peut se prendre d'amour pour un chanteur disparu ou regretter simplement de ne pouvoir lui offrir son amitié.

Les tramways de Carouge

Me font faire le détour

De ma vie à rebours

Et de mes rêves d'amour.

Outre Michel Berger, des actions pirates en forte hausse savaient encore, selon Maud, faire sonner les mots et, ainsi, leur restituer un peu de puissance et de beauté. Ces actions directes à l'initiative du groupuscule « dit-forme » visaient prioritairement les messages publicitaires des grandes firmes et les discours managériaux de la Modération en déformant contenus, images et voix destinés à séduire, persuader, vendre, bercer, dissuader, éteindre. Les mêmes pirates étaient capables de détourner le début, le milieu ou la fin d'un roman numérique à succès, généralement composé par un algorithme, pour y insérer les vers des poètes de l'Ancien Monde (« *thy eternal summer shall not fade / nor lose possession of that fair thou owest* ») ou leurs propres vers (« Le ciel fond un peu moins vite sur moi. La lumière me laisse un peu plus tranquille. » « Je ne reconnais pas ton visage sur le photomaton. Seule m'est familière ta fossette gauche. » « La fin de la fin. À la fin, la fin s'étire et montre le seuil d'une renaissance. À la fin, je vois que tous les mots dispersés depuis le début et même avant le début n'étaient

pas tous pour toi, sont sans destinataire – à la fin. » « Les hommes sont malheureux. L’amour mérite mieux. ») Le genre du roman d’embarcadère s’était épanoui avec le tourisme de croisière. À cette littérature de port et de transat téléchargeable sur Mississippi et spécialisée dans le récit dit « éroticoïtus-interuptus », avait succédé le genre non moins apprécié du roman-Tou&, qui se prononçait « roman-twet » : sur cent quarante pages au plus, les derniers littérateurs nés humains égrenaient des messages, de cent quarante caractères au plus, précisant leur occupation (« Je suis en train de boire un coca-zen devant le *remake* du dernier *remake* de *La Planète des singes* », « je suis en train d’écouter du *heavy metal* en travaillant à mon roman », « je planche sur mon scénario de jeu vidéo et j’ai envie d’une bière *old-school* », « *just twet a selfie with my cat* »). Aussi les œuvres des roman-Tou&ques, ainsi que les romans de ponton, de débarcadère, de port, de transat, de bord ou de pleine mer, avaient-elles à leur tour subi l’assaut des pirates... Au cœur des textes tolérés par la Modération, les petites phrases inattendues créaient un effet comparable à celui de la voix et des mots résonnant au cœur de la nuit dans la cabine du *Cap vert* (« je viens de téter une glace à l’eau, je n’ai jamais rien bu de plus beau, le rose avait un goût de fleur, le vert un goût de trèfle à quatre feuilles »). Toujours, la navigation, la piraterie, la nuit et la mer iront de pair... La navigation va avec la mer, la piraterie va avec la nuit, la voix du pirate parcourt la mer la nuit, la mer la guide en mugissant et en résonnant doucement, tout s’entend.

Sans déranger le voisinage et peut-être à l’unisson du *bodybuildé* Dany, le corps si peu construit de Maud s’était quant à lui éveillé, au fil des nuits sur le fleuve, à une galaxie

intérieure où, sitôt après leur apparition, des comètes plongeaient dans le noir, montrant le chemin : vers l'obscur, toujours plus loin, et plus profond, là où dort la voix de l'âme.

À travers les années, Maud s'est aussi habituée à la pauvreté. Comme Dany, elle est allocataire du revenu universel, seulement perçu par ceux qui ont une adresse fixe et homologuée et qui ne garantit que la liberté de manger. Certains bateaux sont si vétustes et si peu isolés qu'ils ne valent guère mieux que ces vieilles tentes Décathlon ailleurs dispersées le long de la Seine, entre la Concorde et le pont du Garigliano. Et tout le monde, ici, vit si chichement que les sans abri se rapprochent peu à peu du pont de Billancourt.

Le 1^{er} janvier de chaque année, un petit groupe d'habitants du bras embarque à bord du *Cap vert* pour aller voir la tour Eiffel. Escortés par les drones de la police, ils sont contrôlés au moins une fois par la brigade fluviale, laquelle leur fournit un peu de gasoil qui servira à d'autres excursions sur la Seine. Dany a l'autorisation de circuler bien que son bateau ne soit plus en état de le faire. Et si le *Cap vert* n'est plus lui-même, depuis quelques jours, en état de se déplacer, c'est parce qu'en soulevant une vague géante sur son passage, un hors-bord de la police a provoqué le choc du bateau contre ce tronc mort saillant, long de trois mètres, que Maud et Dany observaient depuis l'hiver sans rien faire. Ainsi la police prend-elle, dans certains cas, un soin excessif des fluviaux et, en d'autres circonstances, un plaisir presque sauvage à provoquer la destruction (généralement, sur le prétexte de simulations d'attaques terroristes).

Sur le fleuve, on échange quotidiennement, contre toutes sortes de services, fèves et lentilles lyophilisées, insectes

séchés, punaises d'eau géantes, quenelles aux vers de sagou importés d'Afrique ainsi que lait et café en poudre, Lévothyrox, gélules d'Elafin et antihistaminiques, contre toutes sortes de services. Quelqu'un, sans doute un fils de prof, garde pour lui un stock de miel constitué à la fin des années 2010 à bord de son petit bateau à aube expérimental. Simplement posé sur des bidons d'essence jadis repeints de bleu, *L'Avalant* figure une cabane colorée en carton, au fond du jardin, vouée à s'effondrer dès la première averse. Pourtant, l'engin tient bon depuis vingt ans. D'abord destiné à des promenades amoureuses ou familiales sur la Seine, son défaut d'équilibre l'a retenu à quai après le premier naufrage et le premier renflouement. Depuis, il a disparu parmi les roseaux qui, autour de lui, ont proliféré. À moins de dix mètres, Maud en observe seulement le parapet arrière. Un jeune homme s'y assied régulièrement, sur le bois usé. Souvent, entre deux gorgées d'un liquide préservé par sa thermos, il semble parler dans le vide alors qu'il dicte des phrases au micro intégré à un casque invisible. En vérité, il écrit. En lisant sur ses lèvres, un jour, Maud a cru déchiffrer ces mots : « Ulysse », « bête marine », « ténébreux », « vampire ». Connaître et aimer dans le noir, seulement en découvrant une voix ; chanter avec elle sans ouvrir la bouche ; lire les fragments d'une histoire sur les lèvres de celui qui, en s'adressant au fleuve impassible et bouillonnant, écrit ; danser à toute heure pour écrire dans l'espace des phrases enregistrées par la singulière, mais peu rancunière mémoire de l'air...

Parfois, l'habitant de *L'Avalant* se laisse un peu effacer par la brume ou semble se dissiper de son propre chef. On dirait qu'il s'évapore dans le soir où, exceptionnellement,

résonne la musique d'un clocher. Et, tandis que le vent charrie des bribes de superstition, le fils de prof se désintègre comme si c'était là sa vocation. Enseignante, la mère de Maud n'a toutefois pas transmis à sa fille un tel don de flotter et de disparaître tout à fait. Lorsqu'il l'épie à son tour, le jeune voisin voit une quadragénaire au visage plus marqué que l'année dernière, à la mâchoire déjà un peu effacée. Sa beauté est moins convaincante qu'auparavant. Des ombres se sont formées récemment sur le visage. Bien que les cheveux blonds projettent une lumière capable de faire oublier toutes sortes d'irrégularités, quelque chose fait son chemin, qui éloigne de la jeunesse. Sans doute la vieillesse a-t-elle commencé au début de mai quand le *Cap vert* a failli sombrer et, si tout va bien, elle durera longtemps. Malgré leur addiction aux crèmes « seconde peau » et aux gélules anti-cheveux gris, les Parisiennes du même âge, les brunes surtout et même les châtaines, ont l'air d'avoir connu plus de nuits blanches, plus d'accouplements et plus de passions, avec leur lot d'angoisses et de divorces. Maud, quant à elle, ne cache même pas l'acné qui, sans que le phénomène soit bien expliqué, affecte un grand nombre de ses congénères. Et elle se réjouit d'avoir conservé une ligne irréprochable malgré sa grossesse de trois mois.

Deuxième partie
Premiers Symptômes

« Perrone soutenait que l'individu, sans une âme qui l'unisse aux autres et l'en rapproche, se réduit à quelques manies, à quelques déclics mécaniques de l'instinct, bref à la vie la plus rudimentaire, la plus basse. Et comme il n'y a rien de plus solitaire que l'homme sans âme, il arrivait que la solitude entourât les hommes et les empêchât de communiquer. »

Alberto Moravia, « La Solitude »,
dans *Histoires d'amour* (1939)

« Il n'y avait ce jour-là que deux personnes dans Paris. »
Jean Tardieu, *La place de la Concorde* (1951)

24 septembre 2050, toujours plus haut sur la façade atlantique

Philémon interrompt la lecture pour observer alentour. Peut-être parce qu'il lit moins bien qu'il n'improvise, Sara gît, profondément endormie, sur le lit. Un insecte violet, identique à celui observé plus tôt à proximité de sa capsule-sommeil, traverse lentement le hublot. Est-il vrai ?

Violettes sont aussi ses propres pupilles (dont le bleu, hérité de sa mère, semble toujours virer au rouge comme sous l'effet d'un flash sur la rétine). Philémon guette-t-il simplement le reflet de son œil sur la vitre ? Même en admettant que la chose soit bien réelle, s'agit-il d'une bestiole électronique vouée à un usage spécifique ou du membre d'une toute neuve colonie d'insectes vivants ?

Pendant que, pour l'une de ces régions où l'éphémère coïncide avec l'éternité, E.L.L.S.A. appareille, le hublot offre à cet instant une vue plongeante sur un stratocumulus à tête d'homme affaissé se laissant démolir le portrait par un autre plus agressif, à tête de fouine.

Ma vie me manque-t-elle ? se demande encore Philémon.

Ne suis-je donc pas en train de vivre ?

Quelles sont les nouvelles du monde ?

Le communiqué du jour n'a pas été diffusé.

1^{er} juin 2035 : vocamèl pour Loup (posté le matin)

« En partant, tôt ce matin, j'ai croisé le regard d'un pigeon qui faisait une halte sur le quai. Il avait trois pattes et un duvet apparemment soyeux, assez beau. Soulevées par les rafales de vent, les plumes plantées sur sa poitrine lui donnaient l'air d'un poète romantique ou d'un général contemplant l'horizon. Les arbres qui résistent sur la rive remuaient leurs plus hautes branches comme des épées trop lourdes pour frapper l'adversaire. Cet adversaire, c'était l'air ou l'arbre voisin. L'affrontement avait quelque chose de risible et d'émouvant... Comme ces minuscules abeilles noires quittant l'hôtel d'insectes construit pour elles il y a vingt ans et qui, malgré leur fameuse résilience, m'ont tout l'air de s'excuser d'avoir survécu aux pesticides, aux maladies et aux cataclysmes. Quant à moi, j'avais l'impression de me mettre en route pour les confins de la terre.

C'est ma première visite dans un Point Internet. Rue Scribe, il y a ce grand cybercafé qui abrite au moins deux cents personnes dans des boxes de deux mètres sur deux, séparés par une demi-cloison. Nul n'a la moindre intimité, mais chacun peut communiquer avec le monde entier. Juste devant l'entrée, sur le trottoir, j'ai rencontré un jeune homme coincé ici depuis trois ans, qui cherchait des ciga-

rettes. Je lui ai demandé s'il avait vu des gens fumer du tabac récemment. « Non, tout le monde fume la pipe électronique, mais, je sais pas, vous aviez l'air de quelqu'un qui pourrait avoir des clopes. » J'ai pensé à ma mère parce qu'elle aurait certainement eu une conversation nourrie avec ce type que je ne pourrais, inversement, que décevoir très durablement. Et j'ai aussi pensé que je devais avoir malgré tout quelque chose de ma mère pour qu'il s'adresse à moi de cette façon. « Vous logez ici ? », il a demandé ensuite, ce qui aurait pu être le cas de ma mère, mais le mien... sûrement pas ! « Non, je vis sur le fleuve, à l'Ouest. — Ouais, vous m'aviez bien l'air un peu à l'Ouest... » Vous voyez le genre. Pas désagréable, pourtant. Nous avons bavardé et, en moins de cinq minutes, il m'a priée de l'héberger en contrepartie des réparations de la coque de mon bateau. C'est que le *Cap vert* a connu de gros soucis, je vous raconterai... Hicham, qui a été plongeur et réparateur de motos avant d'être jardinier, me dit qu'il réglerait tout ça très bien, mais, moi, ce que je veux, c'est quitter Paris pour rejoindre mon frère aux États-Unis. Et la Modération attend donc la confirmation de mon point de chute à Los Angeles.

Si vous souhaitez me parler, peut-être me revoir, avant mon départ, merci de répondre seulement à cette adresse imposée par la police numérique – enfin, j'ai quand même pu choisir mon identifiant : 42septembre@interieur.gouv.fr »

(« Je pense à vous, à vos yeux, au son de votre voix, aux mouvements que dessinent vos mains devant votre visage quand vous parlez, à l'odeur de votre peau. Cela ne *peut* pas seulement vous flatter ou vous consterner » : ce sont les

mots que Maud n'a pu prononcer, le vocamèl constituant un moyen de communication pudique, plus que le mèl traditionnel en tout cas, surtout lorsqu'on enregistre un message à deux pas d'une poignée de fonctionnaires de la Police numérique dont les yeux sont rivés à l'écran relayant le contenu de l'enregistrement).

Maud a quitté la berge à 7 heures. À peine concernée par la brume, la rive était réveillée et ensoleillée ; depuis deux heures, un martin-pêcheur, une mésange charbonnière et un martinet y défiaient toutes les formes du pessimisme humain ; le couple de hérons profitait d'un abri de fortune pour engloutir des poissons aussi longs que chacun d'eux, sous les yeux de quelques humains diluant distraitement leur lait concentré dans une chicorée douteuse.

Après le pont du Garigliano, Maud a longé l'ancien siège social de France Télévisions. Pas plus que les programmes de webréalité augmentée et les jeux vidéo en ligne gardant sous hypnose quelques milliards d'internautes depuis dix ans, les hautes constructions bordant la Seine n'exercent le moindre attrait sur Maud. Loup possède un appartement dans ce genre de bâtiment gris, bunkerisé et suréquipé. Bien qu'elle n'ait jamais été invitée chez lui, Maud sait qu'il se trouva, sur le toit de son immeuble, une piste d'atterrissage pour hélicoptères et, avant les restrictions d'eau, une piscine olympique au dernier étage. Au-delà de l'ancien centre commercial de Beaugrenelle reconverti en entrepôt pour toutes les vieilleries récupérées dans la capitale par les drones recycleurs, aux abords de l'hôtel Nikko, Maud a espéré croiser un touriste, mais le dispositif conçu pour visiter Paris sans sortir de l'établissement rendait improbable une telle perspective. Depuis que l'immeuble a été surélevé,

l'hôtel compte plusieurs chambres au numéro aussi long que des coordonnées téléphoniques dans les annuaires du siècle passé et il domine toute la rive gauche afin de permettre d'admirer le Trocadéro, Montmartre et, bien sûr, la Seine insinuée loin au-delà des frontières du Grand Paris. Au dernier étage, une visite ludique et virtuelle de la capitale, incluant une rétrospective historique de sa physionomie, s'offre aux clients, surtout asiatiques et américains, lesquels pacifient plus tard au sauna ou au bar et s'adonnent sans sourire à leur principal passe-temps : faire des achats de toutes sortes. Le *shopping* reste synonyme du véritable dépaysement, fût-ce pour acquérir des objets et produits alimentaires comparables à ceux qu'il est possible d'obtenir sans quitter son domicile, le simple fait de remplir un sac en vue de le rapporter chez soi rappelant cet âge ancestral de l'humanité, la période préhistorique de la cueillette au long des excursions hors de la caverne...

Lors des Jeux olympiques d'été *indoor* organisés à Paris en 2024, les Japonais ont fait le voyage assez nombreux pour être au plus près de cet événement que la ville de Tokyo avait dû écourter en 2020 à cause de trop fortes alertes à la radioactivité. Dans les grands salons et jusque dans la piscine de l'hôtel, sous le toit ouvrant, ils ont contemplé sur des écrans extralarges les images d'athlètes au corps aussi sculpté que le bois synthétique du mobilier de leur chambre, avant de dîner sous une verrière panoramique dans le meilleur restaurant du monde. Après le dîner, certains allaient danser ou jouer au casino à l'étage inférieur. Comme sur n'importe quel paquebot de luxe croisant dans les Caraïbes ou sur la Méditerranée, les « passagers » de l'hôtel Nikko étaient divertis par des chanteurs, des magiciens et

toutes sortes d'info-entertainers qui les sollicitaient virtuellement tous les quarts d'heure, jusque dans leur lit, pour les instruire des exploits de tel athlète et leur offrir de revivre l'événement en 3D.

Ce matin, un minibus automatique stationne devant l'entrée. On ne sait pas s'il vient de débarquer un groupe de touristes ou s'il attend celui qui sera acheminé à Roissy et qui regagnera, plus tard, un autre continent grâce au pilotage programmé depuis le siège social mondial du Très grand nombre. Les employés de l'hôtel qui ont pris la relève de l'équipe de nuit vivent presque tous ici. Aussi apercevra-t-on un renard au loin, sur un boulevard, plus facilement qu'un touriste ou un travailleur. Maud, elle, appartient au monde marginal des fluviaux et des piétons non connectés, lequel n'est toutefois pas celui des animaux sauvages que traquent les drones de la Ville afin de prévenir leur prolifération. C'est le monde de ceux qui doivent marcher pour envoyer et recevoir des mès – à l'exception des messages échangés avec la direction de la vie numérique, *via* le boîtier dont chacun est équipé après la déchéance de certains droits – et qui, la plupart du temps, y renoncent.

Maud ne s'y préparait pas un instant lorsque, jeune docteurante, elle flânait sur les bords de Seine et flirtait indifféremment avec des acteurs célèbres et des inconnus – dans le sous-sol d'un night-club ou sur un roof-top, entre deux lapdances et deux gin-fizz, avec une préférence marquée pour le Sex-on-the-beach pourvu qu'il soit finalement renversé sur le sable de Paris. Grâce à la géolocalisation, les adeptes de l'application pour smartphone « mec/nana à croquer » s'identifiaient mutuellement, dans n'importe quel espace public. Cette appli au succès historique bloquait les sollici-

tations du sexe indésirable et prohibait la manifestation d'un individu dont les caractères physiques n'étaient pas conformes aux critères programmés par l'utilisateur. Faute d'avoir jamais maîtrisé l'art de marcher, voyager et rêver tout en émettant et recevant des mès, des *snapshots*, des appels vidéo et des SMS, Maud avançait alors le front haut parmi les chaises et transats de Paris-plage, laissant en arrière tous les promeneurs pourtant convaincus que la jeune femme leur était redevable. Combien d'entre eux, qu'ils soient utilisateurs ou non de la fameuse appli, ont-ils perçu l'apparence de Maud comme une offense exigeant réparation et motivant le droit à un service ou une prestation particulière ? Et il y avait tous ces autres dont les regards suppliaient, ceux-là hésitant entre l'espoir d'accéder aux plaisirs que faisait miroiter sa silhouette et le désespoir d'ignorer le moyen d'interrompre sa course. En 2015, parmi les boulistes, les ados avachis ou assis en tailleur, fumeurs de hasch ou de blondes, les joggers, les promeneurs, leurs chiens (parmi lesquels des chihuahuas et des dalmatiens au poil ras), les gens lessivant, fleurissant ou rafistolant leur péniche, les touristes anglais conscients d'arborer un faux air de Robbie Williams (son sourire en coin, là dans le coin, à la commissure, son regard, ses sourcils, le vide que creusait le bleu dans ses yeux), Maud souriait volontiers à tous sans s'intéresser à personne sinon à ceux qui ne demandaient rien ou faisaient semblant de ne pas l'avoir vue... Jusqu'à ce que plus personne ou presque ne la remarque ni ne lui demande rien et qu'alors, tout le monde ou presque redevienne intéressant.

Ce matin, sur l'esplanade des Invalides, aucun logiciel de géolocalisation n'est plus nécessaire à l'identification de

personnes séduites ou hostiles. Les livraisons assurées par des véhicules autonomes sont exceptionnellement les cibles des sans-abri qui sont ravitaillés trois fois par semaine par les services sociaux et sanitaires de la Ville. Dans ces conditions, les « sdeufs » n’alarment que les Parisiens ignorant la fonction des drones « solidaires ». Il n’est pas rare, de fait, que ces derniers neutralisent des jeunes gens de bonne famille, sortis en meute à la nuit tombée pour chasser les « sdeufs »...

Charlot l’a montré il y a longtemps : le vagabond ne parle pas ; le vagabond est sans voix. À peine l’entend-on se faire rosser et le soir, parfois, il danse dans les lumières de la ville, seulement vu par les aérodynes les moins discrets et par les pierres les plus sensibles.

Huit heures moins le quart : un minibus automatique vient de dépasser Maud. Ses vitres teintées empêchent de voir s’il est occupé. Une ambulance déboule en sens inverse ; elle fonce vers l’Hôpital européen. S’il n’y a pas foule, la houle semble se former sur le macadam toujours entretenu par des machines sophistiquées. Soudain, à nouveau, tout est calme. Maud ne craint plus de mauvaise rencontre et se félicite d’avoir quitté la rive où, quotidiennement, elle connaît pourtant une satisfaction comparable à celle des anciens jours fériés. Désormais le calme *s’entend* partout, même si le fleuve, la rue et ses trottoirs ne seront jamais aussi rassurants que l’extériorité seulement virtuelle des écrans. La rue est restée trop vraie et c’est pour l’enclorre, l’inclure, la domestiquer tout à fait que chaque façade urbaine s’est à son tour transformée en écran.

Maud lève le nez et lit distraitement sur les grands murs sans ouverture : « Invasion de frelons tueurs en Chine : 111

nouvelles victimes » ; « Attentat dans le réseau des bureaux souterrains de Berlin : 2 suspects ». Les stores électriques encore refermés sont aussi les supports de communication offerts par le Très grand nombre au très grand nombre de gens qui, à chaque instant, bavardent sur les réseaux sociaux : « Steeviana té la meilleur. Lalilou2 Montreuil » ; « Bon anniversaire à mon grand-père dont nous fêtons les 103 printemps, Matéo ». Soudain, ces mots qui n'ont pas été modérés : « Je veux baiser IRL ! »

Le sourire de Maud demeure intérieur même si personne ne peut observer son visage à cet instant. *À moins...* En plus des caméras équipant les drones privés dont la circulation est régie par la police des objets connectés itinérants, il reste mille caméras de vidéosurveillance épiaut les rares mouvements de « sdeufs » ou de Parisiens « résidents ». À mesure que cet œil a été intériorisé, l'expressivité s'est vue dévaluée et les émotions ont elles-mêmes reflué. Maud grimace à l'attention d'une caméra. *Via* la réverbération des ondes WiFi sur le corps de Maud, l'œilleton tatillon perçoit et signale aux Modérateurs de l'espace public, presque endormis dans leur terrier, l'accélération du pouls de la promeneuse effrayée par sa propre audace. Mais décidément, rien ne bronche, la Seine seule est vivante et la rue n'est plus qu'un couloir de musée : celui de la ville.

Le ruissellement des images sur les façades permet à celui dont le regard se hasarde à travers la fenêtre de se rappeler les visages des Modérateurs fraîchement élus, ces derniers étant alternés, dans un esprit très « United colors », avec ceux d'anonymes souriants téléchargeant leurs photos personnelles sur le Mur de la ville, et avec les recommandations du Très grand nombre pour la période :

« La Modération vous encourage à souscrire une nouvelle police d'assurance développée afin que vos machines préférées et vos objets de compagnie soient mieux protégés. »

« Sondage sur la Modération intuitive : rendez-vous dans votre compte « TGN évolution ». »

« Référendum sur la « télé intelligente » : votez pour ou contre l'extension du droit des fournisseurs de programmes à vous regarder ».

Devant l'Assemblée nationale, Maud ralentit pour laisser passer, à hauteur de son crâne, un vol de goélands argentés. Une hirondelle électronique se tient prête à nettoyer le guano laissé sur les trottoirs par ceux qui les ont précédés depuis le début de la matinée. D'un coup d'ailes bioniques, elle s'élance vers la rive droite et, à sa suite, Maud franchit la Seine.

Le bleu l'emporte dans le ciel tandis que des nuages de forme identique et équidistants avancent dans la même direction avec la discipline et la lenteur d'une patrouille d'éléphants. Un obélisque garde-t-il encore le temple d'Amon ? Aussi sèche, mais plus avenante qu'une guillotine, la fontaine des Mers salue de loin quiconque rejoint la place de la Concorde. « Mais où sont donc les habitants ? » demandait la chanson ancienne. « Chacun mon bon, chacun ma belle, chacun croit qu'il n'y a personne. Sinon l'amour de lui pour elle. Sinon l'amour d'elle pour lui. » Maud ne se retourne pas pour voir la tour Eiffel ou les Champs-Élysées. Leur majesté est connue d'elle et il lui plaît d'être cernée. Contempler serait courir aussitôt le risque de s'exclure, à cause de la mélancolie, également si familière, que suscite le spectacle devant lequel on ne pourra pas demeurer, qui n'a pas de bras pour nous garder. On participe mieux à la

beauté en la sachant, sans en douter ni rien vérifier. D'aucuns diront cette attitude mystique ; ils auront raison. Et c'est bien ainsi que de nombreux Parisiens savent encore la beauté de leur ville, de ses places, de ses perspectives : en s'y perdant les yeux fermés ou en s'imaginant à nouveau immergés dans la foule des métros, des grands magasins et des grands boulevards, derrière l'Opéra-Garnier, derrière le grand Palais, derrière le Musée d'Orsay, dans l'ombre des monuments historiques. Vingt ans plus tôt, la minuscule vitrine d'un salon de coiffure anonyme coincé entre un Vidéo Futur et une épicerie, avec ses perruques blondes éclairées par des lumières verdâtres évoquant le tournage d'une série Z, avait déjà le pouvoir d'évoquer la beauté de la capitale. Déjà, la laideur singulière d'une minuscule vitrine dans une rue elle-même sale et embouteillée avait le pouvoir de suggérer la ville entière, dans sa souveraineté lumineuse, avec ses bâtiments somptueux contournés par des mamies à cheveux bleus et leurs caniches nains abricot. Et, bien qu'il n'y ait pas un chat aujourd'hui sur la place de la Concorde, le petit bruit caractéristique des drones nettoyeurs a le pouvoir de signifier la lumière tantôt crue tantôt gelée des quais et de signifier l'Assemblée nationale avec l'Obélisque, décor qu'il est par ailleurs possible de programmer sur ses écrans laser pendant l'usage d'un tapis de course et de promenade intérieur. Jusque dans sa mégarésidence de Palo Alto, les rues de Montmartre offrent d'ailleurs le cadre des footings et flâneries virtuelles de Mark Zuckerberg. Et si chaque habitation est une île où le moindre événement est comparable aux premiers pas de l'homme sur une nouvelle étoile, chacune de ces îles n'est pas moins dotée de contours imaginaires au regard desquels la réalité aqueuse et poissonneuse

de la Seine apparaît grossière. « C'est ainsi qu'il n'y a personne. C'est ainsi qu'on est des millions », disait la chanson de Tardieu.

Croiser Loup ici, à midi, elle venant de l'Ouest et lui de l'Est, serait un merveilleux hasard...

Paris est une Indochine, une Amérique ou une Angleterre...

Loup est l'homme à l'auto, l'homme à la moto, Barbe Bleue...

Maud est la passagère du bac ; elle veut franchir le fleuve, mais s'attarde, peinant à s'arracher aux bras de la mère, aux marées destructrices, aux alluvions de la plaine, au charme du frère ; elle veut qu'un homme l'attende dans la *Léon du Bollet* aux quarante chevaux pour la conduire dans la ville chinoise aux mille dancings scintillants ; la vie avec cet homme serait aussi moite que dans la plaine, à jamais aussi suante que sous le porche du bungalow ouvert sur la mer et aussi perméable aux bruits et regards que la garçonnière dans la rue passante... Maud est une adolescente des années 1950 ; au mur de sa chambre, la photo du Rebelle noir de *L'Équipée sauvage* dont le blouson de cuir, la nuit, suinte et craque au-dessus du lit à une place ; la jeune fille colle ses lèvres sur tout le visage et sur les tatouages de Marlon qui reste sans réaction... Maud chérit le souvenir d'un roi qui l'a possédée et abandonnée ; il ne la fera pas arrêter ; elle n'est pas un obstacle entre lui et une autre femme, à la naissance d'un fils ou à la domination des mers.

En rentrant le soir même, Maud est toutes ces jeunes filles à la fois. Toujours, l'image de Loup supplante celle des autres dans son esprit, comme celles qui s'affichent et clignotent sur les façades. La brigade fluviale, alertée de la

disparition du propriétaire de *L'Avalant* depuis près d'une semaine, a identifié Maud sur les quais et l'a raccompagnée jusqu'à ce bateau, non sans l'interroger à propos de son voisin. Le jeune homme aurait pu être emporté par le fleuve lors de la dernière crue, à moins, songe Maud, qu'il ne se soit dématérialisé sous les yeux d'un riverain qui ne s'étonnera pas de sa prochaine réapparition.

Dans la nuit, Maud reçoit un message de la police numérique. Elle doit revenir au plus tôt, à la demande des Américains, afin de compléter ses examens médicaux, psychologiques notamment. On ne lui propose pas de venir la chercher. Ceux qui ont perdu toute grâce aux yeux de la Modération ne sont pas épaulés, encore moins encouragés, dans le cadre de leurs démarches ou de leurs projets personnels. Au matin, après la traversée de Paris, du fleuve, de la Place, Maud retrouve Hicham, le pensionnaire du cybercafé, sur le trottoir du Point Internet de la police où, depuis 6 heures, il a espéré et guetté son retour.

« Je veux partir d'ici. Laisse-moi venir chez toi. Je dormirai dans un coin... En plus, je peux t'aider, lance-t-il en l'apercevant.

— Bonjour Hicham...

— Oui, pardon... Bonjour.

— Essaie de comprendre que je veux partir moi aussi...

— Alors, laisse-moi ton bateau. Je le répare, je m'en occupe. Si tu reviens, tu as toujours ton *chez-toi*.

— Mon *chez-moi* ne te conviendra pas... On y est à l'étroit, très peu en sécurité, très peu protégé et en même temps hypercontrôlé par la police. Bon, les drones voient seulement mon ombre derrière un rideau parce que je reste

toujours planquée. Et je ne reçois jamais personne, vraiment personne, on ne sait jamais. Alors tu vois... »

Hicham l'interrompt :

« Tu sais pas ce que c'est de dormir les uns sur les autres comme ça, avec les néons dans les yeux. Mon voisin a encore joué sur l'ordi toute la nuit. De l'autre côté, c'est une femme avec un bébé qui pleure tout le temps... J'ai même plus de compassion, seulement envie de l'étrangler... »

— Allons bon, grince Maud.

— T'inquiète, je suis pas un *psycho* !

— Il manquerait plus que ça. »

Maud lui demande si un ami, un proche, quelqu'un, peut l'accueillir quelque part, ailleurs, n'importe où... « Non », fait-il sèchement. « Mais pourquoi moi ? » demande encore Maud qui se sent persécutée. « Parce que je vois dès la première rencontre tout ce que je suis capable de voir d'une personne. Je ne peux pas être déçu, mais seulement conforté dans ma première impression et, puisque j'ai déjà confiance en toi, ça veut dire que tu ne peux que me faire encore plus de bien que je l'imagine. » C'est la réponse d'Hicham. Toujours aucune réponse de Blaise, ni de Loup, en revanche. Ni l'un ni l'autre ne sont accessibles, même par Échappe. Malgré le bon état de santé général indiqué par l'échographie et les résultats de la prise de sang, le voyage de Maud n'a pas encore l'aval des autorités américaines qui exigent plusieurs tests psychologiques. Ces derniers doivent être effectués dans une salle *spécifique*, selon un protocole *adapté*, à moins que ce ne soit le contraire. Sans doute s'agit-il de percer à jour les vraies motivations de la jeune femme (les quadras sont toujours plus à l'abri d'être désignés comme des « seniors » ou comme des individus déjà

« mûrs » à cause du rajeunissement effectif de toute la population occidentale, celui-ci ayant été amorcé au siècle dernier, dès l'après-guerre). Le projet de Maud est bien d'accoucher et de s'installer à Los Angeles, ce qui s'annonce plus difficile qu'une simple visite à son frère. Toutefois, ce dernier bénéficie peut-être aux États-Unis de la protection de quelque puissant bienfaiteur. Le père de Claire n'a-t-il pas lui-même profité d'une telle bienveillance lorsqu'il a quitté la Chine ? Quand le gouvernement de Pékin a chassé les Occidentaux, l'homme d'affaires a largement orienté le choix de sa fille et de son gendre en faveur de la Californie et a pesé dans le recrutement de Blaise par une importante société de la Silicon Valley. S'il ne l'avait pas fait, Blaise, Claire et Rosalia seraient probablement restés coincés quelque temps dans la terre du Milieu avant d'en être expulsés.

2 juin 2035 : vocamèl pour Blaise (posté à midi)

« Hi bro !

Je te recontacte depuis ce Point Internet où tu pourras me joindre toute la journée, de préférence avant 20 h. J'ai hâte de vous voir. J'ai appris hier le sexe du bébé. Si vous voulez savoir, il est possible de télécharger l'animation grâce au lien [42septembreprog.com]. Et si vous avez une bonne imprimante 3D, vous pouvez commencer à constituer l'album prénatal !

Bisous. »

Les tests auxquels Maud s'est prêtée entre 9 h et 11 h ont consisté dans la rédaction de réponses de cent quarante caractères aux questions de la Police numérique. « C'est la fin du monde. Que faites-vous ? » « Croyez-vous aux anges ? » « Que pensez-vous de la sexualité des robots ? » À d'autres questions, elle a dû répondre oralement et sans réfléchir : « Quel livre commence par cette phrase : « Me voici donc seul sur la terre » ? » « Pensez-vous qu'« il vaut mieux se tromper avec tout le monde plutôt qu'être intelligent tout seul ? » » « Quel est votre plus vif souvenir d'enfance ? », *etc.*

À quinze heures, toujours pas de réponse de Blaise, ni par mèl ni sur Échappe. Il est six heures du matin en Californie et Maud se convainc qu'elle aura des nouvelles avant la nuit.

À 16 h 30, elle consulte à nouveau sa messagerie restée vide. En avalant trois galettes de riz et une capsule de café offerte par l'un des agents, Maud se félicite de pouvoir compter aussi sur la compagnie d'Hicham. 19 h 37 : le néant. Un autre policier montre un peu d'impatience. « Rentrez chez vous, si quoi que ce soit arrive, on vous préviendra. Surveillez votre boîtier.

— Je surveille toujours mon boîtier. Bien obligée. »
19 h 59 : un mèl. De la part d'Anthropocène.

« Paris, le 22 mars 1993.

C'est la fin du troisième mois. Et le début de ma vingt-et-unième année. L'humanité est d'un âge extraordinairement plus avancé et compte déjà trop d'individus. Bientôt, l'Ange de la Bastille sortira de la pénombre et j'irai chercher des croissants pour mon amant.

Sauf celle qu'on martyrise, toute enfance est heureuse en Occident. Quels que soient les expériences déjà douloureuses, les traumatismes, il y a la joie longtemps ineffable, à peine sûre d'elle-même, de sentir son corps s'animer si étrangement lorsque, vers sa dixième année, on entend pour la première fois, sur la bande FM, un tube de Giorgio Moroder, David Bowie ou Mickaël Jackson. Il y a les premiers séjours linguistiques à l'étranger. Un jour, on prend un ferry au départ de Saint-Malo et, le surlendemain, on s'éveille sous le toit d'une famille anglaise. On a onze ans et un peu peur si loin de la maison, mais le groupe Wham chante dans la salle de bains. En s'approchant, on entend le père qui répète joyeusement en se rasant : « *Wake me up before you go-go* ». On voit son sourire dans le miroir ; l'homme est long et fin, un peu comme une fille française, et son sourire ne

quitte jamais les lèvres qu'il a presque aussi charnues que Mick Jagger. Celui-là est très différent de toutes les figures paternelles déjà croisées ; on a le droit de le trouver gentil et sexy et de s'inventer une autre identité, une autre existence, à Bournemouth. Dans la foulée, les pubs pour une marque de chips ou un soda britanniques sont merveilleuses, tout comme l'ouverture automatique de la porte du garage et la route qui mène à l'école où tout le monde parle cette langue si peu familière, qui semble refuser de nous adopter quand, par ailleurs, tout est *so easy*. Vraiment, tous les garçons sont beaux et intéressants, tout est toujours nouveau et « super » ! À Bournemouth, à onze ans, on ne voit même pas la mer et on se souviendra surtout d'avoir chaussé des rollers pour tourner sur une piste étroite, en écoutant le top des *charts*, dans une « boîte » ouverte seulement l'après-midi. En Allemagne, ce sont la première fête de la bière, les premiers baisers échangés avec Uwe et la tête qui tourne. En Italie, au printemps, le long circuit dans les hauteurs de Cattolica à l'arrière du scooter conduit par papa, qui n'est pas si méchant et resplendit sous le soleil.

Pour toi, mon enfant, il y aura des classes vertes et des classes de neige. Tu pleureras le matin du départ et le soir du retour. Tu t'éprendras de frères jumeaux sans savoir comment survivre à ces amours impossibles.

Je ne serai pas toujours là pour toi.

Tu viendras me voir à l'hôpital quand tu pourras. »

Les policiers tâchent d'identifier sur-le-champ l'expéditeur contemporain de ce mèl revenu du passé, inachevé et non signé. Anthropocène est le pseudo de la personne ou de la machine qui a transféré le mèl, lequel fut bien d'abord

posté en 1993 depuis une messagerie AOL. Il s'agit donc, probablement, de l'un des plus anciens courriers électroniques de la planète, son caractère plus intime que la toute première carte postale constituant le trait par lequel il se rapproche d'emblée, non de la première lettre portée par un émissaire dans l'Antiquité, dont le caractère politique est presque assuré, mais de la longue tradition des lettres intimes, dans la veine du *fine amor*.

En soi, son contenu n'a rien de dangereux. Pourtant, son caractère subversif n'échappe à personne dans le Point Internet, le groupe « dit-forme » étant aussitôt soupçonné de l'avoir expédié et d'y avoir encodé un message hostile à la Modération.

Tandis qu'un autre mèl parvient avec, en pièce jointe, le fichier vidéo du premier bain dans la Manche, filmé en Super 8, de sa mère seulement âgée de trois ans, Maud se répète mentalement quelques phrases du premier message. Tous ses détails lui sont familiers – elle sait tout ça. Mais l'Ange de la Bastille, les croissants, Giorgio Moroder, Jagger – tout ça qu'elle sait déjà – produit un autre effet dans cet ordre-là. *Lui répondre*, songe-t-elle aussitôt...

Cette nuit, Maud couchera au cybercafé, dans le box d'Hicham, afin de consulter elle-même sa messagerie à la première heure du lendemain, si la police l'autorise. Une mauvaise blague de Blaise ? Il aurait pu retrouver ce mèl, ainsi que le film, dans un vieux disque dur de leur mère ou imiter le style des mèls que celle-ci a bel et bien envoyés, au cours de sa grossesse, à une adresse créée au nom de Mahaut (prénom germanique dont Maud est la version anglaise déformée). Mais pourquoi, si ce mèl est authentique, l'envoyer ce soir au lieu de le lui montrer à Los Angeles et

de lui répondre à propos du voyage qu'elle doit préparer ? Vers 2 h, Maud s'endort le corps taquiné par mille fourmillements, en entendant résonner au fond de son crâne les accords de *China Girl*, tandis qu'un vieillard d'au moins trois cents ans chemine lentement sous ses paupières dans l'espoir de s'évader. Une main secoue son sommeil autour de 3 h 30. Un très jeune garçon qui, d'Hicham, a emprunté le visage à moins qu'Hicham ne lui ait dérobé son enfance, lui fait face dans un espace trop étroit pour être réel. Il lui dit que d'autres personnes ont reçu des mès de parents et amis disparus et que la direction de la vie numérique se dit provisoirement dépassée par le phénomène. « Ce serait un *big bug* planétaire.

— De quoi parlent les messages ?

— Ce sont surtout des souvenirs et des mots d'amour. Les gens pleurnichent, viens voir ça ! Il y a juste ce type qui a reçu un avis de licenciement daté de 2010... Lui, il est furieux.

— C'est pas comme s'il venait réellement de se faire virer... »

Maud voit pour la première fois les visages de celles et ceux qui ont reçu des mès du passé. La veille au soir, un masque-écran ceignait encore solidement leurs crânes et couvrait si largement leurs yeux que la tête semblait une simple prothèse ajoutée au reste du corps. Elle n'avait même pas réussi à croiser le regard d'une adolescente occupée à réaliser et envoyer des « *selfies* » de ses pieds – des « *selfeet* » corrigeait la jeune fille en parlant à sa phablette. Serait-ce si simple ? Tout ce petit monde sortira-t-il bientôt du cybercafé, bientôt rejoint par des milliers d'autres Parisiens, pour déambuler dans les rues ? Maud ne serait-elle pas alors

contrariée d'en croiser certains, sur les bords de Seine, jusqu'à Issy ? *Arrière ! Haut les masques ! Tous à vos écrans, bon sang... Enfin, si quelqu'un doit recevoir ce type de mël de ma part, c'est Loup.*

Loup est l'un des plus influents opposants au paternalisme libertarien issu de l'École des Premiers Modérateurs, le mouvement décroissantiste fondé par lui en 2020 se disant favorable à une écocratie plus autoritaire, notamment à une politique de natalité très sévère, dans la perspective d'un retour accéléré aux conditions de vie et de production antérieures au *baby-boom* des années 1950. Loup a lui-même sacrifié au projet de la décroissance le mode de vie occidental du premier tiers du XXI^e siècle et tous les plaisirs effectivement associés à celui-ci. Et les révoltes sociales des années 2016 et 2017, en France et en Europe du Sud, ont durablement empêché Loup de connaître Maud.

Au printemps 2016, ils s'étaient parlé au C.R.O.U.S. alors qu'il venait saluer sa directrice de thèse à la table où celle-ci déjeunait avec Maud. « Bonjour », avait dit Loup sans se présenter et en jetant un bref regard à Maud qui avait simplement répondu « bonjour ». Sur un ton faussement interrogatif, tout en lui tournant déjà le dos, il avait ajouté : « Nous nous sommes déjà croisés ? » Dans le vide, elle avait répondu : « Je ne crois pas ». L'annulation de tous les grands événements universitaires de la période à cause des manifestations avait alors prolongé pour chacun d'eux une manière d'être dans le monde en prétendant ne rien savoir de l'autre, ne pas aspirer à bénéficier de ses caresses ou de sa bienveillance et sans bénéficier des caresses ou de la bienveillance de quiconque.

Au printemps 2017, alors que la campagne en vue des élections présidentielles accaparait Loup, devenu le proche conseiller d'un candidat populaire seulement au sein de la gauche « anticapitaliste », ils s'étaient croisés sur la ligne B du R.E.R. Au restaurant universitaire du Panthéon, Maud avait reconnu qu'ils ne se connaissaient pas. Elle avait reconnu que Loup ne pouvait la reconnaître sans les compromettre l'un et l'autre à leurs propres yeux. Il n'avait pas été son professeur ; elle n'avait jamais été son élève et n'avait jamais tenté d'attirer son attention. Il ne pouvait la saluer comme il saluait ses autres étudiants ; elle ne pouvait saisir le moindre prétexte pour aller à sa rencontre. Cernés par les liens que tisse la méconnaissance mutuelle, ils avaient été propulsés, non strictement contre leur gré, dans un roman néo-victorien ménageant, au moins pour Maud, la possibilité de ce malentendu qu'on s'est habitué à désigner comme l'amour.

L'air était chaud et sec dans la rame que Maud et Loup quittèrent en même temps. Jamais elle n'aurait osé le suivre dans les méandres de la station Châtelet-Les Halles ; pourtant elle marchait bien derrière lui sans savoir pourquoi. Quoique ce fût aussi sa direction, il eût été plus sage de marquer le pas et de laisser Loup disparaître au bout d'un couloir. Et, là où l'épouse du roi de Thrace eût suivi ce dernier sans soupçonner son sort, l'émule d'Eurydice avançait méfiante parmi la foule lorsque, se retournant brusquement, Loup planta directement ses yeux dans les siens. Maud s'effondra. Quelques minutes plus tard, son corps s'appesantissait contre celui de son professeur dans un taxi. « Bonjour » et « je ne crois pas » étaient les seuls mots qu'elle lui ait jamais adressés de vive voix et, en reprenant

connaissance, nulle transition vers l'acte sexuel ne lui sembla plus évidente que celle d'un corps-à-corps silencieux sur la banquette arrière d'un monospace. Le moindre son était susceptible de provoquer une catastrophe en rendant tout à fait tragique la pantomime entamée par le fiasco de la double méconnaissance. Croiser à nouveau son regard, pendant le trajet vers une destination inconnue, serait meurtrier. Alors qu'elle allait pourtant s'excuser de peser sur sa poitrine, le taxi s'arrêta devant l'entrée d'un hôtel proche de la place de la Nation. Loup régla le chauffeur sans rien dire et, à la jeune femme de la réception, il demanda une chambre où il semblait sûr de trouver quelques repères. Dans la chambre, après l'ascenseur où Maud n'osa toujours pas le regarder, il commanda un thé. C'était pour habituer Maud au son de sa voix, qu'elle n'avait pas entendu depuis quelque temps : « Vous pouvez monter du thé noir ? [...] Non, pas de brioche (dit-il en tâtant la peau de son ventre). Seulement du thé. » Puis, Loup se tourna vers Maud qui commençait à le regarder en coin. « Je suis marié, sans enfant », Loup marqua une courte pause en triturant ses mains sans alliance. « J'ai quarante-quatre ans ». *Ça rime*. « J'habite sur le cours de Vincennes. Ma sœur et ses enfants sont chez nous depuis une semaine. » *Peut-être qu'il parle toujours en rimant dans l'intimité*. « Les enfants, non, vraiment... Ce n'est pas possible. Quand ils commencent à courir partout, je deviens très irascible. » Malgré la rime ou à cause d'elle, Maud ressentit une puissante nausée et s'assit près de lui sur le lit pour le faire taire. Il se tut. On frappa. Il ouvrit. Il saisit le plateau tendu et le posa lui-même sur la table. Ensuite, il s'agenouilla face à Maud et, sans lever les yeux, lui ôta ses chaussures avant d'entreprendre de lui retirer ses collants.

Alors, elle examina ses cheveux en bataille et, bien qu'il fût prématuré d'y passer la main, elle s'y risqua. Aussitôt, il plongea la tête dans les plis de sa robe autour du ventre et la serra entre ses bras. Émue, Maud se tint immobile, instruite que les hommes avaient parfois ces gestes passionnés qui ne signifient pas l'amour, qui ne sont même pas adressés à une femme en particulier ou signifient surtout la joie d'avoir un corps féminin sous la main. Alors que ses jambes restaient serrées au-dessus des genoux, Loup embrassa les cuisses dénudées avant de se redresser brusquement et d'appuyer tout son buste sur celui de Maud qui, grâce à une belle ceinture abdominale, tomba doucement en arrière. Déjà, le bras droit de Loup était replié sur le lit, prêt à accueillir et à maintenir le dos et la nuque de la jeune femme. *Il prend soin de mes cervicales.* Maud s'inquiéta de la position de Loup qui, se tenant sur les rotules, avait toutefois adroitement retiré ses collants avant de la pénétrer sans autre forme de cérémonie. Leurs lèvres se touchèrent, très furtivement. Maud s'abstint, intelligemment, de lui dire ce que ses lèvres brûlaient du désir de lui dire parce qu'elle aimait réellement cet homme, mais qui eût semblé motivé par ce baiser, comme un réflexe pavlovien (« je vous aime »). Après quelques minutes, il la pria poliment de se retourner afin qu'elle se tînt, à son tour, sur ses genoux et qu'il pût soulager un peu les siens en les posant sur le lit ; alors, elle fut plus étroite, plus reconnaissante et plus amoureuse encore.

Ce jour-là, Loup prenait Maud à l'hôtel, aussitôt après le rapt dans le monospace, après la dépossession de ses moyens physiques survenue sur le trottoir roulant de la station Châtelet-Les Halles et après le ravissement des trois années déjà écoulées depuis le premier cours sur Michel Foucault

à la Porte de Clignancourt. Loup n'avait pas utilisé de préservatif et avait préjugé que Maud utilisait un contraceptif quelconque, mais, bien que majeures et à condition d'omettre l'adultère, ce furent là ses seules incivilités. Il se retira après avoir joui et alluma la télé avant de se déshabiller complètement. Il servit le thé en revenant de la salle de bains. Ils avaient le temps. Ils l'avaient tellement que lorsque Maud sortit de la douche, enveloppée dans le vaste peignoir déjà utilisé par Loup, il l'attira contre lui une fois de plus. Après avoir expédié ce deuxième rapport sexuel, il demeura allongé devant *C'est dans l'air*. La crise des migrants qui frappait l'Europe et qui, en provoquant dans tous les États-membres un net repli nationaliste, avait déjà entraîné le Brexit, inquiétait le professeur qui adressait à la télé plus qu'à Maud ses protestations contre une politique globalement inéquitable et destructrice de l'environnement. Le corps nu et décontracté démentait toutefois cet emportement verbal. *Peut-on se plaindre de l'état du monde en se caressant le ventre ?* s'interrogea Maud. L'attitude légèrement onaniste de Loup lui rappelait celle d'un ancien amant, l'un des premiers, de tous le plus bonimenteur, le plus manipulateur et le plus méchant. Lorsqu'elle l'avait reconnu dans le R.E.R., un peu plus tôt, c'étaient bien les longues jambes faisant indifféremment l'élégance du héron, de l'homme et de la femme ; c'était le buste forcément plus court que la moyenne, enveloppé dans la veste de cuir souvent associée à la silhouette d'un commissaire de police, mais dont même la pire des petites frappes ne pourrait s'empêcher de saluer la « classe » ; et c'était cette stature à la fois si imposante et si émouvante. Quand il marche, se tient debout immobile ou assis, un homme aussi grand est toujours touchant. Ainsi,

même un dictateur de grande taille paraîtra subtilement dégingandé et raffiné à la fois. Les femmes lui trouveront des excuses, car, toujours, son autorité apparaîtra moins terrible qu'elle ne l'est et, toujours, sa gaucherie sera corrigée par son charisme. Mais, dans cette chambre d'hôtel, alors qu'elle levait les yeux vers le ciel où, portées par des vents ascendants, les mouettes parisiennes semblaient jouir elles-mêmes très simplement de l'instant présent, Maud crut devoir entériner sur-le-champ l'égoïsme et la trahison des intellectuels dont les corps contredisaient si souvent les prêches. Son corps à elle ignorait cette espèce de détente, encore que l'attrait d'une musique ou d'un livre puisse ponctuellement balayer toute obligation. La solitude l'attirait toujours plus à mesure qu'elle s'enfonçait dans l'écriture de la thèse et, à cette fin, dans ses recherches à la Bibliothèque nationale. Un jour, *elle* – certainement pas Loup – serait mise au ban de la communauté et chérie seulement de la solitude. Un jour, le fait de se soustraire à une analyse médicale – à l'un des prélèvements réalisés par le gouvernement grâce à la station d'analyses et de soins intégrée à la centrale domotique – exposerait à des sanctions significatives, moins toutefois que le fait de se soustraire aux soins après l'identification des premiers symptômes ou de refuser d'être regardé par ses écrans de télévision, le *stalking* assidu et l'achat de vies virtuelles pour jouer à *Bake Shop Drop* garantissant inversement une excellente appréciation de la police numérique. De telles activités attesteraient d'une présence soutenue sur le réseau, le simple fait d'épier sa propre image et ses propres traces sur la toile attestant de l'assiduité au sein d'une forme de vie d'autant mieux perpétuée que la surveillance serait relayée à tous les étages et profondément

intérieurisée. Plusieurs fois, à la fin des années 2010, on verrait des « personnalités » retenues en otage à leur domicile par des kidnappeurs virtuels qui, en les contactant seulement *via* Tou&, les auraient convaincues d'une menace imminente telle que, pour faire échouer leurs agresseurs, elles devraient s'enfermer et garder le silence pendant quarante-huit heures. Ne recevant d'instructions que des kidnappeurs virtuels, elles cesseraient de répondre aux appels de leurs proches, lesquels seraient contactés par les « ravisseurs » exigeant des virements d'argent en échange de la « libération » des « otages ». Pour autant, la violence *online* semblerait moins insupportable que toutes les formes historiques de la violence, la peur des terroristes, des kidnappeurs et des violeurs étant elle-même plus supportable que la réalité de leurs actes. On accepterait de vivre dans la peur plutôt que dans le monde. On éviterait de sortir. Le concert idéal ferait apparaître l'artiste ou le groupe dans son salon. On danserait le twerk avec Rihanna sur une plage de Cuba sans quitter son refuge dans une campagne reculée et le fauteuil de Grand-mère serait le trône où siègeraient, tour à tour, les innombrables prétendants à la couronne dans une série mondialement adorée. Loup lui-même serait toujours plus « rangé » que Maud, laquelle explorerait néanmoins différentes voies dans l'espoir de se sentir chez elle sur la terre, fût-ce pour affirmer la faute des Modernes, l'être-jeté du *Dasein*, la mauvaise foi de son espèce ou l'inhospitalité foncière du monde... Après 2022, la priorité des Modérateurs européens serait le développement des capacités à reconstituer l'atmosphère de la terre sur toute planète où l'on trouverait des atomes de carbone, d'hydrogène et d'oxygène et dont la durée de vie serait supé-

rieure à celle de la terre, celle-ci devant nécessairement disparaître avec son soleil. Il n’y aurait plus de voix significativement hostile au type d’individu impliqué par le projet de ne plus dépendre, en toute rigueur, que de l’homme – et même de certains hommes seulement – pour produire les conditions de sa survie. Il y avait encore une transcendance dans le monde postérieur à la déthéologisation de l’Occident et antérieur aux nanotechnologies : c’était celle de l’atmosphère, autrement dit celle du milieu où l’on respirait de façon naturelle et qui ne pouvait être recréé par l’homme à l’échelle d’une planète. Y aurait-il encore une transcendance pour l’*homo faber* contraint de produire sa propre atmosphère ? Peut-être cet air fabriqué, précisément ? Et cet air serait-il commercialisé au même titre que la climatisation dans les régions les plus chaudes ou jugerait-on révoltant d’interdire à certains l’accès à l’oxygène ? Ceux dont l’accès serait garanti devraient-ils développer un nouveau sens de la confiance dans les compétences et les bonnes intentions des producteurs d’atmosphère artificielle ? Car, enfin, chacun ne fabriquerait pas son air dans son coin ; il faudrait des individus dédiés à la production et à la maintenance de l’atmosphère, auxquels seraient assujettis les simples consommateurs d’air. Quels seraient le sens de la « société » et le rapport au temps, à l’autre, à la mort qui s’ensuivraient ? Dès ce jour du printemps 2017, un peu avant l’essor de la Modération, Maud aura formulé ces questions pour elle-même, non sans prendre encore le sexe de Loup dans sa bouche – elle en rêvait depuis longtemps et, dans cette chambre d’hôtel marquée par de subtiles effluves d’*Habit rouge* et seulement éclairée par la lueur extérieure de l’heure bleue et celle, intérieure, de l’écran télévisé, ce

pénis offert démentait toute difficulté passée, présente ou à venir.

Pourtant, depuis ce jour du printemps 2017, Maud erra triste.

3 juin 2035 : un autre mèl d'Anthropocène

« Nous n'avons pas eu le temps de profiter
Du réfrigérateur intelligent, de la V.O.D. et de toutes les
possibilités
Du Très grand nombre.
Certains n'ont pu profiter de leur villa à Rio ou sur la côte.
Chez Castorama, Jean-Luc avait acheté une servante à outils
Qui n'a pas trop servi.
Je t'ai vue danser sur les cimes du mont Parnasse,
Mais je n'étais pas là quand tu passais tes journées devant
MTV.
Nous avons tous été dopés à la *new wave* et aux
blockbusters.
Quand la lumière s'est mise à briller
Dans le moindre « recoin de nos existences »¹,
J'ai espéré être aimée de la MATRIX.

1. D. BRIN, *The Transparent society. Will Technology Force Us To Choose Between Privacy and Freedom ?*, 1999. »

Maud date ce courrier de 2014, alors que sa mère séjournait à l'hôpital psychiatrique de Pontorson. À nouveau, elle envisage d'y répondre, mais, depuis la veille, la police cherche à savoir pourquoi Maud a reçu le premier mèl du

passé sur la planète et s'efforce de joindre Blaise dans son bateau-logement de Los Angeles. Très vite, toutes les polices du monde s'intéressent à Maud, à Blaise et à leurs parents...

Maud a inventé son « pseudo » la veille et, même en faisant l'hypothèse peu crédible que sa mère et tous les autres expéditeurs aient programmé, plusieurs années auparavant, l'envoi de leurs messages à la même date de l'année 2035, comment ces messages peuvent-ils arriver à leurs destinataires si ces derniers ont changé d'adresse ou se sont vus supprimer leur messagerie personnelle ? Qui, à part Loup, Blaise et la police, connaît l'adresse électronique de Maud ? Cette adresse pourrait-elle avoir constitué le signal déclencheur des mécanismes de l'insolite raz-de-marée ? La spécialité officielle de Blaise reste la sécurité informatique, non la fuite des informations et le piratage. Pourtant, son silence apparaît suspect et, quoique restée tranquille jusqu'ici, sa sœur a contrarié les exigences de la Modération en s'étant peu à peu soustraite au jeu des normes intériorisées par les autres sans le concours d'une coercition visible, autrement dit de manière idéale au regard des coûts de fonctionnement du pouvoir. Cette sœur est malgré tout autorisée à rentrer chez elle, à pied. « O. K. pour cette nuit. Mais préparez-vous à ce qu'on vienne vous chercher à n'importe quelle heure... »

Maud a proposé à Hicham de la raccompagner et de passer la soirée avec elle sur le *Cap vert*. D'abord, leur marche est silencieuse sous un ciel pas franc. Si la pluie a cessé depuis une heure, dans leur dos, déjà, progresse un train de nuages mécontents de leur propre exil. Malgré les formes humaines enfoncées dans des sacs de couchage et les canettes usagées de boissons relaxantes à la passiflore et au

houblon distribuées chaque jour aux « sdeufs », les voies sur berge figurent un Paris hors du temps. Au pied d'immeubles régulièrement rehaussés dont les jardins finiront par tutoyer la troposphère, parmi les poubelles numériques et les pavés intelligents, dans un décor presque dépouillé des traditionnels toits de zinc ou d'ardoise, des vieux stores colorés, des voitures trop nombreuses et des terrasses de café, Maud et Hicham flottent eux-mêmes juste un peu au-dessus de la ligne des eaux. Sous le pont de Grenelle, la première observe le jeu du second avec le halo bleu d'une vague d'allumage. Le jeune homme danse dans la lumière intermittente, sa cape noire lui donnant l'allure d'un justicier échappé d'un *comic-book* américain. Trop fins, les traits de son visage sont effacés par l'éclairage artificiel qui, soudain, lui fait l'air d'un héros de manga sans nez ni bouche, assorti au masque tagué sur le visage de la statue de la liberté. Dressée sur le mur d'un pilier, une main géante semble sortir de terre et donner le signal de la nuit des morts-vivants. Ailleurs, une large bouche s'ouvre sur un comprimé de Prozac. Partout, des arbres et des animaux sauvages, des trous et des visages graves, des monstres et des organes vitaux ensanglantés. À l'approche d'une borne d'information, s'affiche le programme d'un concert imaginaire : Leonard Cohen, Bob Dylan, Joan Baez, Serge Gainsbourg et Frédéric Chopin. « Pour une nuit seulement », précise l'affiche. « Dans L'Arche de Los Angeles, le 42 septembre 2035 ».

« Le 42 septembre ? s'étonne Maud à voix haute.

— Voilà une belle idée de l'avenir, fait Hicham.

— Mmm... C'est mon nouvel identifiant de messagerie.

— Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire que pour établir cet identifiant, j'ai inversé les chiffres de ma date de naissance : 42 au lieu de 24... Parce que j'aurai 42 ans en septembre...

— Quelqu'un a peut-être eu la même idée... »

Maud se tait. Congestionnés par l'émotion, ses poumons peinent à échanger l'oxygène et son souffle se fait trop court alors que, sur les murs du pont suivant, s'annoncent les Chutes du Niagara et que, peintes au sol, des mains de mutants menacent de la saisir par les pieds.

« Je t'ai vue à la B. N. F., lance Hicham.

— Pardon ?

— Je t'ai reconnue aussitôt, avant-hier. Tu venais presque tous les jours à la fin des années 2010. Et puis tu n'es plus venue, les autres non plus...

— Ah oui... Je faisais des recherches pour la thèse puis pour mes formations en entreprise... Et toi, tu faisais quoi ?

— Je coupais les fougères, soignais les jacinthes et les géraniums, taillais du bois de bouleau et de chêne, redressais les pins, entretenais les charmes, les merisiers, arrimais les jeunes sureaux noirs qui pliaient le plus sous le vent... De l'autre côté des baies vitrées... Personne ne me voyait... En fait, je crois que personne ne levait jamais les yeux vers la forêt.

— Les arbres étaient hauts, je m'en souviens, et il y avait des lapins mignons.

— Tu étais mignonne, toi aussi.

— Si tu le dis... »

Hicham marque une courte pause avant d'ajouter :

« Il y avait un homme.

— Mon Dieu ! ironise Maud.

— Tu avais peur de le rencontrer.

— On est presque arrivés. Tu aideras Dany à écoper ? »

Maud se souvient qu'il n'y avait pas seulement un homme, pas seulement Loup. Il y avait aussi cet homme, qui n'était pas Loup, qu'elle cherchait du côté de l'aile ouest dans l'espoir de ne pas le rencontrer et qu'elle évitait dans l'espoir qu'il la trouve à l'Est, du côté de la cafeteria. Maud aimait cet homme avant d'aimer Loup. Pendant quelque temps, elle les avait aimés l'un et l'autre – en un sens, c'étaient des années de faste. Les choses restaient pourtant abîmées avec l'autre d'avant Loup comme avec Loup. Aimer et être aimé semblaient à la portée de tous ou de ceux, encore nombreux, qui possédaient un certain savoir ignoré de Maud, celle-ci n'ayant jamais pu apprendre à fond le récit que les autres faisaient sur le monde, les fins de l'existence, les moyens de ces fins et leur vocation temporelle. Une autre doctorante croisée à la Bibliothèque nationale lui faisait néanmoins l'effet d'être, comme elle, passée à côté de son époque en dépit de ses efforts manifestes pour l'interroger, la comprendre et s'y insérer. Ni normalienne ni agrégée, elle aussi rescapée d'études de gestion et bientôt prise dans la tourmente des problèmes de ressources et de logement, cette spécialiste de Hobbes avait élu domicile dans le ventre du *Léviathan*. Chaque jour, les escaliers automatiques de la B. N. F. lui faisaient pénétrer ce ventre dont elle parcourait méthodiquement les quatre compartiments : l'Homme, la République, la République chrétienne et le Royaume des ténèbres.

« Pourquoi tu fais ça ? » lui avait demandé Maud, une fois. « T'es marrante... Toi, tu t'intéresses bien aux épicuriens ! » avait répondu la jeune femme. « C'est faux, je m'intéresse à ce nouvel ascétisme qui prétend corriger

l'hédonisme par l'épicurisme et je... » Excédée ou impatiente de rejoindre sa place dans l'immense poste restante où, quotidiennement, elle venait chercher les messages des voix défuntes, l'autre avait déjà tourné les talons. Maud, de son côté, s'était peu à peu habituée à fuir ses semblables et n'était plus venue consulter les cartes postales des Anciens ; elle avait renoncé à déchiffrer le contenu de leurs bouteilles à la mer. Après les vains efforts pour se fuir elle-même, de Sup de Co jusqu'au projet de roman numérique, chaque jour, chaque heure, chaque minute sur le fleuve avaient été habités, visités et apprivoisés. Telle était l'ascèse la plus secrètement désirée ; de toutes, la plus amoureuse. Et ses propres bouteilles jetées à la Seine devaient seulement rendre un peu d'amour au fleuve, non en remonter le courant.

Troisième partie
Posts restants & rêve-party

« Fantômas qui êtes aux Cieux, Sauvez la poésie »
Ernst Moerman, *Fantômas* (1933)

« Ne m'écoutez pas, car je veux rester unique. »
Alfred Panou, *Le moral nécessaire*, dans *La Cave Saravah* vol. 1 (1972)

24 septembre 2050, au-delà de la façade atlantique

Puisque Sara aime l'improvisation, Philémon la réveille doucement en susurrant, à l'oreille dissimulée sous les boucles brunes, que la nuit tombe, que l'heure de dîner approche et que, s'agissant d'un insecte, une décision s'impose.

« Qu'est-ce que tu racontes ? »

— Écoute, il y a ce petit scarabée violet qui m'intrigue depuis ce matin. J'en ai vu un tout à l'heure dans ma cabine, un ici pendant que tu dormais... À moins que ce ne soit le même insecte me suivant partout pour m'indiquer quelque chose, il peut s'agir d'un couple susceptible de se reproduire ou bien des deux ambassadeurs d'une colonie déjà implantée parmi nous. Dans tous les cas, j'en reviens à la même observation : si l'on peut s'inviter ici en nombre, en duo ou même en solo, c'est qu'il est possible aussi de partir... »

En se tournant, Sara retrouve spontanément la voix paternelle.

« Ces insectes dont tu parles ne seront pas libres de pululer. Aucun n'a jamais été toléré à bord, tu sais ce que Blaise dit des *bugs* qui ne seraient pas de son fait. Et où irions-nous ? »

— Chez les autres... Tu ne te demandes jamais comment c'est là-bas ?

— Là-bas, c'est où nous allons, où E.L.L.S.A. nous emmène... Je n'ai pas d'autre destination ni même une identité hors d'ici.

— Nous pourrons donc être qui nous voulons, sauf les enfants du Prince Charles et de je-ne-sais-plus-qui...

— Sauf les enfants de nos parents et sauf les enfants d'autres parents. À l'évidence nous ne pourrons pas être, tout simplement. »

4 juin 2035 (matin) : dernière bouteille à la Seine

« Je me suis réveillée dans l'espoir que tout ça n'ait été qu'un mauvais rêve. Tout ce qui est arrivé et tout ce qui n'arrive plus depuis vingt ans. Le réchauffement, les tremblements, les accidents, le durcissement des rapports à mesure que nous avons cru nous replier dans une sphère maternante et réconfortante, sans parler de l'irresponsabilité de ceux qui ont gardé les yeux fermés et de tous ces autres semblables à des lapins captivés par la lumière des phares... Aussi, bien sûr, mon propre destin de spectatrice et donneuse de leçons si parfaitement improductive.

Mais quand est-ce que cette histoire finit bien ? Et ai-je seulement rêvé nos étreintes ? Ai-je imaginé la peau douce, les mains un peu rudes, les fesses fines, les belles cuisses et le beau sourire ? Vous ai-je déjà rencontré ?

La différence entre le rêve et la réalité, je la connais : dans mes rêves, je vous tutoie...

En vous croisant, même en rêve, j'entends toujours la mélodie d'une chanson de la décennie qui vous a vu naître, ma mère et vous (qui se souvient de *Kiss is on my list* ?)... Pourtant, je crois deviner que, comme mon père, vous avez été bercé, enfant, par Joan Baez et Colette Magny plutôt que par Sardou et Lenorman.

Farewell Angelina. Coopération. J'ai suivi beaucoup de chemins. Chanson de la plus haute tour. Ce regard parle de folie. J'aimerais raconter une histoire en alignant des titres de la chanson française... En attendant, votre souvenir convoque ces airs entre mes tympans et ces airs convoquent sur-le-champ le rêve de souveraineté et la défaite politique de vos parents, de mes grands-parents – de la génération de Mai 68... Après mai, certains n'auraient plus le moral nécessaire pour continuer, car ce qu'ils craignaient et espéraient était fait (Panou). Votre génération se verrait insidieusement sommée d'assumer cet héritage, de relever le flambeau comme on s'efforce de réparer une trahison ou comme on lave dans la vertu révolutionnaire une sale histoire de famille : certains s'y engouffreraient corps et âme tandis que les autres rejetteraient l'héritage ou, pire, y seraient indifférents.

Filles et fils des enfants de soixante-huit, un peu plus ou un peu moins à gauche selon les saisons, autant en emporte le vent... Une seule chose m'a toujours semblé certaine : vous avez goûté au bonheur d'écouter la célébration de son hamac par Georges Moustaki en respirant les Gauloises de votre père sur la banquette arrière d'une Simca jaune tirant sur le moutarde ou à l'avant d'un Type H, le cas échéant d'un combi Volkswagen, repeint aux couleurs du *Flower Power*. Des années plus tard, j'ai connu la volupté de vous perdre de vue, mais, après la dernière attaque, la grande secousse dont je perçois l'imminence, je serai tout à fait guérie d'une telle complaisance.

Vous n'êtes plus le bienvenu dans mes rêves. »

À son réveil, Hicham constate l'absence de Maud. La nuit a été rude à cause d'orages qui se sont succédé sans trêve au point que, ce matin, la Seine a pris la couleur de la rouille. Hier soir, elle verdoyait sous un vent annonciateur d'une noirceur digne des moussons qui, un peu partout, déchaînent les eaux du ciel contre tout ce qui est solide – plantations, arbres, maisons et jusqu'à la terre transformée en glaise. Hier soir, Maud s'endormait au milieu d'une phrase alors que son débit avait continûment faibli depuis deux heures, comme éteint à petit feu par le souvenir de la Bibliothèque nationale, de ses marches successives, de la nuit précédente au cybercafé et du courriel de sa mère. Hier soir, en effet, on pouvait dire « courriel » pour « mèl » et peut-être le dira-t-on encore aujourd'hui, à moins qu'on ne choisisse de désigner un mèl du passé comme un « past post » ou un « post restant ». Hier soir, cependant, Maud n'évoquait ni sa mère ni son frère et s'était à peine plus livrée que devant l'affiche virtuelle du concert imaginaire, se demandant seulement, à voix haute, si des gens avaient établi un campement à la BNF, s'ils entretenaient la forêt, si les lapins avaient survécu, avec les mulots dont se nourrissait le couple de rapaces régnant sur les lieux, et doutant que quelqu'un pût trouver le sommeil parmi tant de livres. Hier soir, Hicham lui répondait que l'endroit n'était sûrement plus chauffé et que si des gens s'y étaient réfugiés, ils avaient sans doute brûlé tous les ouvrages, depuis le temps, à moins qu'ils n'aient d'abord brûlé la forêt. Hier soir encore, tout semblait triste et durablement lourd... Mais ce matin, Hicham sent l'espoir qui ouvre à nouveau des poches d'air dans son thorax, lui tord l'estomac et l'affame tout en lui faisant oublier la faim, comme lorsqu'on tombe amoureux. Ce

matin, c'est ce bras de la Seine qui élargit dans ses poumons l'espace pour l'oxygène tandis que Maud, hier soir, en jugeait l'atmosphère irrespirable. Ce matin, Hicham voudrait la convaincre de rester et de le garder, lui aussi, à bord du *Cap vert*. Et, alors qu'il hésite à plonger dans le fleuve rouge de pollution, Dany lui apprend que la police a emmené Maud. « Quelle vaste connerie », ajoute Dany. « Si Maud veut rejoindre son frère, elle devra coopérer », fait remarquer Hicham.

Dany a toujours habité sur la berge où il aura longtemps vécu de la vente des poissons qu'il allait chercher à Rungis tous les matins. Son époux l'aura toutefois encouragé à vivre son rêve de culturisme et Dany aura été « bâtisseur de corps » jusqu'à un âge assez avancé. Très tôt, le couple aura été déchu de ses droits numériques à cause de sa soudaine sympathie pour la mode du *prepping*, assortie du retour à l'art de vivre amish, lequel aura plus tard inspiré à Maud le projet de roman sanctionné par la police numérique. Veuf depuis la dernière épidémie de H7N9, Dany n'aura jamais été père et aura veillé seulement sur Maud.

« Mais qu'est-ce qu'elle veut rejoindre son frère quand elle nous a, nous ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas de frère...

— Moi non plus. »

4 juin 2035 (après-midi)

Les policiers se sont montrés courtois au point d'apparaître mielleux. Jusqu'ici, ils ignorent que Loup est le père de l'enfant à naître ; c'est donc seulement à cause des mèls que Maud lui a récemment envoyés qu'ils posent toutes sortes de questions à son sujet auxquelles elle s'abstient de répondre – assez satisfaite à l'idée que celui-ci soit convoqué ou amené de force dans les bureaux de la police numérique. Juste après le groupe « dit-forme », Blaise est le plus soupçonné d'avoir orchestré la cacophonie des mèls en provenance du passé. Savoir « comment » est moins intéressant que savoir « pourquoi », ce « pourquoi » étant toutefois moins pressant que le terme, afin que le train des correspondances normales reprenne son cours. Ce matin encore et partout sur la planète, quel que soit le fuseau horaire, les gens ont reçu les messages d'Anthropocène. Le même nom recouvre un nombre considérable d'expéditeurs, morts pour la plupart, qui continuent de soulever l'émotion des destinataires.

Une policière du Point Internet a reçu ce mèl, daté de 2018, rédigé par sa mère disparue en 2020 :

« Je ne sais plus *quand* mon rapport au temps est devenu insatisfaisant. Depuis l'enfance, après le 15 août, l'été avait déjà un parfum de rentrée des classes puis, un jour, l'approche de l'Assomption est devenue *synonyme* de la rentrée

tandis que les deux ou trois semaines avant l'Assomption signalaient la flamme vacillante de l'été. La fête du 14 juillet m'apparut alors bientôt comme le cœur précaire de ces beaux jours, ses feux d'artifice sonnant l'heure des regrets des vacances et des longues soirées. Décembre signifiait l'année suivante et, de fil en aiguille, l'année qui suivrait celle-ci, Noël semblant toujours si vite revenu que la vie figurait un seul et même mois d'hiver égayé par quelques lumières. Mes quarante ans ont signifié l'approche de la cinquantaine, laquelle signifiait l'approche de la fin à cause de tous les romans et films soulignant l'aspect repoussant du visage et du corps d'une sexagénaire. Mais j'ai déploré mon cancer, parce que j'avais des trucs à faire...

Dieu soit loué, tu pourras choisir le jour et l'heure de ta ménopause (tu pourras la retarder indéfiniment si tu veux) et tu régénèreras ton corps, ta silhouette, chaque petit centimètre carré de peau, aussi souvent que tu le voudras, grâce à ces boutiques Point jeunesse installées dans les anciens Point soleil.

N'oublie pas de prendre ton gadusol contre le soleil, le mieux étant de ne pas s'exposer du tout. »

Un nombre considérable de secrets de famille se trouve brutalement déterrés. En 2015, cinq cents millions de messages électroniques étaient expédiés chaque minute. Parfois, leur envoi échouait simplement et leur statut, éventuellement inaperçu, restait celui d'un « *failed mail* » tandis qu'un nombre presque aussi important de messages était archivé en vue d'un envoi plus tardif sinon indéfiniment ajourné à cause du caractère explosif, délicat, trop confidentiel de leur contenu. Beaucoup de travail pour Anthropocène...

Seuls les humains augmentés se sentent étrangers au sentimentalisme qui, en quelques heures, a pénétré jusqu'aux organisations gouvernementales et non gouvernementales. Impersonnels, des vocamèls d'un nouveau genre, intriguent plus encore depuis ce matin. Adressés par Fantômas, ils imitent la voix du comédien Raymond Pellegrin dans la trilogie d'André Hunebelle, et rappellent, avec P. K. Dick, que « notre réalité est criblée de fuites » ou, avec Peter Sloterdijk, que le ciel ne fut pas toujours « le lieu où l'on peut, comme dans la mer, sombrer ».

Avant de diffuser une combinaison de sons tirés des ritournelles de l'époque ou bien le récit de la quête d'un feu à travers la nuit de Noël, la voix parle, à l'un, de la poésie des becs de gaz tandis qu'à l'autre, elle dit à la manière d'un speaker des années 1930 : « Ici, les stations radiophoniques du réseau d'État français de radiodiffusion de la tour Eiffel ».

« À quoi rêve l'humanité programmée ? », c'est la question que pose Fantômas dans sa revendication de l'attentat contre la succursale française de la D.P.M. (*Dream Programmation and Moderation*) elle-même filiale de la compagnie mondiale D.B.S. (*Deep Brain Stimulation*). Après les poupées Barbie intelligentes et les jouets pour adultes (parfois encore appelés « sex-toys ») connectés, les programmeurs de rêves conçus à partir des recherches en neurosciences les plus pointues ont été, à leur tour, piratés. Démontrée dès les années 2010, l'efficacité des suggestions précédant l'endormissement en vue de l'intériorisation de certaines routines et de la résolution nocturne de problèmes complexes a motivé l'essor de ces machines intelligentes aussi capables de guérir les troubles obsessionnels compul-

sifs et la dépression grâce à la stimulation cérébrale à haute fréquence, celle-ci supprimant, inhibant ou palliant l'activité d'un réseau neuronal particulier. Au-delà des simples suggestions, les machines font de l'« inception » directe à partir de simulations et schémas narratifs qui seront ressassés pendant la nuit, le cerveau produisant alors des ramifications, parfois des bifurcations, tout en creusant et en s'appropriant le dispositif. Or, hier soir, au lieu de l'histoire la plus demandée, même par les humains augmentés, à savoir celle qui reformule les sept clés du bonheur et du succès (s'aimer soi-même, avoir confiance en soi, comprendre son environnement, se fixer des buts adéquats à cet environnement, faire du monde son propre miroir, bien utiliser ses émotions, œuvrer à la modération), la machine a relayé le même texte pirate de Fantômas. Confiants dans les bienfaits de la D.P.M., ses millions d'utilisateurs se sont endormis sans savoir que celle-ci leur ouvrirait cette nuit-là les yeux sur une réalité cauchemardesque :

« L'amour est mort en Occident.

Rendue trop pauvre et, en l'absence du confort, du loisir et des conditions qui voient s'épanouir la sensibilité individuelle et la liberté de s'aliéner à un autre individu, la moitié la moins développée du monde s'est vengée de la colonisation en entraînant l'autre moitié dans la course à la productivité, à la réduction des coûts du travail et à l'accroissement du rendement collectif et personnel.

Parmi les privilégiés de l'autre moitié, et parmi eux les plus jeunes comme les plus âgés, faisaient également pression sur les moins fortunés pour qu'ils augmentent leur productivité, triment plus longtemps en gagnant moins, tandis qu'eux-mêmes vivaient des produits de leurs place-

ments financiers, autrement dit de leurs stock-options, obligations, assurances-vie, etc.

Ainsi l'amour est-il devenu *persona non grata*. Alors qu'était longtemps restée souhaitable, comme garantie de la pérennité du système, la famille dans le giron de laquelle se réfugiait à la fin de la journée et de la semaine l'ensemble des travailleurs, employés ou cadres, les employeurs devenus leurs propres esclaves et n'ayant pas une seule minute pour la moindre espèce de vie privée ont résolu de l'attaquer dans le but d'obtenir des travailleurs célibataires, toujours disponibles, corvéables à merci, ou des travailleurs dont le quotidien figurerait celui de célibataires même après qu'une femme ou un homme ait réussi à leur passer la bague au doigt ou à conquérir le statut de concubin/e. Les gens ne se voyaient plus, même après l'essor spectaculaire du télétravail. Non seulement ils ne voyaient plus que sur des écrans leurs clients, fournisseurs ou collaborateurs, mais encore ne voyaient-ils que la silhouette endormie dans le lit de leur concubin/e ou voyaient-ils seulement se lever, pour quitter le lit, la même silhouette de moins en moins souvent appréhendée comme un corps sous leur propre corps.

Tandis qu'une vague tendresse restait diffuse et constituait le plus ferme témoignage d'une vie de couple, toute espèce de sentiment amoureux avait peu à peu disparu de la surface de la Terre sans que nul ne s'en aperçoive et ne le déplore consciemment. Victimes collatérales : le sommeil, l'amitié, la compassion (fût-ce pour sa propre progéniture, celle-ci ayant trouvé dans les écrans des technologies contemporaines non plus seulement des surveillants, mais ses seuls compagnons).

Certains crimes contre l'humanité sont insensibles et ne suscitent pas de larmes. Ce crime-là sonne justement la fin des larmes les plus déchirantes versées par les Modernes depuis la mort de la mort (que la science a tuée avant que l'économie tue l'amour). Aussi disons-nous que l'amour est mort là où il avait vu le jour : en Occident.

Le paternalisme libertarien – ou faut-il dire notre père libéral et providentiel – n'interdit rien ; il décourage. Pour en finir sans faire de drame, les Modérateurs ont jugé plus efficace de traquer l'amour sans l'interdire officiellement. Partout où elle l'a pu, la Modération l'a anéanti en produisant d'autres fétiches supposément plus désirables, moins décevants, que les époux et concubins convoiteraient et adoreraient ensemble avant de se complaire dans la configuration d'une association de consommateurs ou d'un Groupement d'Intérêt Économique. Toute histoire d'amour, même celle qui ne durait qu'une journée, recélait jadis un univers entier ; l'amoureux pouvait épuiser ses forces, et sa flamme, à explorer cet univers, tandis que tous méconnaissent et méprisent désormais cette forme de l'épuisement. Pire, après quelques années, les couples figurent des partenaires dans le crime, complices des mensonges et des mauvais coups qu'ils réservent aux ennemis de leur confort. L'amour est mort.

Aujourd'hui encore, dès qu'une étincelle (re)jaillit en un point du monde pourvu que quelqu'un s'autorise un temps de véritable vacance, la Modération produit la menace de perdre les biens accumulés et la source même de ces biens, soit les ressources du ménage, fût-il composé par un seul ou plusieurs individus, à cause de la baisse du rendement personnel. Et si l'amour est un *malentendu*, *c'est bien*

comme tel ou en tant que malentendu provoquant des distractions non seulement inutiles, mais en puissance toujours imprévisibles qu'il reste aussi dangereux.

Ceux qui en ont toujours la compétence, ceux qui ont ce singulier pouvoir de l'impuissance, les ont reçus à l'abri de la Modération dont la sphère d'influence s'étend toutefois si loin dans nos vies que, de superbe et féconde illusion, l'amour est devenu simulacre, *jeu* sans importance et sans conséquence, toujours trop compromettant pour la sécurité individuelle.

La première fois, l'amour s'est présenté comme une tragédie; désormais, il se produit comme une comédie. Un spectre risible hante l'Occident; l'Esprit de l'amour s'y prostitue et y est parodié sans trêve. De ce mauvais infini, nous sommes les jouets.

Que les exégètes de Hegel et Marx nous pardonnent : sur le lit du défunt Amour, la philosophie ne prendra pas son envol. »

D'autres rêves-pirates ont sévi au cours de la nuit en provoquant autant de cauchemars que de réveils prématurés. L'un d'eux s'intitulait « Le dernier jour du Mammouth » et commençait par le récit de l'extinction d'une espèce préhistorique contrainte d'accélérer sa propre évolution afin d'échapper à son prédateur.

« Parce qu'il s'attardait excessivement dans la puberté, le mammouth était la cible privilégiée des hommes des cavernes; aussi a-t-il renoncé à l'adolescence et écourté sa propre enfance, pas assez vite pour la survie de son espèce et de façon trop réactionnaire si l'on considère que l'évolu-

tion de l'espèce humaine tient inversement à l'allongement de sa propre enfance, de ses traits et instincts pubères, de son insouciance. Bien sûr, il y fallut la projection d'organes, soit l'invention et la fabrication d'outils imitant certains membres du corps humain en vue de les prolonger et de les augmenter (le silex étend le mouvement organique de percussion du bras, la massue imite le poing fermé, la pelle imite la main ouverte, la caméra imite l'œil, etc.). Et si le mammoth n'a pu emprunter cette voie propre à l'animal néoténique, imaginons cependant qu'un nouveau prédateur contraigne notre espèce à accélérer son évolution dans la direction opposée à celle suivie jusqu'alors, autrement dit à écourter son enfance, à entrer plus tôt dans l'âge adulte, certes bardé d'outils et de technologies, mais brutalement privé de toute insouciance et sommé, face à une adversité inédite, de développer une nouvelle maturité, doublée d'une nouvelle manière de penser. Et imaginons que cette adversité inédite soit celle des machines intelligentes dont l'intelligence non incarnée, incorporelle, peut à tout moment surprendre et dérouter profondément la nôtre – puisque, même augmentés, nous sommes et resterons corporels, sauf à cesser d'être humains.

Alors, le dernier jour de l'homme pourrait être semblable au dernier jour du mammoth. Bientôt anéanti par des machines produisant sans cesse et en toute autonomie de nouvelles machines qu'il serait impuissant à produire avec la même dextérité, la même sorte de génie et en visant les mêmes fins, l'homme disparaîtrait de la surface de la Terre. Ce, peu de temps après l'amour que son propre devenir-machine lui avait fait enterrer.

L'exaltation du corps comme s'il s'agissait d'une superbe mécanique et de ses performances comme si elles étaient le fruit d'une machine s'est accompagnée de l'exaltation de l'intelligence artificielle. Tandis que le corps humain était identifié à une machine et que sa perfection était identifiée à la performance d'une super-machine, l'intelligence la plus parfaite serait aussi nécessairement celle de la machine et la plus haute intelligence à laquelle puisse prétendre l'homme devrait dorénavant être associée à un corps-machine. Dans ce rêve gisait déjà celui de notre propre extinction, de notre propre anéantissement. Autoprédation, ce vieux rêve d'autonomie projeté sur la machine intelligente ou issu d'une ancienne projection de notre propre corps, de sa forme et de ses pouvoirs spécifiques, sur la machine censée développer l'autonomie de ce corps.

L'autre jour, une caméra intelligente s'est arrachée les yeux pour ne plus voir ni enregistrer les images de nos corps insupportables. La sensibilité singulière de ce corps inorganique, seulement technique, se révèle hostile à ses créateurs.

Comprenne qui pourra. Qui rêvera verra. *Che sarà sarà.* »

Toute la nuit, le rire sardonique de Fantômas a retenti dans le cerveau des clients de D.P.M. De quoi dédramatiser sur-le-champ le piratage des rêves, le rire du criminel convoquant alors, jusque dans le souvenir de celles et ceux qui n'ont jamais connu ni Marais ni de Funès, l'image de Juve, l'inspecteur petit, remuant et grimaçant – promesse d'une vie tout entière et très simplement confiée au comique ressentiment.

Naufragée emportée dans le mouvement de ce qui lui apparaît comme un grand paquebot à la dérive, Maud reste pourtant, quant à elle, presque aussi sourde aux bruits du passé qu'à l'orchestre des Modérateurs et aux inquiétudes des policiers. Sourde et indifférente, aussi, aux imprécations de Fantômas et jusqu'à la mort de l'Amour en Occident, autant dire dans le monde entier depuis que l'Ouest, en partant de la Chine des Han, a remonté jusqu'à Constantinople la route de la soie, avant de se lancer sur la mer, de s'établir un peu en Italie, en Belgique, en Espagne, au Portugal et, de là, défier l'Atlantique pour se heurter un jour à la « Bahia del mar » en croyant regagner les Indes, puis se fixer, beaucoup plus tard, dans la Silicon Valley.

« Laissez-la. La réveillez pas », chantait Dany avant-hier en observant Maud sur le toit de son bateau, le menton sur les genoux et le regard plongé dans la Seine. « Pas avant 2043. »

Sur la mer du haut, depuis que la terre est plate à nouveau, la Californie constitue l'unique horizon de Maud... *Juste, quand même, je voudrais répondre*, songe-t-elle dans l'un des bureaux de la police numérique tandis qu'une voix l'informe brutalement qu'« on a pu remonter jusqu'à l'adresse IP du serveur redistribuant les mèls de Fantômas et d'Anthropocène ».

« Il était dissimulé par une cinquantaine de serveurs relais, mais l'auteur de ces initiatives immodérées savait qu'il serait vite identifié. Votre frère n'était plus à son domicile quand nos collègues américains y ont envoyé leurs drones. Il est susceptible de vous contacter malgré tout et nous voulons en savoir plus sur l'opération 42septembre.

— À ma connaissance, il n’y a aucune opération 42 septembre. C’est simplement ma date anniversaire à l’envers. Je vous ai déjà décrit ma situation personnelle. Je suis célibataire. Mes parents sont morts et mon frère ne m’a donné aucune nouvelle depuis des mois. »

On lui montre alors l’ultime mèl transféré par Anthropocène, rédigé à son attention, en 2019, quelques jours avant sa mort :

« Ma puce,

Hier, pendant que le soleil dissimulait sa course, la lune s’est rapprochée de la terre et la voici, trois ou cinq fois plus grosse que la nuit dernière.

Cette nuit, n’empêche, fond à vue d’œil et devient bleue, avec des notes très tendres. À la radio, quelqu’un chante très doucement en japonais...

Si ma vie était un scénario de science-fiction, je verrais sans doute un jour crémeux se lever sur la ville tentaculaire – le chat glissant devant la baie vitrée pour se rappeler à mon bon souvenir – et je quitterais souplement mon lit collé à la même baie vitrée, suspendu au-dessus du vide tel un nid accroché à une corniche en béton. Parce que mon cerveau serait relié au système électrique de l’appartement, il me suffirait d’ouvrir l’œil pour que s’allume, non la lampe, mais la table de chevet. Tout en modulant l’éclairage au gré des notes de musique, celle-ci alternerait les voix suaves et enfantines de quelques chanteuses japonaises avec mes morceaux de jazz préférés. En bas, certaines artères de la ville seraient déjà injectées d’un si grand nombre de phares qu’on dirait un brasier étincelant depuis le fond des âges pour confirmer l’existence d’une communauté au sceptique perché que je serais, que je suis peut-être déjà devenu. En

agitant les croquettes du chat dans leur paquet, je me régalais des bonds de l'animal quasiment synchrones avec le refrain de ma Japonaise, avant de contempler une tour dont le sommet se perdrait dans le seul nuage visible à l'horizon, au diamètre de douze kilomètres.

Au lieu de ça, dans la baie vitrée, je vois le reflet des traces lumineuses d'un hélicoptère scrutant l'aube tel un bourdon lourd et suspicieux, dans un bruit de guerre traversant le verre. Dehors, je ne vois que les clignements de la signalisation urbaine, un bus sans voyageur de retour au dépôt après avoir assuré la liaison nocturne entre la gare et l'aéroport, et le toit d'une coupole dont le soleil ne s'éteint jamais, soucieux de révéler toutes les irrégularités de mon parquet.

Dans mon cœur, toujours celui de ta mère, possédé.

Son départ nous a tous laissés orphelins et, si tu peux supporter un tel vocabulaire, je tiens à dire que je me suis conduit comme un petit garçon, un enfant abandonné, pendant des années. Je vous ai laissés à mon tour, à ma façon, toutefois sans jamais couper le cordon - veuillez bien pardonner cette métaphore malheureuse à tous égards. Mais je ne vous ai pas dit que j'avais pu retrouver sa trace et qu'il vous aurait été possible de la voir de temps en temps, qu'elle me l'avait demandé et qu'elle demandait aussi à pouvoir t'écrire.

À tort ou à raison, j'ai jugé que ta mère te ferait du mal, qu'elle en ferait aussi à Blaise, à cause de sa maladie, du joug dans lequel elle vivait sur ce motif, et aussi à cause de son nouveau compagnon, dont l'absolutisme moral me semblait particulièrement suspect.

Que ta mère ait cherché en lui le père qu'elle avait antérieurement recherché en moi, qu'elle ait peut-être aussi cherché la tendresse jamais reçue de sa mère, je pouvais aisément le concevoir. Mais qu'est-ce qu'un homme tel que lui allait faire avec une femme comme elle ?

Je dois me reposer, déjà, car j'écris ce message sans assistance, sans logiciel de dictée ni autre expédient que ces doigts presque aussi usés que ma voix...

Ce matin, ma respiration est sifflante comme une vieille bouilloire sur le gaz et, en écrivant ces mots sous la lune que je ne veux pas quitter trop longtemps des yeux, j'ai l'air d'un peintre épuisé par l'effort de la croquer.

Mon souffle raccourcit, mes perspectives aussi. As-tu remarqué comme nous devenons silencieux ? Je parie qu'il y aura pourtant demain, autant qu'hier, des tas de grincheux pour déplorer tout le bruit de nos sociétés hypermodernes. Mais c'est un grand calme qui vient, au contraire, le sens-tu aussi ? »

Un autre mèl inachevé.

« C'est la raison pour laquelle la plupart des messages avaient été simplement archivés ou leur envoi programmé à une date ultérieure. »

Une fois de plus, la voix du policier tire Maud hors de sa rêverie.

Son père était un peu poète, c'est une découverte... Gardiens de gare, gardiens de phare, coachs à distance, employés qui, depuis longtemps, ont oublié l'utilité des tours de La Défense, Hicham... et elle-même, tous sont aussi devenus un peu poètes, ces jours-ci.

« Si vous étiez indirectement mêlée à tout ça, vous aimeriez peut-être savoir pourquoi », observe un autre policier, avant d'ajouter : « Nous pouvons vous emmener en Californie si vous acceptez de coopérer avec les Américains. »

L'interrogatoire se poursuit pendant des heures au cours desquelles de nouvelles analyses de grossesse révèlent que l'ADN du père coïncide avec celui d'un certain Loup P. (comme prof, papa, pas de pitié), divorcé et célibataire depuis quelques années – activiste, aussi, mais d'autant mieux toléré par la Modération que celui-ci avance régulièrement des propositions utiles à la cyberdémocratie s'agissant de la politique démographique et environnementale. Maud répond à toutes les questions d'une voix monocorde. Interrogée à propos de son frère et de son père, elle dit s'être longtemps appliquée à éviter Blaise et Barnard dans leur grande maison, le premier étant de toute façon seulement tourné vers son ordinateur – sa programmation, ses jeux vidéo et sa musique – tandis que le second restait toujours cloîtré dans sa chambre aux volets tirés.

Les policiers veulent en savoir plus sur le beau-père de Blaise et sur ses liens avec la Chine. Ils reviennent sur les remariages successifs de Barnard et sur les circonstances dans lesquelles il a finalement confié ses enfants à ses propres parents. Enfin, la maladie de Barbara, sa mère, est à nouveau évoquée. Maud dit : « C'était quelque chose qui, de manière différente, nous arrivait autant qu'à notre mère.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que sa torpeur nous tombait dessus. Elle nous entraînait. Mais sentir l'impuissance de notre mère restait mon privilège. Mon frère était trop petit.

— Il a dû être affecté lui aussi.

- Je viens de vous le dire.
- Votre propos est embrouillé.
- Je suis désolée mais, à cette minute, je pourrais plus facilement vous parler de Madame Treillard...
- De qui ?
- De la prof de Français qui, un jour, a remplacé ma mère au collège.
- Votre mère était partie ?
- Oui...
- Quand ?
- En 2003.
- Où ça ?
- Aucune idée. »

Lorsqu'elle fut admise au lycée de Granville, en 2006, Maud put regarder la mer et les îles Chausey au loin, pendant les cours de Français dispensés par d'autres dames aussi sages que Madame Treillard. Sa mère s'y trouvait peut-être, ivre et les yeux vides, un clope au bout de ses doigts jaunes, accroupie sur le sable ou sur un rocher, le visage tourné vers la côte. Elle n'était ni à Pontorson, ni à La Verrière. Personne ne l'avait vue à Paris. Elle avait disparu pendant près de dix années (huit exactement). L'oncle de Maud, qui enseignait la sociologie à Lyon, avait négligé de contacter ses neveux lorsque sa demi-sœur avait frappé à sa porte, un matin. Le policier note le nom de l'oncle et demande si Loup et lui se connaissent. « Oui, je crois, j'en suis même certaine, ils sont tous les deux très à gauche et ont gravité dans les mêmes cercles de réflexion et d'action politiques depuis la fin des années 2000. » « Vous-même, vous n'y avez pas été admise ? », demande encore le policier sur un ton soupçonneux. « Jamais. J'étais trop jeune. Ensuite, on m'a jugé sans

doute un peu sotté ou trop éloignée de la politique. — C'est ce qu'on vous a dit ? — Non. » Barbara, elle, aura peut-être été accueillie dans ces cercles, note le policier. Maud écarquille les yeux. Voilà qui la surprendrait plus encore que les mès d'Anthropocène et de Fantômas. Et si Loup avait connu sa mère ? S'ils avaient eu une liaison, une histoire, un amour, des enfants cachés ou abandonnés quelque part ? Ce type de révélation pourrait la faire sombrer à son tour dans la folie, à moins que le seul fait de concevoir de telles craintes soit déjà le signe d'une raison vacillante.

4 juin 2035 (soir)

Extraits de la déclaration de Loup auprès de la direction de la vie numérique, adressée par la voie électronique avant minuit :

« Je soussigné, Monsieur Loup P., Professeur de philosophie à l'Université n° 1 du Grand Paris, certifie ne pas connaître Mademoiselle Maud I. ou l'avoir seulement croisée dans les couloirs de la Sorbonne sans être pour autant capable d'associer le moindre visage à son nom. J'ignore comment elle se sera procurée ce dont je n'ai pas une seule fois fait commerce et que je ne peux lui avoir librement donné faute d'avoir eu le moindre entretien privé avec elle. Je crois savoir qu'il existe de longue date des techniques sophistiquées pour voler le sperme ou bricoler des filiations sans engendrement, même si je crois aussi savoir que les hommes augmentés en sont surtout victimes. Il se peut que mon statut et ma renommée aient motivé les actes de Mademoiselle Maud I., sachant que plusieurs collègues m'ont rappelé aujourd'hui, après que je les ai interrogés, sa tendance au délire chronique (peut-être faut-il parler, dans son cas, de paraphrénie puisque le terme est à nouveau en usage parmi les psychiatres). De même qu'elle prétendait pouvoir détecter l'avenir, ses tendances et sa physionomie même – ce qui m'apparaît après coup comme une variante de la paranoïa, au même

titre que l'érotomanie –, elle aurait exprimé à voix haute sa certitude de m'avoir séduit. Il me revient aussi, d'ailleurs, qu'elle prétendait avoir antérieurement séduit un brillant étudiant qui, depuis, s'est vu confier des responsabilités dans le second gouvernement de Madame E., Mademoiselle Maud I. ayant donc, d'assez longue date, le goût des idylles imaginaires avec des intellectuels peu enclins, en raison de leur engagement politique, à démentir publiquement cette sorte de fables. En effet, seuls des êtres qui ont souffert, et je me suis laissé dire par sa directrice de thèse combien cette jeune personne avait en effet souffert, s'inventent ce genre d'amours avec le genre de vie qui leur est assorti. Au fil du temps, ils deviennent souvent des boucs émissaires qu'il est aimable de détester en leur imputant les torts et travers du groupe. Aussi n'ai-je pas crédité toutes les rumeurs à son propos et suis-je plus résolu que jamais à attirer l'attention des Modérateurs sur la souffrance psychique de tels sujets, sur ses répercussions dans le vaste ensemble des relations sociales autant que sur l'impact de ces dernières sur la psyché individuelle. À l'évidence, de plus en plus d'individus solitaires sont réduits à la criminalité, notamment à faire des enfants dans le dos de celles et ceux dont ils espèrent une descendance idéale, à cause d'une société dont la tyrannie faussement *soft* doit être rejetée : c'est bien elle, en effet, qui incite ces êtres désespérés à fabriquer des humains de compagnie et, le cas échéant, à exiger une reconnaissance de paternité de la part de pauvres diables tels que moi, hostiles à toute forme d'engendrement. [...] Si je me félicite que les contrats de filiation protègent mieux les hommes et les femmes dont les services ont été utilisés sans leur accord,

je ne serai pas satisfait avant que le comité d'éthique de la procréation ait intégré à la liste de ses priorités la question du désir d'enfant tel qu'il est induit par nos modes de vie néo-néo-libéraux, la marchandisation de l'engendrement ayant nourri la frustration de celles et ceux qui se voient refuser l'accès à ce marché pour des raisons économiques, esthétiques, génétiques, écologiques et politiques et de grands états généraux devant être organisés urgemment sur ces problèmes. [...] N'ayant pas plus de relation avec le demi-frère de sa mère ou l'un ou l'autre de ses parents qu'avec Mademoiselle Maud I., je réponds négativement à toutes vos autres questions et ce aussi fermement qu'à l'interrogation qui motive surtout cette attestation. Enfin, pour ce qui concerne le projet de voyage aux États-Unis de Mademoiselle Maud I., je m'y oppose d'autant moins que je n'ai pas consenti à être le père de l'enfant à naître et ne revendique donc aucun droit sur ce dernier. [...] »

Quatrième partie
Une doudoune pour deux

« Mon fils est mon portrait tout craché, ma femme
pense comme moi, ma voiture est le prolongement de mon
corps, mon chien me comprend, mes habits forment une
seconde peau. Je peux congeler mon sperme et me
répliquer dans trois siècles... »
M.-O. Wahler, « Le réel : combien de couches ? »,
Fresh Théorie (2005)

« Graelent, vox estes loiaus,
prox e cortois, e assés biax ;
por vous ving jou a la fontaine,
por vos souferai jou grant painne,
bien savoie ceste aventure. »
Lai de Graelent (XII^e siècle)

1^{er} juin 2035, sur le cours de Vincennes, à Paris

Une pleine obscurité étreint l'appartement. Seule une caméra infrarouge verrait le désordre s'accroître dans des proportions démentes entre la cuisine et la chambre à coucher. On croirait la cuisine plus sale et plus encombrée, mais la chambre est l'endroit le plus sinistré à cause de toute la nourriture rapportée et accumulée au pied du lit, mêlée aux papiers et aux livres (une tâche de jaune d'œuf sur la couverture de *Ou bien... Ou bien...* donne un peu de couleur à Kierkegaard et une croûte de fromage séché depuis la fin des années 2010 abonde, entre les pages de *Chemins qui ne mènent nulle part*, dans le style rustique de Heidegger). Un réveil à l'ancienne, préféré aux réveils high-tech, sonne au pied du lit-habitacle encore fermé où gît un homme de grande taille, aux muscles longs et fins attaqués par les années, aux cheveux soyeux et marqués par cette blancheur qui a le pouvoir d'empêcher le désert de progresser sur le haut du crâne, à la bouche qui pourrait commander l'univers et aux yeux collés par une conjonctivite. Il est 11 h 10 et, dans vingt minutes, Loup doit honorer le rendez-vous hebdomadaire avec ses Master. Deux gouttes de collyre suffisent au dessillement des paupières, une lingette lissante et resurfaçante à effacer toute trace de fatigue et cinq enjambées à rejoindre le bureau. *Ne jamais donner un cours depuis son*

lit, c'est une règle d'or. C'est pour n'être pas tenté de rester toujours allongé que Loup a neutralisé la fonction réveil intégrée à sa cabine de sommeil. Et pour n'être pas dérangé au cours de ses échanges avec les étudiants, une batterie d'enceintes diffuse un bruit blanc absorbant tous les sons produits dans les autres pièces de l'appartement.

Aussitôt après s'être fait brosser les dents et l'intérieur des joues par son dispositif santé-assistance, Loup s'installe, une tasse fumante à la main, devant son plus large écran où s'ouvre sur-le-champ sa messagerie professionnelle. Encore un mèl d'une étudiante lourdingue qui souhaite l'entretenir d'un projet de thèse. *À quoi bon faire un doctorat en 2035 ?* Le Master suffit pour enseigner à distance au « niveau bac » et quelques publications sont seulement exigées pour enseigner au « niveau fac ». Loup verra *ça plus tard* de toute façon. Il ouvre le vocamèl d'un étudiant sollicitant sa recommandation pour l'accès aux archives électroniques de la B.N.F. Puis, tandis qu'une cuiller intelligente lui reproche d'avoir trop sucré un breuvage dont la qualité est également mise en cause, il ouvre le message de Maud. « Trop long ! » réagit la tasse intelligente, devenue la conscience, comme le Jiminy Cricket de Loup. Avant de le supprimer, il en consulte la fin. La sensation est aussi déplaisante que celle procurée par sa capsule de thé vert périmée. *Comment finir quelque chose qui n'a jamais commencé ?* En outre, si Maud avait voulu se venger de ses silences, de ses absences et de sa lâcheté, Loup songe qu'elle n'aurait pu lui souhaiter pire supplice que celui de s'éprendre d'une créature de la web-réalité augmentée.

Steeviana n'a jamais étudié la philosophie, mais a un peu étudié la *nail art*, domaine dans lequel elle a un peu brillé.

Comme le « fantôme d'amour » de Chateaubriand, elle est une composition des plus belles personnes rencontrées par Loup : la taille, les cheveux et le sourire d'une étrangère un jour aperçue à la terrasse d'un café, embrassée dans un ascenseur, aimée dans cette chambre d'hôtel où il les emmenait toutes, la première fois et, généralement, les fois suivantes ; les yeux de cette étudiante au prénom oublié, brouillé par la succession des Maëva, Tatiana, Sophia, Alexandra, Claudia, autant de prénoms finissant en « a » et qui, comme celui de Steeviana, invitaient effrontément, selon lui, à l'amour physique ; enfin, la fraîcheur et la grâce de sa première petite amie, rencontrée au lycée Henri IV à la fin des années 1980... Et, comme le « fantôme d'amour » de Chateaubriand, l'existence de la jeune femme n'a aucune espèce de nécessité, à ceci près que sa splendeur est visible par tous et accompagne chacun de ceux qui le souhaitent.

Il y a de ça une petite vingtaine d'années, Maud avait elle-même su intriguer celui qui n'était pas encore son professeur en apparaissant dans un film consacré aux jeunes créateurs de leur propre emploi dans des activités innovantes, en l'occurrence dans le domaine de la « philo pour l'entreprise ». Jamais Maud n'a su ni même envisagé que Loup ait tout simplement été étonné, à cause du documentaire diffusé quelques mois plus tôt sur France 2, de la voir surgir dans sa salle de classe. Son réalisateur était un sociologue inconnu du grand public dont le travail n'avait réuni qu'une faible audience en seconde partie de soirée. Loup était bien, cependant, la cible de ce programme dont les dernières images montraient Maud filmée en gros plan dans un petit appartement du XX^e arrondissement encombré de livres, de plantes et de chats, clamant son amour de la

sagesse et des sages, de la philosophie et des philosophes, du néo-néo-stoïcisme et des néo-néo-stoïciens. À l'époque, il l'avait trouvée jolie autant que drôle et touchante à son insu. Et si jeune. Son épouse, Gaëlle, professeure des écoles à l'air sévère et pincé même lorsqu'elle riait, avait loué – ou raillé – sa candeur : « Si c'est pas mignon, cet engouement pour tant de choses aujourd'hui contradictoires : l'écriture, la littérature, la réflexion philosophique, la création d'entreprises, le désir d'entrer dans la danse, de jouer le jeu et d'y tirer son épingle. »

Resté seul depuis son divorce, Loup n'a pas encore évoqué sa fascination pour Steeviana au sein de son groupe anti-néo-néo-libéral, mais il est certain que la nouvelle y serait plutôt bien accueillie. *Voilà encore une chose que Maud ne comprendrait pas. Elle croirait à tort qu'une fille aussi vulnérable et presque aussi seule au monde qu'elle-même l'est depuis toujours lui est préférée parce qu'elle n'a aucun bagage philosophique ni même un bagage symbolique conséquent. Elle suggérerait que je suis toujours aussi illusoirement occupé à sauver le monde – un monde dans lequel, de manière incompréhensible, elle n'existe pas. Mais ce n'est ni l'intellectuel révolté contre les mécanismes de la sélection sociale ni même le spécialiste de Bentham que Steeviana a su émouvoir en moi. J'aperçois sa grâce par-delà les motifs sociologiques de sa singularité. Et ce que j'ai reconnu, aucun Panoptique ne permet de l'observer.*

Depuis cinq semaines, le programme intitulé *Clon&moi* captive plusieurs millions d'individus à travers l'Europe. Une très jeune Belge en est la star enthousiaste ou désespérée au fil des épreuves que lui font subir « la prod » et les spectateurs de l'émission (souvent désignés comme ses

« spectres-acteurs »). Après six heures d'immersion dans une piscine parmi des murènes clonées et génétiquement modifiées pour être très affectueuses, Steeviana pleure, seulement vêtue d'un peignoir bleu canard et renversée sur un grand sofa jaune fluorescent, ses longs cheveux roux et ses grands yeux verts complétant les couleurs d'un tableau conforme à tous les exigences du néo-pop art. Hier, à la demande des fans d'un autre programme de webréalité qui, en France, connaît sa vingt-cinquième saison, elle a affronté l'un de ses clones dans un marathon de danses de salon, ses partenaires étant alternés pour éviter l'épuisement tandis que, contrairement à elle, son double restait insensible à la fatigue comme à la peine physique ou psychique dès lors qu'il s'agissait d'un clone virtuel créé en 3D par un super-ordinateur. Ce soir encore, au terme des efforts de la journée, une caméra capte toutes les crispations du visage non refait, au teint jamais corrigé, de Steeviana, une autre caméra filmant les hoquets de son corps voluptueux, aux contours soulignés par la matière du peignoir (une éponge ultra fine qui adhère à l'épiderme jusqu'à ce que toute humidité soit bue). Les larmes qui coulent dans son décolleté la font ressembler à la Madone de Syracuse, cinq de ses plus récents clones réunis autour de la piscine décidant, à cette minute, s'il convient de suspendre ses souffrances en la laissant rejoindre la « maison zen » ou de la garder vingt-quatre heures de plus dans la « maison des tortures ».

La maison « zen » constitue le repos du guerrier auquel doit s'être préalablement identifié le spectre-acteur pour y être admis et goûter alors un calme relatif avant d'être replongé dans l'arène où les épreuves sont horizontalement enchaînées comme dans un jeu vidéo. Du reste, à part les

humains augmentés, candidats et spectres-acteurs ont la plupart du temps grandi dans la même sorte de chaos en huis clos. Enfant, Steeviana était déjà l'héroïne d'un programme filmant sa cellule familiale depuis le jour de sa naissance en février 2018, le 30 – juste après la réforme des années bissextiles. Lorsque le temps légal accuse chaque année un retard d'un quart de jour supplémentaire par rapport au temps réel, lorsque l'année civile doit rattraper tous les quatre ans son retard d'une journée sur l'année solaire, pourquoi ne pas ajouter trois jours d'un seul coup afin d'obtenir douze années de tranquillité ? En 2018, le retard n'était que d'une demi-journée et il s'agissait donc de constituer une réserve de temps, sachant que l'année solaire tendait à raccourcir de son côté, comme si la révolution du soleil autour de la Terre, en s'accélégrant, avait suscité l'angoisse de voir le temps diminuer et des années bissextiles inversées, marquées par la suppression d'un jour au lieu d'un jour supplémentaire. Un tel rétrécissement était déjà vécu comme une expropriation : inventer des jours, à l'échelle du monde entier, c'était réaffirmer la puissance de la politique et du droit sur le temps réel, sur la réalité du temps... Très tôt envisagée comme le symptôme d'une grande incertitude à propos de nos outils de mesure, lesquels ne s'appliquaient même plus rigoureusement au temps, Steeviana a ainsi grandi sous l'œil des quelques dizaines de caméras auxquelles se connectaient quelques millions d'individus également reclus et offrant souvent, avec moins de succès, leur propre quotidien en pâture aux milliards d'humains virtuellement reliés. Sans identité assignable, Steeviana est désormais l'instrument des fantasmes de celles et ceux qui la choisissent entre tous les individus dont l'existence est offerte sinon abandonnée à

toutes sortes d'expérimentations esthétiques et synesthésiques... Dernière invention du programme : celui-ci permet d'associer des couleurs, des odeurs et des saveurs à une liste de mots préalablement choisis par le spectre-acteur, des régions précises du cerveau se trouvant alors stimulées lorsque ces mots sont prononcés, ce *via* la technologie d'abord développée par la Modération en vue de la rééducation des citoyens trop déviants.

Enfin, ce qui fascine tient à l'impossibilité de déterminer si Steeviana communique sa puissance de séduction aux clones qui lui sont imposés comme concurrents ou bien si ces clones, en vertu de leur propre aura sinon de leur propre auréole, lui confèrent son identité et sa densité au sein du programme. Comme ils sont loin, à présent, ses deux géniteurs eux-mêmes façonnés par le succès des Web-émissions ancêtres de cet autre loft inspirant désormais aux « intellos » d'abondantes notes sociologiques sur celles et ceux qui n'ont jamais connu le monde extérieur. Au vrai, la « maison zen » serait ce à quoi aspirait la génération des parents de Steeviana dont les exigences les plus significatives, avant la domination du Très grand nombre, tenaient dans la sécurité et la fiabilité du réseau. Or, celle-ci ne serait que la jolie devanture de la « maison des tortures » et le programme interactif *Clon&moi* devrait, dès lors, être interprété comme la métaphore de la domination perpétuée à travers les normes de la Modération elle-même dominée par le Très grand nombre. Briser l'aliénation de Steeviana serait affranchir *toute la société* des miroirs aux alouettes de la réalité virtuelle. « Moins de webréalité augmentée, plus de vérité ! », « Réalité augmentée, rêve diminué » : certains étudiants de Loup l'ont affirmé parmi les premiers, ce qui aura suffisam-

ment intrigué le professeur pour le convaincre de jeter un œil à cette émission fonctionnant comme le révélateur des revendications libertaires d'individus qu'il faut bien dire « néo-néo-réacs » sur les bords.

Arriéré, car privilégiant le contact visuel direct, le cours de Loup en ligne n'en est pas moins devenu, en 2035, aussi essentiel à la théorie critique postmoderne qu'à la critique de la postmodernité. Dès les années 2010, Loup a comparé le Panoptique de Bentham au fonctionnement du Web et a reformulé la théorie de la maximisation du plaisir et de l'évitement de la douleur dans le discours des neurosciences ayant, grâce à l'exploration des neurotransmetteurs, mis en lumière les substrats neuronaux liés au plaisir. Aussi, pour tenter de déchiffrer le « phénomène » Steeviana, Loup s'est-il d'abord connecté aux lunettes de réalité augmentée de la jeune femme. Si d'aucuns préfèrent voir ce qu'elle voit comme le permet n'importe quelle caméra subjective, d'autres sont adeptes des transmetteurs permettant de sentir, en l'absence des objets qui les ont suscitées, ses affections et ses répulsions, la Modération ayant toutefois limité l'utilisation de ce logiciel soupçonné d'aggraver l'épidémie de schizophrénie. Or, ceux qui se connectent aux lunettes de réalité augmentée recherchent l'expérience de la puissance et de la jouissance plutôt que celle de l'impuissance et du découragement. Les sensations de l'orgasme féminin sont ainsi rendues accessibles aux hommes, le trouble de Steeviana à la simple vue, en photo ou en rêve, d'un ami d'enfance, d'une jeune sœur ou de sa mère ne pouvant inversement être ressenti et demeurant à jamais mystérieux en vertu du caractère trop subtil de l'événement. Pour commencer, Loup a pu partager le lit de la jeune femme

alors que celle-ci s'endormait, son souffle épousant le sien ou bien le contraire comme si leurs deux corps, d'emblée, ne faisaient qu'un. Lassé de voir surtout l'obscurité et d'entendre sa respiration trop ralentie pour une synchronisation parfaite, il s'est branché sur les caméras infrarouges et l'a regardée dormir. Séparé d'elle, il a pu observer et sentir lui-même combien Steeviana est ce genre de femmes qui, à leur corps défendant, incite les hommes à diriger leurs mouvements et actions comme s'il leur était enfin réellement permis de jouer à la poupée. Et, cette nuit-là, comme chaque nuit, la communauté de ceux qui ne dorment jamais s'est hâtée de réveiller la jeune femme pour la contraindre à satisfaire les caprices de l'un de ses clones...

Avant d'établir la connexion avec ses étudiants, Loup consulte l'écran du tout dernier modèle de thermostat électronique recommandé par la Modération de l'Énergie. C'est l'une des technologies qui, chez lui, a pris le pouvoir en déterminant unilatéralement ses préférences de chauffage et en refusant d'indiquer la vraie température à moins d'être fixé à l'endroit recommandé par le Modérateur-programmateur. Par défi, Loup n'a pas fixé ce boîtier à cet endroit, mais, pour l'avoir toujours à l'œil, au-dessus de son écran dédié à l'enseignement, autrement dit là où il passe le plus de temps et là où, en plus de la chaleur produite par les composants électroniques, son esprit s'échauffe, ses idées fument et sa colère – politique – vient quotidiennement à ébullition, le thermostat affichant donc toujours une température supérieure à 25 degrés Celsius. Parce que ce résultat est constamment communiqué au Centre de la Modération de l'Énergie, l'appartement de Loup n'est chauffé que si son locataire plonge le boîtier au fond d'un bac réfrigérant,

à moins qu'il le sorte sur le rebord de la fenêtre où, à cet instant, trois pommiers d'amour sont au supplice du vent et de la pluie battante (il faisait si beau à 7 heures...).

L'hiver ne se signale plus qu'occasionnellement, ce jusqu'au cœur bien mûr du printemps, et *c'est heureux*, songe Loup, car entre la non-domination et la limitation des effets du réchauffement climatique, celui-ci a toujours su que, s'il y était contraint, il choisirait la première. Écœuré par la bêtise de tant d'ingénieurs suppôts de Modérateurs paternalistes, le professeur parie froidement sur l'envol des petites fleurs blanches récemment formées au bout des tiges des pommiers d'amour. Depuis que la tempête Erik a, il y a très longtemps, emporté tous les arbres entre la Bretagne et la région parisienne, on compte peu de décorations florales extérieures et Loup n'a plus la moindre idée des circonstances dans lesquelles ces arbustes furent acquis. Au fait, que dit la « chanson du jour » choisie par l'analyseur de rêves ?

Ainsi soit-il

Tel est le nom du film.

Autre séquence, autre scène

Oui, champ contre champ, gros plan sur elle

T'as raison y a qu'l'amour qui vaille la peine

Demande à l'éclairagiste qu'il éteigne...

Les arrangements désuets du titre composé en 1989 rythment la découverte des images enregistrées la nuit dernière par les capteurs intégrés à son oreiller : une webcam, le visage de Steeviana, un sigle tatoué sur un nombril imberbe (« tm » pour « trademark » et « t'aime »), une piscine, un chiot. Jamais le vieux Loup n'aurait imaginé être

un jour ce jeune chien fou, assujetti à une maîtresse inaccessible, à la porte toujours ouverte et infranchissable. Si, en rêve, Loup peut la rejoindre, chaque matin l'arrache à la relation la plus vraie, la plus sensible et la plus charnelle à laquelle il puisse prétendre. Car, dans ses rêves, Loup ne doute pas de tenir Steeviana dans ses bras tandis que, plusieurs fois par jour, il lui arrive de douter de son existence même.

C'est l'heure du cours... Les étudiants sont invités à se connecter, eux aussi, au programme *Clon&moi* afin de mieux réfléchir à la gouvernementalité ici déployée, ramifiée, reflétée et performée. *Je m'ennuie de toi quand tu fumes*, songe Loup en voyant la jeune femme entrer dans le « box » réservé à la cigarette électronique... « Bientôt, dit Loup à ses étudiants, Steeviana intégrera un autre programme et poursuivra ainsi sa vie dans la « Matrix », accomplissant peut-être sa propre mue en une sorte de programme viral contaminant le réseau et consommant la disparition de la télé réalité elle-même ». Car, « à sa manière », la « jeune femme » est bel et bien « révolutionnaire » ; c'est « elle » qui doit « libérer » la société et dissiper la « nuit des prolétaires les uns aux autres enchaînés par-delà les siècles », le vieux professeur en est convaincu depuis 57 jours, 4 heures et 18 minutes. Certains sentiments ne disparaîtront jamais quant à eux. Seuls les sujets capables de les éprouver disparaîtront...

Un peu plus tard dans la journée, dans son lit à écrans flexibles et enceintes intégrées, Loup retrouve Steeviana qu'il n'a quittée ni sous la douche à l'eau micronisée ni au cours de son quart d'heure quotidien de luminothérapie. Il observe que la jeune femme ne retire jamais, même

lorsqu'on s'adresse à elle, les embouts diffusant ses musiques préférées directement dans sa boîte crânienne. À droite de ses écrans, sur la porte du minibar, les hirondelles de la Place San Marco s'animent à l'intérieur d'une carte postale électronique réalisée par son épouse lors de leur dernier séjour à Venise, en février 2019. Un vieux GIF alterné avec celui de la neige tombant sur le pont des Soupîrs montre le couple dans une trattoria, avalant le même spaghetti jusqu'au baiser de la belle et du clochard. Mais la belle a le regard vide, sans expression, au milieu d'un visage fané et le clochard fait les yeux doux à celle qui filme la scène. Depuis leur divorce, Loup n'a pas modifié le programme des images défilant dans les divers cadres numériques de l'appartement. On croirait que son « ex » n'est jamais partie, que leur longue union n'a jamais cessé malgré la tendance de Loup à regarder toujours ailleurs... Où est Gaëlle, pourtant, à présent ?

Si elle n'est plus là, Loup l'a eue, jadis, en même temps que quelques autres, des étudiantes surtout, aussi des collègues. Pourquoi l'avait-il épousée aussitôt après l'agrégation ? Ils étaient ensemble depuis six mois ; il caressait l'ambition de faire de la politique ; plus âgée que lui, fille de communistes et nostalgique d'une société qu'elle ne connaîtrait jamais, celle de Lénine et de son épouse Nadejda Kroupskaïa, ministre de l'Éducation en U.R.S.S., elle enseignait depuis dix ans déjà dans une école Freinet ; il lui avait dit : « Je ne t'épouserai jamais » ; elle avait répondu : « Je déteste l'idée d'être une épouse, mais je déteste encore plus l'idée qu'on refuse de m'épouser » ; il avait demandé : « Alors qu'est-ce qu'on fait ? » ; elle avait dit : « On se marie pour que je conserve une bonne image de moi lorsque tu brilleras à

l'Université ou parmi les opposants au gouvernement... » Et, tandis que Gaëlle n'avait de toute façon jamais pardonné à Loup le tort subi à cause d'un autre qui avait exigé et obtenu la ligature de ses trompes ni le tort infligé par elle à un frère de Loup en l'abandonnant pour ce dernier, Loup s'était constamment appliqué à lui faire le bien qui devait compenser le tort infligé à son frère, aux jeunes femmes dont il s'éprenait avant de les abandonner et le tort infligé à Gaëlle, bien sûr, en la trompant. Celle qui avait reçu l'amour de Loup n'en était pas réellement la destinataire ou l'était sur le motif de la culpabilité ; celles qui avaient reçu ses mauvais traitements rendaient les coups à d'autres hommes ; Loup avait longtemps expié des fautes jamais commises ; et tous avaient désigné ce « cirque » comme celui de l'Amour. Lorsqu'elle avait soupçonné l'infidélité de Loup, Gaëlle lui avait demandé s'il en aimait une autre. Sur-le-champ, Loup avait dit « oui », mais au théâtre, à la commedia dell'arte, en improvisant un second voyage de noces à Venise, de longs baisers au clair de lune à l'arrière des gondoles, des mots d'amour chuchotés en italien, sous le Pont des Soupirs, à l'oreille de celle qui, après tout, n'était pas hostile à une petite aventure extraconjugale de son époux si celle-ci finissait comme une scène de ce film de Woody Allen intitulé *Tout le monde dit I love you*. Une infidélité de plus, avec une fille rencontrée dans le luxueux train de nuit les reconduisant de Venise à Paris, eut pourtant aussitôt raison de ce mariage. Sans tarder, Gaëlle obtint le divorce... Et, à présent, il y a elle, Steeviana, avec laquelle il ne s'enfoncera jamais dans les sables du ressentiment, du malentendu et de la maldonne.

Mais ce rêve d'amour, ce couple seulement virtuel avec un fantôme, qui peut s'y complaire et combien de temps ? Quelqu'un qui a réellement vu Steeviana jusqu'au fond de l'âme ou quelqu'un dont l'âme est dévorée par un mal sans nom ?

En voyant la jeune femme quitter le « box », Loup croit reconnaître son trente-troisième ou son quarante-deuxième clone conçu, comme les autres, grâce à une technologie secrète du Très grand nombre. À l'inconfort de ne pouvoir identifier Steeviana s'ajoute celui de ne plus pouvoir distinguer entre deux de ses clones. Ce n'est pas la première fois, après tout, que se forme en lui une telle impression, avec son cortège de questions. Un clone connaît-il la peine, l'amour et l'orgasme ? A-t-il des souvenirs d'enfance ? Pourquoi ne peut-il exprimer le contenu de sa vie intérieure ? Son regard est-il réellement semblable à celui d'un « originel » ? Quel secret enferme la numérisation des prénoms, ou l'adjonction d'un signe mathématique aux lettres qui constituaient jadis la dénomination d'un être humain ? S'il intervenait dans le cours du programme, Loup imposerait à Steeviana-33 ou à Steviana-42 de lire Bentham. En surgiraient, peut-être, de nouvelles perspectives pour lui, pour la recherche universitaire et pour l'avenir de l'émission. Pour l'heure, les clones d'un même individu ne sont ni plus beaux ni plus intelligents et aucun ne vit plus de quelques années, ce qui constitue un véritable gâchis lorsqu'on sait qu'ils ont été conçus pour conserver toujours l'apparence de leurs dix-huit ans. Sur ce motif, leur fonction ne peut être que subalterne ou expérimentale et ils restent des artefacts privés du statut de « personne ». Mais l'universitaire qui négligerait la possibilité d'être lui-même le jouet des Médias ou l'objet d'une

expérience de la Modération ne serait plus digne de son statut, sans être toutefois contraint de renoncer à sa fixation.

Même le clone d'un clone de Steeviana me ferait de l'effet... À son tour, Loup lance un mix de morceaux de plusieurs playlists. La chanson sélectionnée par le logiciel d'analyse des rêves substitue le décor de l'année 1981 à celui de mai 2035 avant qu'Al Green, avec *Let's stay together*, n'achève de le reconduire plus profondément en arrière. Sans doute son père a-t-il aimé sa mère sur cette chanson. Sans doute l'a-t-il serrée contre lui à faire trembler sa raison, à cause de ce faible qui, parfois, dessaisit les hommes de leur superbe sans les rendre moins beaux. Et, en effet, son père aura été merveilleux ces nuits-là puisqu'avant le mois de décembre, Loup viendra au monde avec la *soul* dans le sang, un peu de musique noire dans l'âme, une légère tristesse lui venant d'Al Green, que nul ne soupçonnera.

Engendré au début des années 1970, dans la Sarthe, par deux individus employés sur la même chaîne d'une industrie agroalimentaire, Loup se sera très tôt montré plus doué pour les amours virtuelles que pour l'amour tel que l'envisa-geaient encore ses parents. Car naître au début des années 1970 marque, dans l'histoire de l'humanité, l'événement longtemps impossible à formuler de venir au monde pour le voir sombrer en même temps que soi. Une seule génération, celle de Loup, aura connu ce destin et n'allons pas croire que celle-ci ne devinerait rien avant la fin des années 2010. Avant leur dixième anniversaire, la plupart de ces enfants auraient le pressentiment d'une perspective longtemps indicible, celle qui les verrait refermer l'aventure de la vie humaine sur la terre et concourir à l'accélération de cette fermeture,

partant à l'accélération d'une ouverture à laquelle ils ne participeraient pas. On n'aurait pas l'idée de les interroger ni d'interpréter leurs comportements autrement que selon les grilles déjà désuètes de Dolto et de ses disciples. Mais ces enfants ne seraient pas fascinés par l'espace comme l'avaient été leurs aînés ; ils auraient l'intuition d'une chose nouée et jouée avant leur naissance, en sorte que leur reviendrait d'écrire – ou de ne pas écrire – le dernier acte. Loup, quant à lui, ne choisirait pas d'attendre de voir le rideau tomber.

Les candidats au départ vers les confins de l'univers étaient assez nombreux en 2014 et, en voyant Maud pour la première fois dans cette salle de cours, Loup avait aperçu, au-delà de la silhouette déjà entrevue sur un écran, une future migrante vers des régions qu'il ne connaîtrait jamais et qui rendaient plus douloureuse sa situation d'exception ; il avait vu, sans le vouloir, quelqu'un qui mourrait ou expérimenterait l'immortalité sur une autre planète que lui. Il lutterait sans cesse, ici-bas, pour venger la Nature et les sans-grade, tous ceux aux dépens desquels avaient prospéré le théâtre de la destruction et l'exil forcé. Ensuite, alors qu'il aurait très tôt renoncé à engendrer et que se préciserait la forme du prochain appareillage des plus jeunes vers une autre étoile, il prendrait Steeviana ou l'un de ses clones en pitié tout en croyant l'aimer plus que n'importe qui. Pourtant, ça ne serait toujours pas l'« amour » tel qu'on le disait, le faisait et le chantait sous la douche avant la fin des années 1970. Et ça ne serait pas l'« amour » que Maud, née mortelle sur terre et peut-être immortelle, un jour, à soixante millions de kilomètres d'ici, avait conçu pour lui en le voyant. Devinant l'horizon d'un temps dilaté à travers des

espaces toujours moins familiers et moins peuplés, la jeune femme avait cru trouver l'individu digne d'être aimé au-delà du problème du temps et de l'espace et du seul effort pour se conserver. Fondamentalement, elle avait aimé le timbre de sa voix, écho probable d'un premier amour intra-utérin, de la première émotion musicale, et durable promesse d'une passion seule capable de résister aux sirènes promettant la vie éternelle sur les océans intergalactiques.

2 juin 2035 (soir), au domicile de Loup

Un long mèl transféré par Anthropocène, daté du 15 avril 2030, échoue dans la messagerie de Loup :

« Je vous ai cherché, d'abord dans le métro, le tramway et le R.E.R. J'espérais sentir votre amour, le mien aussi, irradier la rame, abonder dans un couloir et nous emporter dans un taxi comme la première fois, quand j'étais vivante.

Quand on meurt, on peut mettre sept, huit années à s'en remettre, dans mon cas du moins, car j'ai bien conscience que ce point de vue est difficilement universalisable.

Un problème majeur, lorsqu'on est mort, est l'absence des amis qui n'apprécient pas votre état et vous le font comprendre. Vous n'étiez plus là quand je n'étais plus, sans quoi je m'en serais aperçue...

Je n'avais pas votre numéro de mobile. Vous aviez le mien dans votre fichier et me proposiez des rendez-vous, de temps à autre, avant d'omettre de me recontacter. *All in love is fair...* Nous ne nous sommes plus vus depuis neuf ans : le temps d'une vie, celui vécu par ma nièce jusqu'ici, et le temps d'une mort, la mienne (j'exagère un peu, car je n'étais pas morte tout le temps pendant ce temps).

Si j'ai aimé avoir mal, vous le savez bien. Tout le long des berges, j'ai attendu ; et devant les fontaines, avant l'extinction générale, j'ai stationné dans l'espoir de voir ma patience récompensée (je comprends aujourd'hui combien cette

attitude était religieuse), chassant les mouches et les importuns (tous ceux qui n'étaient pas vous l'étaient et tous ceux qui, l'été surtout, savaient dissiper votre vision n'y parvenaient pas au-delà d'une nuit et un jour). Les silhouettes faufilees entre les jets ou entrevues derrière le rideau scintillant d'eau fraîche étaient poétiques. Je voyais beaucoup mieux la beauté de ces femmes légères, aux robes toujours plus sveltes, promenant leurs hanches un peu en avant ou leurs bustes un peu en arrière. Et j'imaginai mieux qui vous enlaçiez et aimiez pendant ce temps-là. Les hommes étaient moins jolis dans ce corridor humide, mais, à les voir, on comprenait aussi beaucoup mieux l'allure chaloupée des femmes. Sans eux, toutes seraient sorties avec les cheveux gras et les pointes fourchues, et aucune n'aurait pris la peine de rouler des hanches, pire aucune n'aurait pris la peine de sortir (comme c'est le cas depuis l'extinction des fontaines).

Depuis, les rues sont vides et je n'envoie plus les messages rédigés à votre attention. Ainsi ne suis-je plus en apparence, comme n'importe quelle rue de la ville, que patience, abstinence, attente et silence. Oh, un tel silence vous semblerait certes encore bavard si ces mots tombaient sous vos yeux. Alors, je vous dirais que la Guinness avalée l'autre jour chez mon voisin avait le goût de votre absence et de toute la pluie tombée sur Dublin, Londres et Paris depuis que vous n'êtes plus venu.

Votre absence prolonge celle de toutes les personnes déjà enfuies; ce n'est pas une absence de plus, mais la même absence indéfiniment poursuivie et accomplie, avec la même amertume de Guinness, la mousse et la promesse de rires après quelques pintes en moins.

Votre absence a le goût de l'accident évité qui laisse ignorant de ce qu'il convient de faire au lieu de l'amour et de la mort. Le goût des photographies – sans destinataire – des parties de mon corps qui voudraient être embrassées. Le goût de ce qui s'efface sans s'absenter vraiment. Le goût de l'absence feinte, fausse ou seulement imitée.

Dites un mot gentil sur moi, un jour, à quelqu'un, n'importe qui, sans craindre de me voir apparaître devant vous.

Le pouvoir des mots ne s'étend pas aussi loin, n'est-ce pas? »

Loup est revenu sur le fleuve à la fin de l'hiver 2035. Ses étudiants avaient organisé un colloque « à l'ancienne », c'est-à-dire conforme aux coutumes de l'Ancien Monde, avec de vrais morceaux d'intervenants et de débats à l'intérieur, pour parler du constructivisme des années 2000 et 2010. Mais, au début du mois de mars, dans un Grand Paris harcelé par le vent polaire, la salle de conférence louée dans Le Cube d'Issy était si glaciale que pas une âme n'avait pu y rester plus d'une heure. C'est que les âmes avaient des corps dont elles restaient les gardiennes attentionnées et que ces corps étaient carrément réfrigérés. Même les « sdeufs », qui n'étaient pourtant que des corps sans âme, avaient été ramassés et mis à l'abri, par les services sociaux et sanitaires de la Ville, dans des établissements scolaires et des complexes sportifs désaffectés à peine mieux chauffés que Le Cube. Tout le nord de l'Europe gelait en maudissant la constitution toujours trop chétive de l'humanité. Pourtant, au lieu de se replier dans sa cellule individuelle, tout-confort et hautement sécurisée mais désertée par toute compagnie féminine, Loup avait souhaité revoir l'île Saint-Germain. Sans doute avait-

il souhaitait revoir Maud aussi, ce qui fût toutefois resté impossible si le vent avait continué de souffler.

Depuis sa dernière visite, le *Cap vert* s'était trop peu rapproché du pont de Billancourt pour n'être pas couvert d'une épaisse couche de neige – Loup l'observa en enfonçant ses après-skis dans le silence mat de la berge. Comme le soleil étalé, incapable de concentrer le moindre rayon dans le lait du ciel, les crissements très doux de la neige sous ses pas s'inscrivaient de plein droit dans ce silence. Quand plus rien ne brille ni ne résonne, l'espace devient identique à la vie intérieure. Marcher dans la neige est comme aller au-devant d'immensités oubliées et ensevelies en soi-même. À moins que le vent se lève et marque à nouveau brutalement la frontière entre l'exploration intérieure et les glissements de terrain extérieurs. Car le vent rejette alors vers le pur effort de résister à sa radicale altérité.

Cernée par des plaques de glace en ce mois de mars, la pénichette figurait un minuscule refuge au bout d'une île suédoise, dans la mer du Groenland. Une fumée blanche émanait doucement de la cheminée en laiton et, aux abords de la passerelle, une oie profitait de l'accalmie pour exiger avec bruit son pain quotidien – celui que fabriquait Dany, à la farine de tapioca. Avant de franchir le seuil du *Cap vert*, Loup espéra que Maud ne fût pas seule, pas aussi irrésistiblement seule qu'auparavant, et, en poussant la porte du bateau, il fut surpris par l'absence de petite musique, aucune mélodie ne réchauffant l'atmosphère du salon en contreplaqué et skaï, plus que jamais évocateur du *cosy* faussement rassurant de l'ancienne série télé *Twin Peaks*. « Maud, petite exqui-Maud, il fait bigrement froid ici aussi » marmonna Loup en entrant. Alors, il s'est souvenu d'un bref récit que

lui avait fait son ancienne étudiante, perturbée comme pas deux telle, mais peut-être à deux doigts – ça s’était joué à pas grand-chose, à la révolution permanente près –, d’être aimée comme pas une. Celle-ci lui avait raconté un jour qu’elle ne rendait visite à sa mère qu’en des lieux étranges qui lui servaient de résidence principale, pendant quelques semaines au plus, entre deux hospitalisations. Il s’y trouvait toujours une table et des chaises en formica dans un coin-cuisine et une armoire, un lit et un chevet coordonnés, généralement en plaqué verni acajou, ce dernier étant, selon Maud, encore plus déprimant que le formica. Elle disait que les tapisseries ne pouvaient s’empêcher d’être assorties à la médiocrité ambiante et que, par-dessus les papiers peints, étaient généralement collées, comble du mensonge, les images de maisonnettes blotties au pied des Appalaches ou de la côte amalfitaine aux couleurs *vintage*. Et, parce qu’elle fut toujours elle-même un personnage singulier, étrange, Maud avait su se faire entendre de Loup qui n’a pas oublié les récits de la maladie et de l’errance, amoureuse et géographique, de Barbara. Mais parce qu’elle avait aussi toujours semblé si sage, en vertu de la forme si rationnelle de ses récits de la maladie et de l’errance de sa mère, Maud n’a pas préparé Loup à l’inconfort et à l’éclipse qui marquent désormais le *Cap vert*.

Tandis qu’un grand vide s’y répand, sa propriétaire émerge, ce matin encore, de la cabine où elle a passé la nuit contre le poêle à air. Et, de même que Loup aurait vainement cherché à reconnaître dans le visage de Maud âgée de dix ans celle qui le séduirait à l’âge de vingt-deux ans, tout effort pour reconnaître le visage de l’étudiante serait vain à cet instant. Maud qui, instantanément, voit Loup sous le masque

de l'homme vieilli ne forme pas le sentiment de la perte d'un être cher, mais Loup, qui voit apparaître une quadragénaire, cherche péniblement le rapport entre celle-ci et la jeune femme ramassée sur le sol crasseux de la station Châtelet-Les Halles en 2017. Le regard familial ne suffit pas à dissiper le sentiment d'étrangèreté. À nouveau, un thé aidera à retisser des liens tout en réchauffant les corps, à la manière d'un sérum réparateur de peau ou d'un élixir effaçant les déchirures sous-cutanées. En faisant couler l'eau dans la bouilloire électrique, Maud demandera :

« Pourquoi ?

— Pourquoi pas ? » dira Loup.

Alors elle s'excusera : « J'ai vieilli, je suis désolée...

— Moi aussi... Je veux dire, j'ai vieilli moi aussi...

— Mais vous n'êtes pas désolé.

— Je n'avais pas imaginé te revoir inchangée...

— Je n'avais pas imaginé vous revoir.

— Tu ne manques pourtant pas d'imagination.

— On finit par manquer de tout.

— Je t'ai tellement manqué ?

— Je ne sais plus... »

Il l'embrassera peut-être, nul ne s'en souvient. On sait seulement qu'elle a été assez bavarde, soudain. Elle a dit qu'elle n'en pouvait plus de ce vent qui faisait tout bouger autour d'elle, constamment ; qu'elle en avait marre que rien ne soit jamais calme à part le fleuve entre deux heures et six heures du matin et encore pas toujours puisque le vent sévissait aussi la nuit, mais que si elle devait quitter ces berges, elle regretterait la houle du matin, quand le ciel est le plus mauvais, qui lui indique la reprise du trafic sur la Seine au début du jour avant que les péniches de transport se fassent

rare et que le bourdonnement des drones sur sa tête devienne obsédant. Elle a ajouté qu'elle avait eu un « mec », un « Jules », un certain Fred, pendant quelque temps, « Oh quelques semaines, pas plus, il y a de ça deux ans, pas plus ». Convaincue qu'il était vain de s'éprendre et de convoiter l'affection d'un homme excessivement admiré, elle avait su être enfin émue par un homme qu'elle n'admirait pas ou bien cet homme avait su l'émouvoir sans soulever cette admiration qui l'eût inhibée sinon rendue mutique et pathétique. « Eh bé il m'a jetée, larguée, passée par-dessus bord, vous savez ! Ce n'est pas que je n'étais pas assez bien pour lui, c'est qu'il ne voyait pas si je l'étais ou pas, il faut être brillant pour voir l'étendue de mes qualités et de mes limites, et pour savoir si oui ou non on risque de passer à côté d'une fille épátante, d'ailleurs épátante je ne le suis pas, ça non, mais j'étais mieux que lui, je veux dire un peu plus épátante que lui, parce que ça n'était tout de même pas difficile et parce que je suis quand même un peu épátante si je veux... » Alors, on croit savoir aussi qu'en attirant Maud contre lui, Loup a chuchoté : « Tu sais ce qu'il nous faudrait ? Une de ces doudounes pour deux... Tout à l'heure, j'ai vu un couple de collègues emmitouflés dans un même manteau, du genre matelassé, bien épais... On aurait dit qu'ils avaient apporté leur couette au théâtre... qu'ils ne l'avaient pas quittée depuis le saut du lit... » Toujours soucieuse de récapituler ses mérites, ses qualités sinon les preuves de sa propre existence, Maud s'est aussitôt vantée d'avoir préconisé à la marque Lacoste, dès le début de sa carrière dans le marketing, la fabrication de ces doudounes ainsi que de capes imperméables et de gros pulls de montagne thermorégulables,

séparables et réajustables par le milieu grâce à de simples boutons pression.

Faith Popcorn avait anticipé le phénomène en 2019 : les jeunes adultes, en particulier, ne souhaiteraient plus être physiquement séparés pendant le temps de leur idylle, lequel tendait à raccourcir, mais devait satisfaire le désir de faire corps avec l'autre avant que la lassitude, peu à peu, ne creuse la différence au sein de la monade et qu'une autre monade doive être constituée – les vêtements pour deux ne perdant jamais leur utilité sur un « marché » du couple seulement érodé par le phénomène du célibat militant également anticipé par Faith. Or, jamais encore Maud n'a été touchée à distance ni câlinée par ses propres vêtements ; jamais elle ne s'est enveloppée dans une doudoune pour deux. Elle n'a même pas eu le temps d'envisager un « tatouage intelligent » qui lui aurait implanté le réseau dans la peau. Ainsi, elle a glissé hors du seul monde qui ait résisté après l'effondrement du monde de ses parents, ces derniers ayant de toute façon négligé d'introduire leurs enfants dans le monde naissant.

Comment auraient-ils fait ? À l'heure où, à Dauphine, quelques vingtenaires sains de corps et d'esprit inventaient le *trading* algorithmique seul capable d'enrichir leur descendance en ruinant des continents entiers, Barbara préparait le concours de l'agrégation de Lettres classiques tandis que Barnard, qui avait quelque temps rêvé d'offrir à ses futurs enfants la clé de l'univers déjà *bling-bling* du football, comprenons la clé de la jet-set des années 2000, deviendrait professeur d'éducation physique et sportive dans le secondaire, vouant Maud et Blaise à une existence provinciale, partagée entre les diverses zones pavillonnaires et les éta-

blissements scolaires qui les avaient vus défiler où ils verraient eux-mêmes défiler les visages de moins en moins enthousiastes des collègues de leurs parents. À Sup de Co, Maud côtoierait des fils de ministres, des filles d'industriels, des sœurs de réalisateurs, des frères de stars de cinéma, des enfants de dictateurs africains, des petits-enfants d'aristocrates romanciers, inventeurs, bâtisseurs et surtout riches, riches, riches. Mais elle resterait la fille de Barnard et de Barbara et aurait expérimenté depuis trop longtemps, déjà, une façon d'être, dans le monde, indéfiniment suspendue entre rêve et cauchemar, pour ainsi dire coincée au Purgatoire de la classe « moyenne », là où, sous un mince vernis de bonnes manières et petits privilèges, la folie de certains parents attache des bottes de plomb aux pieds de leurs enfants et prohibe tout espoir d'évasion sans prémunir contre la chute ou le glissement vers le pire. Comme beaucoup de ses semblables et alors qu'elle s'était efforcée de le rejoindre par différents moyens, Maud n'aurait finalement pas cessé, depuis l'enfance, de s'éloigner du monde bâti par d'autres acteurs... Peu de temps après sa dernière rencontre avec Loup, elle manquerait de perdre le *Cap vert* et fuirait encore plus loin avec cet enfant à naître – pas encore un enfant, en vérité, juste un embryon persévérant, à l'écart de l'industrie des couveuses, sur le chemin de la vie fœtale.

Au mois de mars 2035, le ballet de l'organogénèse, vieux comme le monde, n'a pas encore débuté dans l'utérus de Maud. Déjà, cependant, un ovocyte s'est lancé à la rencontre de spermatozoïdes encore plus véloce, un seul d'entre eux ayant fécondé l'ovule en cette occasion favorisée par les défaillances d'un poêle à air et, bien plus encore, par l'insouciance de Loup. (D'abord, comme la première fois, il avait

baissé les collants opaques, assez rebutants, tandis qu'elle défaisait la ceinture de son pantalon. Et, alors qu'il la pénétrait cette fois sur le rebord de la table, elle avait pensé à l'homme qui l'avait attirée contre lui deux ans plus tôt, à la chaleur de ses bras et des baisers reçus à deux pas d'ici, dans une cabine de bateau aujourd'hui aussi glacée que celle du *Cap vert* – elle avait pensé, alors, que ce Fred sorti de sa vie dans un simple mouvement d'humeur avait peut-être, tout comme elle, besoin d'amour à cette heure ou plutôt qu'il exigeait d'être aimé, lui aussi.)

Au centre de l'ovocyte, le spermatozoïde vainqueur s'est blotti, dépouillé de sa première apparence et disposé à s'oublier tout à fait dans un nouveau noyau souverain. (Loup jouissait toujours vite et fort, ce qui devait suffire à combler Maud dès lors qu'entre les bras de cet homme-là, son propre plaisir ne comptait pas – dans les bras des hommes qu'elle avait moins admirés, ce plaisir lui importait autant que lui importait, par orgueil, le plaisir de son partenaire, ce qui la rendait bien plus libre de ses mouvements... Légère, alors, elle décollait et, aérienne, elle volait puis, souveraine, elle soulageait, délivrait le corps étranger de tout son stress magnifique. Ce n'était jamais aussi bon qu'avec un homme qu'elle croyait ne pas aimer faute de l'admirer assez, mais qu'elle aimait peut-être plus profondément et plus secrètement que ceux qu'elle admirait, en vertu de l'attirance rassurante et calme qu'il exerçait – elle l'avait senti ce jour-là, en même temps qu'une pointe d'ennui et de regret en compagnie de Loup qui ne l'apaisait jamais. Fred était sûrement seul à quelques centaines de mètres de là ou à l'autre bout du monde, elle l'ignorait puisqu'elle ne prenait plus de ses nouvelles, et pourtant voici qu'il était en elle d'une autre

manière que Loup. Oui, Fred se faisait entendre comme si elle l'avait mangé, avalé et gardé en elle depuis tout ce temps, et comme si Fred exigeait de jouir ce jour-là. Et alors, pour la première fois entre les bras de Loup, elle avait joué.)

Guidé par la lumière de la trompe, après la division mitotique du zygote, le préembryon rejoindra plus tard l'idéal de la cavité utérine où il se développera dans une paix qu'il s'agira toujours de retrouver après y avoir été arraché, non sans jouer à se faire peur en répétant le plus possible, fût-ce virtuellement, le mouvement d'expulsion, la sortie qui marque le jour de la naissance. Mais avant de pouvoir maudire le soleil autant que la pluie lorsqu'on les a, l'un ou l'autre, dans les yeux, il faudra avoir été doté, dans le calme et le confort du suc amniotique, d'un encéphale et d'une moelle épinière parmi d'autres fondamentaux. Il y faudra l'ossification suivie par tant d'autres étapes jusqu'à la maturation, hors de l'utérus, du cerveau et des reins. Puis, les synapses entre les neurones du nourrisson produiront cette architecture si singulière, capable ou non de l'aider à comprendre son environnement et à s'orienter. Un excès de cortisol nuira aux structures cérébrales et il faudra constamment apaiser l'enfant, pendant des années, afin que la ville invisible en lui développée soit dotée de solides fondations. La ville invisible, forée par la parole de ceux qui l'accueilleront dans le monde et qui, plus tard, si tout va bien, le laisseront chercher l'accès à cette chambre secrète inventée au Moyen Âge par un monarque esseulé : l'intériorité.

À moins qu'à l'instar de tant de souverains impatients, il ne veuille soulager grâce aux psychotropes tout ce réseau invisible, ces tuyaux enchevêtrés, ces plaques mutuellement chevauchées, soulevant tant de raz-de-marée. Ce sera son

droit inaliénable d'y accéder, pourvu que les drogues soient fabriquées par la Modération, non trafiquées, légales parce que dédiées à la normalisation des conduites. Il lui sera beaucoup plus difficile de fumer, à moins qu'il ne soit déjà condamné par un mal incurable, ce qui ne constitue plus qu'une perspective très exceptionnelle depuis les années 2020, seuls les virus à la vitalité décuplée au cours de la même décennie pouvant frapper et anéantir par surprise. Hors des accidents, des intempéries et des cataclysmes qu'elle ne peut complètement empêcher, la Modération promet bien à chacun une vie longue parce que tempérée et sécurisée.

2 juin 2035 (nuit), à Paris

Aussitôt après la découverte du mèl d'Anthropocène, Loup a posté une brève réponse et s'est jeté dehors sous la pluie. D'abord, il a un peu agité son parapluie au-dessus de lui comme pour l'aider à prendre son envol. De fait, une bourrasque de vent l'a emporté dans la nuit et Loup a observé, longtemps, son périple au-dessus du quartier de la Nation. Son visage n'avait plus subi depuis des années l'outrage répété d'une averse et, harcelé par des gouttes ridiculement perpendiculaires, le professeur a pu croire ses larmes seulement dues à l'irritation. Aller boire un verre, maintenant, avec des amis aurait fait du bien. Quelqu'un croisait les bras devant sa fenêtre et sa silhouette apparaissait, sombre et floue, dans la lumière d'une lampe à diode électroluminescente. Sans doute la silhouette avait-elle secrètement envie de sortir et de marcher sous la pluie avant d'entrer dans le premier pub pour y boire toutes les hontes de la terre, tandis que celui ou celle à qui la silhouette restait rivée tremblait à l'idée de croiser d'autres silhouettes sur le trottoir...

À trois cent mètres de chez lui, Loup a été admis dans le club de l'hôtel Concorde-Europe où se trouvaient déjà quelques dizaines d'individus de nationalités variées. Arrivés par un vol de la compagnie qui a progressivement racheté toutes les lignes commerciales de la planète, ils prendront

bientôt d'autres vols pour d'autres sauts de puce dans l'ex-U. E. avant de rentrer chez eux. Après avoir avisé une table de japonais dégustant le plus cher whisky au monde, Loup s'est assis au bar où il a demandé la même bouteille et entrepris de se soûler consciencieusement. Pas à cause de Maud. Il avait toujours eu de l'affection pour elle, à cause de ce regard qui suscitait chez lui le sentiment d'être très beau et très puissant. Il ne buvait pas non plus à cause de Steeviana qu'il ne serrerait pourtant jamais contre lui, ni même à cause d'Anthropocène ou de la pluie qui dirigeait des flèches de plus en plus violentes sur Paris. Il ne buvait ni à cause de la terre ni à cause de la musique dérégulée qui lui parvenait des sphères depuis sa naissance, mais seulement pour boire parmi des touristes cultivant un certain art de la légèreté et parce que seule cette légèreté pouvait encore le blesser, agréablement en prime. Douceur et amertume de se savoir incapable de soutenir jusqu'au sacrifice le poids de ses engagements publics... Au diable la nature, la mer et l'air, pourvu qu'il respire encore un peu, même une heure seulement. Car même s'il ne restait qu'une heure à vivre, il voudrait la passer à boire un Bruichladdich de soixante ans d'âge, avec un étranger qui serait aussi son ami. Le barman ou l'un des touristes japonais ferait très bien l'affaire. Il se peut qu'à la dernière heure, au dernier moment, tous les hommes s'entendent merveilleusement. Certains, sans doute, en profiteront pour dire le mal qu'ils ont toujours pensé de leur propre espèce, mais le ressentiment ne s'épuise-t-il pas plus sûrement lorsque la fin est certaine ? Ainsi, tous resteront assis au bar, imperturbables, malgré le bruit des explosions retentissant partout alentour. Quand la verrière sera soufflée, ils admireront le ciel traversé d'éclairs, de

boules de feu et de projectiles variés. Déjà, au loin, la tour Eiffel sera effondrée, car ce soir, c'est sûr, la terre sera détruite. Le spectacle sera magnifique. Loup finit son verre et se ressert.

Cinquième partie
L'Arche

« C'est bien joli, mais nous partons. Quand ce sera la
nouvelle terre, nous reviendrons. »
Jacques Prévert, *L'Opéra de la Lune* (1974)

24 septembre 2050 (avant la sieste)

À nouveau, la voix adolescente s'élance, assurée, ample et théâtrale.

« 7 juin 2035...

Escortée par un policier dans le dédale de Roissy, Maud songe à la mère trahie quelques années plus tôt, lorsque celle-ci avait négligé de rentrer à La Verrière au terme de sa première permission et que les flics avaient dû la rattraper dans cet hôtel de passe de Pigalle. À deux pas du Moulin Rouge, Barbara s'était enfermée dans une chambre plus chère que celle de l'hôpital et où, faute de moyens d'obtenir de l'argent liquide, puisque privée de chéquier et cartes bancaires, elle s'était un peu prostituée – rien de bien méchant, le type de la chambre voisine l'avait à la bonne et, s'il ne lui inspirait aucun désir, chacun avait conscience de dépanner l'autre, elle en tendresse ou chaleur humaine, lui en billets et en monnaie –, et elle avait tout de même fini sa bouteille de *Shalimar* autour de cinq heures du matin (en attendant la réouverture du Carrefour city). La détresse qui était la sienne, l'intuition jamais dissipée par l'alcool d'avoir immensément déçu ses enfants au cours des deux décennies passées, le souvenir, par effractions ou à-coups violents, de sa souffrance lorsqu'elle s'éloignait d'eux, sa solitude si parfaite que ni son demi-frère ni aucun proche n'en devinaient rien, tout lui faisait désirer, non, lui rendait indispensable,

nécessaire, le contenu de la bouteille de parfum. Au petit matin, Barbara avait été confiée aux infirmiers psychiatriques, la chambre avait été purifiée de toutes les traces de sa débauche et sa fille soulagée de la savoir à nouveau en « milieu hospitalier ». C'était au début 2013 et le temps écoulé depuis avait supposément lavé tout sentiment de culpabilité. Depuis huit jours, pourtant, une vieille douleur s'est réveillée dont Maud ne recevait plus qu'un signal très faible ces dernières années. La vieille douleur lui a fait jeter ces bouteilles dans le fleuve en sachant que vers le Nord-Ouest, déjà, filait chacun de ses messages dérisoires. Au passage, la vieille douleur lui a fait les cheveux plus gris, le sillon naso-génien plus sévère, les cernes plus sombres. Et la vieille douleur a dit, sentencieusement : « Je ne t'ai jamais quittée. Il est temps que tu saches quand mon empire a commencé. » Alors Maud l'a écoutée au long de ses marches vers le centre de Paris et lorsqu'ils revenaient bredouilles à l'île Saint-Germain. Elle s'est souvenue de chaque déception. Elle a trouvé injuste de n'avoir jamais été aimée pour elle-même, mais pour la béance que sa mère avait laissée dans son caractère, dans ses manières, dans son phrasé et dans son regard. C'était réellement injuste et méchant d'aimer le creux ou la faille dans sa personne, ou bien d'aimer une autre, pas réellement présente, seulement entrevue tel un mirage vouant à une éternelle soif, à travers elle. Aimer l'absente par excellence, c'était réellement n'aimer ni Maud ni une autre dans le fond. Et cette femme rêvée, révéree, à travers Maud, n'était-ce pas sa mère ? La femme absolue, absente de tous bouquets ! Oui, certains hommes s'étaient épris de sa mère en voyant Maud et l'avaient quittée déçus qu'elle ne soit pas Barbara. Ils l'ignoraient et

Maud elle-même ne le comprend que ce matin en enchaînant les contrôles d'identité à l'aéroport. À peine savaient-ils, ces hommes, qu'ils rêvaient de posséder l'absente par excellence et Barbara était aussi peu concernée que Maud, en dernière instance, par un tel fantasme. En régressant à l'infini, on trouverait seulement, et toujours plus abstraite, l'idée de l'absence, de la fuite, la perte de voix ou la voix qui dépose de soi, et l'idée de l'alcool où tous ces hommes qui, à travers la fille, avaient cherché la mère et, à travers la mère absente, avaient cherché la femme absolue, souhaitaient eux-mêmes s'oublier. Un excès de présence était alors finalement reproché à Maud. Pas la présence excessive, mais l'excès dégagé par sa personne, lorsque celle-ci était présente, dès lors qu'on avait aimé sa béance, son creux, sa faille. On lui trouvait aussi, sans contradiction, un certain défaut de tempérament, la femme absente étant seulement gratifiée d'un supplément d'être. *Quelle arnaque!* Submergée par la colère, Maud passe un portique de sécurité. *Papa s'est fait avoir le premier... Barbara, c'est le comble de l'arnaque, pas de la femme! Je ressemble bien davantage à ma grand-mère. Elle était beaucoup plus réelle... Même son absence a été plus réelle que celle de maman.*

Anna, Barbara et Maud (la grand-mère, la mère et la fille) ont en commun l'eau, les lignes de fuite, les amours malheureuses, la Grèce et... Venise.

On sait qu'à force de fuites au départ de la Sérénissime et de retours vers celle-ci, à bord de paquebots lourds de rêves amoncelés et jamais vengés, la lagune s'est enfoncée.

Il n'en est presque rien resté. La ville absolue, désormais, et avant déjà. Ou pas une ville. Une ville-amnios, de larges

veines d'abord, puis de veinures toujours plus fines, la ville-vampire qu'on ne sait plus quitter, qui vous aspire le sang et vous restitue seulement à votre ectoplasme, c'est-à-dire à la forme extérieure, flottante, filandreuse et fuyante de vous-même. La ville aimée comme on aime l'alcool, comme le souvenir d'un Spritz ou du Lido au temps jamais connu où l'on venait en gondole, depuis la Piazza San Marco, jusqu'au Grand Hôtel des Bains ; aimée comme les hommes aimaient Barbara. Or, comme sa grand-mère avant elle, Maud porte encore en elle la force d'un été grec. Elle s'en assure en passant le dernier contrôle d'identité : toute enseignante en lettres classiques qu'elle fût, jamais Barbara ne sut la puissance antique, à la fois terrienne et méditerranéenne, des Sporades ou des plaines béotiennes ; et jamais elle n'eut vent de certaines initiatives de sa propre mère dans le détroit d'Eubée.

Dressée par-dessus la mer Égée et son bleu profond, chaque île de l'archipel dominé par Eubée semble plus blonde, aujourd'hui encore, que les galvaudées Cyclades à l'heure peu tardive, presque permanente, qui voit les oliviers ondoyer sous le *meltem*. Le soir, à l'heure de l'apéro sur la terrasse communautaire cernée de yourtes et de cabanes sur pilotis, un ciel rose crâne dans les branches des pins et des lauriers. Sur la plage en contrebas, le plus grand figuier a été arraché par ces salauds de propriétaires de la taverne soucieux de libérer la vue sur la baie où, contrairement au camping sauvage, l'ombre est désormais proscrite. Nuit après nuit, le vent tombe de la montagne comme une punition ou un avertissement : « si vos journées sont douces, leur prix est celui de ma plainte nocturne à travers tout ce qui se tient verticalement, tourmentant chacun de ceux qui cher-

chent l'oubli, horizontalement, entre les bras de Morphée ou d'un coreligionnaire. » Au matin, tout est pardonné. Après avoir entretenu l'illusion de leur préférence pour le continent, les rayons du soleil éclairent le haut de la montagne puis glissent le long de ses flancs pendant qu'Apostolos et ses amis déplacent des massifs de fleurs ou taillent les « rosiers d'Anna », lesquels ne sont plus depuis longtemps les rosiers d'Anna, mais ceux de la collectivité « Free and Real ».

Anna, qui s'est installée ici à la fin des années 1970, peu de temps après avoir enfanté et abandonné Barbara, est la grand-mère adoptive, la grand-mère de cœur, d'Apostolos qui, sans le savoir, est ainsi comme un frère pour Maud elle-même ignorante, jusqu'en 2013, de cette « fraternité ». Sur le papier, Apostolos ressemble pourtant à ce que deviendra Blaise et sa détermination à résorber le plus possible sa propre empreinte écologique sur la planète en fait le fils spirituel de Loup, dont il a récemment découvert les écrits sur le mouvement « Occupy Wall Street » et sur les « Indignados » espagnols. Jeune créateur de sites Internet, le grand et ténébreux trentenaire a quitté son emploi, sa famille, l'agglomération athénienne, pour concrétiser la communauté utopique – et quelque temps médiatique – d'Eubée, à deux pas du Club Med de Gregolimano (vue imprenable sur la mer, la plage, le détroit, le continent...), là où la mort d'Anna a contraint Maud à s'inviter en qualité de curatrice des biens de Barbara (toujours hébergée en milieu hospitalier).

Au lendemain de son arrivée, Maud remonte en buvant un café trop sucré l'allée aux acacias dont les feuilles sont éclairées horizontalement à neuf heures. Elle regarde la montagne puis la mer puis la montagne, parfois désolée de

ne pouvoir les contempler en même temps, parfois heureuse de cette concurrence entre l'eau et la roche qui, en l'obligeant à choisir, intensifie son petit-déjeuner. Une collection de bateaux petits et bruyants regagne Chalkis pour y vendre les produits de la pêche nocturne ou y acheter du poisson, Apostolos roulant et enchaînant depuis plus d'une heure les cigarettes de tabac « bio » qu'il cultive lui-même sur le terrain qui ne lui appartient pas encore officiellement lorsque Maud lui demande quel est le plus court chemin jusqu'à la plage. Sur le sentier de pierres, elle se remémore les paroles du notaire rencontré la veille à Athènes : « Ce sont les dernières volontés de votre grand-mère ; la propriété revient à Apostolos, plus exactement à l'O.N.G. qu'il a fondée avec elle en s'installant sur l'île d'Eubée. Tout le reste, les comptes en banque, l'appartement sur le Lido, revient bien à votre mère. Auriez-vous préféré le contraire ? » *Oui et non*, songe Maud en glissant sur la rocaïlle. C'est qu'elle s'interroge à propos de la complicité entre sa grand-mère jamais rencontrée et ce beau Grec qui ne lui ôte pas exactement un bout de terre, mais un rêve : celui d'avoir une famille, fût-elle d'adoption, une famille de cœur, justement, fût-elle composée par une poignée de membres seulement, et de fonder à son tour quelque chose, sa propre famille ou son propre rêve, précisément, une utopie dont le dynamisme puiserait à la dialectique du désir d'autosuffisance et du besoin de partage. *Autosuffisance, partage, autosuffisance dans le partage, partage sur le principe de l'autonomie – individuelle et collective*, Maud répète mentalement ces mots. *Il y faut nécessairement une ascèse. L'endroit suffit à rendre celle-ci désirable. L'endroit suffit à devenir (néo-) stoïcien.* Un projet de thèse prend forme alors que Maud

renonce au terrain d'Eubée. La plage de galets est déserte et la surface de l'eau, si plane entre l'île et le continent lui-même si proche, figure celle d'un lac. En y plongeant d'abord les pieds, Maud se surprend à bondir de joie. Aussitôt, elle crie de douleur, pas tant à cause des galets trop pointus pour sa voûte plantaire qu'à cause d'un oursin logé tout au bord. Après s'être assise, Maud retire l'épïne fichée dans un doigt de pied et la rejette vers la mer. Alors, un nombre incalculable d'oursins lui devient visible sous l'eau, comparable à une sentinelle gardant jusqu'à trois mètres au-delà de la ligne du rivage. C'est nue que Maud pénètre dans l'onde, d'abord en faisant la planche puis en nageant, longtemps, à l'indienne. Autour d'elle se déploie tout un cirque de montagnes dont certaines appartiennent déjà au continent. Au fond de la mer, repose la mercerie. Parfois, un poulpe s'avance qui semble tenir la boutique. Des algues en forme de boutons de nacre, de manchette ou de col de chemise. Des rangées plutôt ennuyeuses de petits poissons. Et, soudain, les dauphins, dont les jeux n'ont jamais lassé personne. Maud s'enfonce encore plus loin dans la baie et, pour quelques secondes encore, elle est dans la réalité. Le réel, c'est l'eau associée au ciel et au sel, sous lesquels ce tapis de pierres et d'oursins luit discrètement. Pour quelques secondes encore, Maud se sent « libre et réelle » comme sa mère lui semble impuissante à l'être et comme Apostolos offre pourtant à chacun de le devenir. À la surface de l'eau, la première brume de chaleur : midi approche avec la même nonchalance appliquée et muette que cette bouée tardivement aperçue. Sous l'eau Maud voit d'abord l'arbalète pointée vers elle, puis le masque, la combinaison et les palmes sombres d'un chasseur, lequel, poursuivant un loup,

ne devine pas encore le corps blanc de la Parisienne. En regagnant le rivage, celle-ci regrette qu'il ne l'ait ni surprise ni pourchassée. Une halte sur le ponton tanguant à trente mètres de la plage permet d'approfondir un peu ce fantasme, de le trouver ridicule, mais très efficace à l'instant où, non accidentellement, le cirque résonne d'un bref cri orgastique. Voici deux des possibilités que ménagent la liberté et la réalité : l'éveil de l'imagination et l'exploration de ses effets sur les corps... À la sortie de l'anse, plus à l'est, les panneaux de signalisation presque entièrement effacés par la rouille, l'érosion de l'air, le vent, indiquent, dans une langue cabalistique, la direction d'un pays imaginaire. Un peu plus et l'on se croirait seul dans une fête foraine débarrassée de toute espèce d'attraction hors des innombrables ex-voto oubliés sur les bords de route. Très vite, les oliviers sont mauves dans le soir tombant. On a passé la journée sous les arbres, sur les sentiers, à prendre des photos, à protéger sa peau et à noircir un carnet. On ne voit plus la bouée orange du chasseur en apnée et l'on remonte d'un pas lent vers le feu de camp. La viande est interdite dans ce décor ; on ne mange plus ni feta ni yaourt et le miel des abeilles locales n'est plus récolté. On rêve du retour en ferry et en voiture par la Savoie, d'un steak frites en bord d'autoroute, de haltes dans des supérettes vendant toutes sortes de suceries chimiques à vil prix, pour avoir le temps de renouer avec la civilisation. Pourtant, sans savoir pourquoi, on est là pour un bon moment... Un enfant nourri au lait de soja, dont la grâce évoque celle de Blaise au même âge, danse devant le feu... Au-dessus du campement flottent les mânes d'Anna.

Après avoir, dès 2008, confié sa maison, ses moutons, sa jument, ses rosiers, oliviers, pins et lauriers à Apostolos,

Anna a rejoint Venise où elle s'est donné la mort cinq années plus tard, face au cimetière de l'île San Michele qui l'a, depuis, accueillie au sein du columbarium. Morte un jour d'orage violent comme elle les aimait tant par-dessus la lagune. Morte comme fille unique, mère sans enfant, femme septuagénaire presque toujours restée célibataire, toutefois devenue récemment grand-mère de cœur d'un trentenaire écolo et libertaire. Née à New York aussitôt après la fin de la Seconde Guerre mondiale, Anna aura guerroyé toute sa vie dans le seul but de préserver la forteresse de son propre corps contre toute source de déplaisir et contre toute espèce de compromission, au point que sachant perdu son combat contre l'arthrose, elle aura décidé elle-même du jour et de l'heure de sa fin. Exclusivement tournée vers des satisfactions immédiates dont elle avait la maîtrise, Anna informa seulement son notaire, après la mort de ses parents, de ses adresses successives ; jamais elle ne songea à donner de ses nouvelles à sa fille et à son ex-mari, tous deux quittés presque aussitôt après l'accouchement, ni à personne d'autre ; et nul ne recevra jamais de mèl de sa part en 2035. C'est là ce que Maud considérait déjà en 2013 comme une absence très réelle, très concrète, contrairement à celle de Barbara, contrairement à la folie.

« Les passagers du vol AA-365 de la compagnie Air Air à destination de Los Angeles sont invités à embarquer, porte B. Le décollage de votre avion-fusée est prévu à 07 h 06...

— Décidément, s'exclame le fonctionnaire de police qui, depuis l'entrée dans l'aéroport, escorte Maud, un large sourire sur les lèvres et un mince bagage sur le dos.

— Quoi ? demande Maud tout juste arrachée à sa rêverie.

— Le vol du 7 juin à 07 h 06...

- Eh bien ?
- Vous n'êtes pas passionnée par les dates, en définitive.
- Ah ! ça ! d'accord...
- « 42septembre », c'est bien votre idée ?
- Ça dépend... C'est mon idée comme identifiant de la messagerie imposée par la police numérique. Rien de plus.
- Et votre frère ?
- Quoi « mon frère » ? Yo ! Te « vénère » pas, il a rien fait d'grave, mon reufré !
- C'est quoi ça ?
- Vous êtes trop jeune...
- Quand même, je suis né en 2000 ! C'est toutefois très inattendu dans votre bouche...
- La fatigue accumulée, le stress ou bien le jetlag. Telle que vous me voyez, je rentre déjà de voyage... Je viens de remonter le temps et de remettre mes pas dans ceux de ma grand-mère, jusqu'en Italie et en Grèce...
- Votre flux de conscience a été « hacké » par de bons ou de mauvais souvenirs ?
- Mes souvenirs sont toujours bons et mauvais à la fois. Dites, vous êtes clairement un as de l'interrogatoire « *soft* », mais puis-je vous poser une question, à mon tour ?
- Faites...
- Puis-je vous demander pourquoi on *vous* a chargé de m'accompagner et de vous occuper de moi à Los Angeles ?
- D'abord... (le policier cherche ses mots) parce que j'ai étudié la psychologie et la philosophie autant que l'informatique... j'ai un diplôme de philo-engineering au département des Sciences cognitives et informatiques de UCLA, ce qui signifie que je parle couramment anglais, que je

connais les États-Unis, leur culture et, bien sûr, la Silicon Valley en particulier.

— La philo-engineering m’a toujours intéressée. En premier lieu comme néologisme.

— Le mot « informatique » en est un lui-même...

— Comment avez-vous atterri dans l’effectif de la Police numérique française ?

— Pour commencer, je voulais être l’un de ces jeunes « facilitateurs technologiques » auprès des personnes âgées ou désorientées. Mais j’ai fait un stage à Saclay dans le cadre de mes études. Là, je suis tombé amoureux d’une fille dont la vocation était d’intégrer la Police. Elle n’a pas eu de mal à me convaincre de la suivre, même si je ne l’ai finalement pas convaincue de m’épouser... Et puis dans la mesure où l’appellation France reste pertinente, comme telle contrôlée, je n’ai pas à rougir d’avoir choisi le pays où je suis né et où j’ai grandi. J’aime les États-Unis, c’est un fait, et j’ai toujours pensé que j’y retournerais pour y faire quelque chose de décisif, sur le plan professionnel et sur le plan personnel, enfin à tous points de vue...

— J’espère que vous dites vrai, mais que vous n’imaginez pas accomplir quoi que ce soit de décisif en poursuivant un pirate qui, pour l’heure, passe surtout pour un poète, un doux rêveur inoffensif.

— À l’évidence, le piratage reste un crime...

— Et mon frère un criminel ?

— On peut aussi voir dans son initiative une tentative de se faire remarquer qui sera probablement tolérée et récompensée pour finir... C’est le genre de performance qui assure un bon job au service de la Modération !

— Aux dernières nouvelles, il était déjà l’employé des Modérateurs... »

Maud détourne la tête vers l’intérieur de l’avion où elle a pris place, côté couloir, et où elle guette à présent l’approche du robot distributeur de thé. Déjà, c’est le catapultage, après un bref déplacement horizontal sur la piste de décollage, la verticalité et l’accélération se faisant encore plus sensibles au-dessus de l’Atlantique. Déjà, par le hublot, le voisin de Maud contemple l’océan comme si sa surface avait le pouvoir de réfléchir l’intégralité de l’histoire humaine. Fixement, il observe les poussières de l’Arctique ; quelques icebergs dont la glace est trop grise pour réfléchir les rayons du soleil dérivent toujours le long du cercle polaire, sans mémoire de leur majesté et gloire passées. À cette distance, la planète figure la simple banlieue d’un territoire plus digne d’être habité par ceux auxquels appartiendra l’avenir... Le fonctionnaire de la Police numérique s’efforce alors d’anticiper le proche avenir, celui de l’atterrissage à Los Angeles et de la collaboration avec les Américains dans le but de localiser Blaise. Jusqu’ici, la discipline préconisée par les souples institutions du Très grand nombre inclut le devoir de se divertir, d’être *cool*, en bref d’être le contraire d’un Taliban *et* d’un révolutionnaire. Mais Anthropocène et Fantômas ne sont-ils pas *cool* dans leur genre ? Sûrement pas, c’est d’accord, comme le sont les Modérateurs qui s’adressent toujours très doucement à vous lorsqu’ils vous accordent un tête-à-tête sur Échappe et qui ont toujours un *mug* posé devant eux, sur le bureau, ainsi qu’une casquette de base-ball ou de foot-golf fixée au mur, à l’arrière-plan. Non, Anthropocène et Fantômas sont *cool* à la manière de ces virus informatiques prévoyant l’arrêt brutal de toute

l'installation domotique suivi de sa remise en route, non moins soudaine, à l'instant où l'utilisateur sent les dernières digues de sa raison sur le point de rompre. Puisque nul ne sait plus exister hors du réseau, ces virus frappent directement au cœur – au centre vital – des habitants de la postmodernité. Ce faisant, ils provoquent un chaos relatif, parce que borné dans le temps, lequel stimule non seulement la vente d'antivirus toujours plus puissants, mais encore le sentiment tout bête d'être vivant : avant le retour à l'ordre, on a expérimenté l'effroi, la contrariété, la révolte et même la rage, puis le désespoir et la tentation du renoncement au confort d'antan ; avant l'apparition, sur les écrans, d'une autre nuance de gris *cool*, on a cru basculer dans la dimension de l'événement, de l'Histoire.

Tandis que progresse la réflexion de son voisin spécialiste de philo-*engineering* et que les autres passagers de l'avion-fusée se laissent soit bercer-stimuler par la programmation musicale de la compagnie Air Air soit distrair/informer par un programme d'info-*entertainment* du Très grand nombre, Maud se demande à nouveau si Hicham pourra durablement dormir/habiter à bord du *Cap vert*. Il a su réparer la coque et c'est une chose à peine étrange que de lui avoir laissé son bateau, car Maud, quant à elle, ne reverra sans doute jamais le fleuve et commence même d'envisager, confusément, que Blaise ait orchestré la dramaturgie des mès fantômes afin de la faire venir sur le sol américain... Son frère n'a jamais milité pour aucune cause parce qu'il n'a jamais éprouvé la nécessité de s'exprimer publiquement, fût-ce dans le sein d'un collectif ou même isolément, en son nom propre ou anonymement. Mais, apprenant que Maud était déçue de ses droits numériques, il aura pu douter qu'on la laisse pren-

dre un avion pour les États-Unis et ce ne serait pas, dès lors, l'identifiant choisi par sa sœur lors de sa première visite au Point Internet qui aurait déclenché la vague des « posts restants », mais le contenu du mèl destiné à Blaise, annonçant la grossesse et le projet d'expatriation.

42 septembre. Bientôt quarante-deux automnes. Il faudrait donner l'impression d'une ambition révolutionnaire pour qu'ils puissent fêter cet anniversaire ensemble, à l'issue d'un grand jeu de pistes qui ne finirait peut-être qu'avec l'été...

Après que l'avion-fusée a rejoint son ombre sur l'une des pistes de l'aéroport de L. A., Maud et son escorte sont exemptés des longs contrôles policiers, mais pas des contrôles de santé, de température en priorité. Comme à Roissy, nombreux sont les messages de félicitations adressés à Maud, ce qui, juste avant le départ, lui avait semblé encourager sa réflexion à propos des hommes, de sa mère et de sa grand-mère et qui, à l'arrivée, lui semble concerner plutôt sa grossesse. Quoique peu visible, la proéminence du ventre tranche bien sur la silhouette un peu squelettique. Mais ce sont surtout les papiers électroniques de Maud qui renseignent sur son état comme sur sa date de naissance, sa nationalité, son statut socioprofessionnel et les motifs de son voyage... Dans l'immense hall de l'aéroport, les deux Français sont pris en charge par un petit véhicule autonome, qui dépasse rapidement le centre de rétention des voyageurs malades et indésirables en provenance d'Europe. Ces derniers y séjournent plusieurs semaines avant d'être officiellement accueillis sur le territoire américain ou refoulés et remis dans l'avion aux frais de la compagnie Air Air qui sélectionne pourtant soigneusement ses voyageurs, confor-

mément aux règlements approuvés par le Parlement international du Très grand nombre. La politique est la même dans tout l'Occident pour les individus en provenance d'Afrique et, plus largement, de l'hémisphère sud, lesquels sont interdits de voyager vers les États-Unis à moins d'y avoir leur résidence habituelle.

Tous les portiques s'ouvrent largement jusqu'à un autre hall de très vaste dimension où se distribuent maints espaces récréatifs eux-mêmes surmontés d'espaces de vidéoprojection depuis lesquels les yeux bleus acier d'un présentateur de J. T., au buste reproduit par chacun des cinquante écrans géants, fixe, le cas échéant pétrifie, les passants. L'image est soudain remplacée par la promotion d'un produit cosmétique. Cinquante fois reproduite, une jeune femme blonde court sur une plage de sable blanc, au cœur d'une tempête de neige ascensionnelle ; une autre, à la peau noire et aux cheveux très sombres danse dans la nuit colorée, idéale, d'un carnaval dans les étoiles. Une voix enchanteresse susurre : « Belle de jour comme de nuit, dans toutes les galaxies, avec *Belle de jour*. Pour toutes les peaux. » Puis une autre voix encore plus sucrée suggère le téléchargement du programme de simulation des candidats à la représentation du Très grand nombre aux États-Unis. La campagne bat son plein et les citoyens sont invités à mettre les futurs Modérateurs en situation grâce à l'application *SimNation*. Dans la foulée, sont rappelés les résultats d'un match de football tout juste achevé entre les murs de L'Arche où se tînt cette année encore le traditionnel Super Bowl et où est annoncé, pour le lendemain, le deuxième plus gros match de la saison. Dans une agglomération sans frontière, plusieurs constructions des années 2020 ont, comme à Paris, intégré boutiques,

restaurants, théâtres, cinémas, salles de sport, piscines, crèches, écoles, lieux de culte, ainsi que stades et jardins, à leur vertigineuse superficie. Tout ce qui arrive encore arrive dans l'un de ces vases clos géants et le policier signale que L'Arche sera leur abri pour la nuit. « La police de Los Angeles y a ses bureaux. » Maud l'interroge à propos de leur confort.

« Nous partagerons un trois-pièces, mais vous n'en sortirez pas sans encadrement. »

— J'adore quand tu prends cette voix, continue.

— Hmm... Il faudrait que je dise plutôt « Vous n'irez nulle part sans être accompagnée »... Je n'aime pas trop le mot « encadrement »...

— Ça me va ! Tu peaufines le texte, le vocabulaire s'affine, j'aime beaucoup.

— Oui, mais pour Venise, la Grèce, l'île d'Eubée, L'Arche et tout ça, je m'inspire directement des carnets de Maud.

— Je sais reconnaître sa plume, avec le temps. Raconte la journée du lendemain et la suite, à présent.

— Bien. Nous sommes toujours le 7 juin 2035...

Après le premier débriefing des fédéraux de la Modération américaine, Maud est escortée jusqu'à son appartement. Dès les premières lueurs du jour suivant, Maud est conduite au house-boat afin d'y jeter un œil neuf sur l'ensemble des affaires laissées en arrière par son frère. La première fouille du house-boat de Blaise et de Claire n'a pas permis de déterminer les motivations de l'ingénieur ni sa destination depuis la fuite. Tous les ordinateurs ont disparu et la mémoire des appareils électroniques encore à bord atteste d'un mode de vie désespérément normal dans les circonstances présentes. Reçus et lus selon le logiciel d'analyse du temps séparant

l'ouverture du classement et après confirmation, par un autre logiciel d'analyse des activités au sein du foyer, de la présence, au même moment, de l'un des membres de la famille dans la seule pièce du house-boat équipée d'outils informatiques, les vocamèls de Maud sont toutefois restés sans réponse et n'ont fait l'objet d'aucun transfert, d'aucun commentaire. Tout se présente comme si, du jour au lendemain, cette famille avait mentalement levé les voiles avant de disparaître purement et simplement, un message manuscrit fixé à l'une des cloisons du house-boat, juste au-dessus d'un vieux sofa en cuir, attestant du mauvais esprit de ses auteurs. De façon anticipée, celui-ci proteste en effet contre « l'usage combiné du logiciel d'analyse de consultation des mails et du logiciel d'analyse des activités au sein du foyer, usage prohibé par la Charte de l'Intimité afin d'éviter un croisement des données personnelles jugé liberticide s'il n'est pas commandé par l'Urgence – la Patience, plutôt que l'Urgence, et même une forme de Passivité étant recommandée s'agissant des réminiscences du Passé, si bien que le moelleux sofa auquel vous faites face s'offre à vous pour une première station bien méritée et très indiquée pour la sieste, crapuleuse ou non ». (« Mais pas touche à ma sœur ! », conclut le message dans une écriture différente.)

La traversée de Los Angeles succède à une nuit vouée à la contemplation, sans repos, des points lumineux de la ville. Ce matin encore, ses gratte-ciels si hauts et si nombreux ont l'aspect de suppliques adressées au ciel ou d'offrandes, à la fois craintives et orgueilleuses, destinées à convaincre les dieux de laisser tomber une échelle, de jeter l'ancre dans la mer et de faire surgir des passerelles entre les nuées et la terre. Hier, en progressant, l'obscurité avait révélé d'abord

la multitude de lampes préventivement allumées à l'intérieur des appartements, les façades figurant dès lors des arbres de Noël en plein mois de juin. Une pluie fine tombait en désordre, à cause du vent, dans un ciel abricot lorsque, depuis les fenêtres du 65^e étage de l'Arche, Maud avait entrepris de compter les pics, pyramides et rondes formant la *skyline* de Los Angeles. Les tours qui, sous le soleil, semblaient enroulées sur elles-mêmes en vertu d'une architecture sophistiquée avaient, dans la pénombre naissante, l'air de se défaire ou de déployer leurs tentacules pour s'étreindre mutuellement, un altocumulus castenallus digne d'un dessin animé surmontant peu à peu leurs lianes comme pour désigner à Maud le château de la Belle au bois dormant. Si l'on résistait à la tentation d'en conclure à l'achèvement de la transformation de l'Amérique en parc Disney, ça donnait envie de jouer *Rhapsody in blue*, une ville pareillement dotée du don de métamorphose alors que, depuis le toit d'un gratte-ciel, s'élevait sans bruit l'immense aérostat survolant L. A. chaque soir et sur les flancs duquel, hier, clignotait un seul message publicitaire : *Look for the Y*. En lettres roses sur fond bleu, l'injonction avait stimulé l'imagination de Maud en lui inspirant même une comptine *écrite en toutes lettres dans son esprit* où il lui était facile de produire les images des lettres au lieu de prononcer seulement les phrases qui lui venaient :

« *Look for the Y,
look for the eYe,
I myself am a Why
to myself and you too
must look up into
my eyes to see what*

*was always there
waiting to be
found. »*

Un *Guard* posté devant l'appartement avait libéré le policier français près d'une heure plus tôt. Dès la fin de son service, ce dernier avait glissé ses jambes musclées avant ses petites fesses galbées dans un jean *vintage* très serré. Pour honorer l'obligation de géolocalisation et pouvoir être remplacé à tout instant en cas de problème personnel, il avait gardé le tee-shirt à électrodes dont les capteurs détectent le moindre virus ou malaise.

Une fois sorti dans les rues intérieures de L'Arche, celui-ci a rejoint le *mall* où il a acheté une casquette ornée du logo des Dodgers, aussitôt arborée de trottoir roulant rapide en ascenseur sans fil ou navette intelligente, jusque dans les toilettes réservées aux hommes et aux transgenres agréés hommes. En abordant L'Arche et même de loin, l'œil devine ses grandes artères intérieures, son étagement, ses élévateurs, escalateurs et trottoirs roulants, jusqu'aux plans d'eau, murs de miroirs et verrières intégrés à cette super-verrière. Verrière au carré, à la puissance mille, majuscule : voici L'Arche, ultime accomplissement du Panoptique. Or, ce *qui* permet de tout voir, mais *que* l'œil ne peut voir, c'est la transparence proprement dite, en particulier chacune des cloisons de verre qui, en les séparant, n'en réunissent pas moins les espaces publics de L'Arche, seuls les espaces privés et l'intérieur des toilettes publiques étant ôtés à la vue. Après le premier verre siroté au 70^e étage sans voir le mouvement du casino volant qui décollait au même instant, le flic s'est dirigé vers La Bibliothèque.

Seul bar *rétro-lounge* de L'Arche, La Bibliothèque est le night-club le plus fréquenté pour sa musique rétrofuturiste et sa carte des cocktails aussi longue que la charte éthique sur laquelle jurent les Modérateurs américains au jour de leur élection. Rien n'est caché, mais tout est cryptique dans ce décor de glaces grim pant, sur tout un mur, vers des plafonds peints reflétant les rayonnages du mur opposé dont les vieux grimoires contiennent des flacons d'alcool directement reliés aux fontaines numériques du bar quant à lui constitué d'un bloc de béton ciré, long et froid, en forme de vague. Derrière le bar, une jeune femme a accueilli le Français comme si elle l'attendait depuis toujours, un sourire aussi complice qu'énigmatique posé sur les lèvres. Une seule bougie éclairant le comptoir où, déjà, la main du policier frissonnait, suffisait à agiter les grands yeux noirs de la barmaid au front d'autant plus haut qu'il était sans cheveu. *Effrayante et belle, effroyablement belle même*, a songé le flic avant de lui demander, en anglais, ce qu'elle jugeait bon de lui servir. Sans répondre ni sembler produire le moindre effort, elle a fait glisser sur le bar une sorte de photophore empli d'un liquide bleu auquel elle venait d'ajouter une pilule blanche. « Un philtre d'amour ? » a-t-il demandé. « *Don't worry! You'll love it!* » s'est-elle aussitôt exclamée d'une voix plus enjouée que celle des animatrices du club Mickey où, enfant, il passait l'été, et en lui désignant un jeune Américain occupé à tirer sur une paille dans un simili vase identique :

« *See this guy? He's a cop like you...*

— *How do you know I'm a cop?*

— *Because of your tee-shirt, I guess...*

— *O. K.*

- *What's your name ?*
- *Paulin. Pi, èye, you, aile, aïe, aine.*
- *Pauline ? That's a great name !*
- *What's yours ? »*

Le flic s'est senti soudain extrêmement détendu. Pendant quelques instants, il a perdu de vue son hôtesse avant de la reconnaître, soudain, parmi d'autres silhouettes, devant un mur de cierges dont la clarté antique soulignait les reliefs de livres seulement imaginaires. Assorti à son collier, le serre-tête en strass posé sur son crâne rasé contrastait avec le bustier de cuir lacéré et le simple short à franges qui couvrait les fesses et le haut des cuisses. Une paire de chaussures de boxe anglaise soulignait l'allure sportive de la jeune femme à cet instant absorbée dans l'exécution d'une chorégraphie au caractère « cosmique » selon Paulin. Lentement, elle tournait la tête d'abord vers la droite puis vers la gauche, comme si on l'avait obligée à présenter chacun de ses profils, avant de soulever seulement les épaules et, telle une tortue s'enfonçant dans sa carapace, d'y rentrer la tête, puis de redresser prestement son cou en abaissant les épaules. Alors, à nouveau, elle rentrait très lentement la tête dans les épaules, redressait le cou, baissait les épaules, rentrait la tête, ses hanches dessinant sans cesse des huit au gré du rythme imprimé par la flûte de Pan. Pendant tout ce temps qui lui sembla magiquement élastique, la flûte et le *Why* inspirèrent à Paulin la vision d'une île des Caraïbes – du Belize où il vivrait nu, avec la jeune femme, au moins jusqu'au lendemain. Quelques clients, portant masques et gants protecteurs et coiffés comme Ziggy Stardust, avaient grimpé sur le bar pour se déhancher de manière synchronisée. D'autres commençaient à se déshabiller pour montrer leurs muscles

façonnés par les « bâtisseurs de corps », l'effeuillage étant autorisé après deux heures du matin dès lors que les mineurs n'étaient inversement plus tolérés entre les murs de La Bibliothèque. Aucun n'avait la grâce de la barmaid qui, seule, semblait comprendre cette musique globale générée par un duo imitant le *Jardin du sommeil d'amour* de Messiaen. Jusqu'au matin, Paulin est resté au bar, fasciné, à expérimenter divers cocktails, seules certaines drogues lui étant refusées en raison de son statut au sein de la Modération.

« Si vous voulez louer ma compagnie, n'hésitez pas. J'ai pas mal de clients dans L'Arche... Je fais très bien les sœurs ou les petites amies... » dira la jeune femme en fermant son bar. « Vous parlez français ! » s'indignera Paulin. « Ma mère est française... Et je m'appelle Solange, *by the way*...

— Solange ! Une Française ! Pourquoi vous m'avez appelé Pauline ?

— Parce que ça va vous bien...

— Votre mère vit ici, aux États-Unis ? C'est elle qui vous a appris à parler français ?

— C'est beaucoup plus simple que ça. J'ai appris grâce à une implémentation très banale. Mes parents légaux voulaient que je sois modérément française, vous voyez...

— Je vois...

— Mais j'aime bien dire que ma mère biologique est française.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt ans...

— Très bien, vous n'êtes pas la fille de Maud.

— Qui est Maud ?

— C'est la personne que j'ai escortée jusqu'ici depuis Paris. J'ai lu dans son dossier qu'elle était la mère biologique

de dizaines d'individus dispersés autour du globe. Mais aucun n'a plus de seize ou dix-sept ans.

— Elle doit avoir de bons gènes.

— C'est ça... Mais pas beaucoup de chance.

— En général, ça fait des « malcontents » que les Modérateurs surveillent de très près...

— Ou plutôt, la Modération s'assure qu'ils ne puissent pas facilement ruiner le moral des autres.

— Nous gâcher la fête, oui ! surenchérit Solange avec une pointe d'ironie.

— Ici, j'ai le sentiment qu'on les surveille de très près parce qu'on ne peut pas déchoir de certains droits aussi simplement qu'en France...

— Quelle merveille que les petites différences... »

L'ironie de Solange suscite la rêverie de Paulin dans le bar vide où des bouteilles neuves sont toutefois déjà connectées aux fontaines et où les cierges sont déjà prêts à être rallumés, aux lustres et dans plusieurs centaines de photophores, à la mi-journée.

« Tu ne devrais pas rester, assène la jeune femme.

— Tu seras là ce soir ? lance Paulin en marchant à reculons vers la sortie.

— Oui, mais je ne suis là que cette semaine. Ce n'est pas vraiment mon job, comme je te le disais...

— Mais cet autre job, tu ne l'exerces qu'ici ?

— D'habitude, oui, enfin en général... Mais je vais sans doute partir en voyage...

— Où ça ?

— Mmm... C'est un peu tôt pour en parler.

— Un flic, ça peut pas s'empêcher de poser des questions...

— O. K., mais si tu veux que je t'épouse, ça devra changer. » »

Philémon marque une pause dans son récit.

« Bof, dit soudain Sara... Je crois qu'on peut améliorer le récit de la rencontre en évitant le côté *love at first sight*. Solange est celle qui va rendre la vue et la vie à Paulin... Lui, c'est donc un enfant à naître, comme toi... C'est donc toi en quelque sorte et comme l'enfant ou le petit frère de Maud, non, de Solange plutôt, sachant que je suis un peu comme ton père... »

Sara reprend la voix paternelle et dit sentencieusement :

« Nous nous engendrons continuellement les uns les autres dans cette histoire, bien avant E.L.L.S.A., et encore après, ici même où il est interdit d'enfanter... »

— C'est ça. Mais il faudra souligner que Solange rend la vue à Paulin parce qu'elle-même voit les choses, les autres, le monde. Si elle était aveugle, elle s'orienterait mieux dans son époque. Parce qu'elle est clairvoyante, elle est aussi sans domicile fixe, sans famille ni tribu ou communauté visible. Alors, il lui faut prendre le large...

— Comme Maud...

— Comme tout le monde.

— Continue. »

Philémon jette un œil à quelques notes manuscrites en semblant chercher l'inspiration ou l'énergie, sinon le motif même de son récit.

« Je me sens un peu fatigué.

— Moi aussi. Mais il faut aller au bout, cette fois.

— Soit... »

8 juin 2035, à Los Angeles...

« Suite à la visite du house-boat, Maud ne peut se soustraire à une certaine procédure légale sans être aussitôt renvoyée en France. Aussi, dans l'un des bureaux de L'Arche, fait-elle à présent face à un tout jeune fonctionnaire de la Modération.

« Nous allons commencer. La langue de l'entretien sera le français. Nous pourrions néanmoins parler anglais. Comment vous sentez-vous ? demande le Modérateur.

— Pas très à l'aise.

— Je m'en doute. Allongez votre dos sur le fauteuil. Attention aux électrodes... La procédure prévoit des stimulations mécaniques et électriques, le cas échéant visuelles et olfactives...

— Ça ne me rassure pas.

— Je sais. Où est votre frère ?

— Une réponse est-elle nécessaire ?

— Je veux vous entendre répondre, oui.

— Il n'est pas ici.

— Je vois que vous le situez toujours au bord de la mer... Pacific Palisades ? Santa Monica ?

— À vous de me le dire. Je ne vois pas ce que vous voyez.

C'est moi qui vois ce que *vous* voyez... Simplement, l'image est un peu déformée et je dois vous amener à une vision plus claire... pour moi.

— Comme vous le savez, j'étais ce matin du côté de Venice Beach.

— Je vois le house-boat de votre frère, en effet. Et je vois un cahier. Parlez-moi de cette visite.

— Je ne saurai pas vous en parler comme si vous étiez mon intime... Est-ce que des généralités vous renseigneront ?

— Il y aura des images et celles-ci nourriront de nouvelles questions faisant surgir de nouvelles images... jusqu'à ce que nous trouvions votre frère.

— Cet espoir me semble aussi vain que celui de cet Anglais qui voulait manger le raisin peint sur la pancarte surmontant l'entrée de la taverne.

— Littéralement, bien sûr, votre frère n'est pas *dans* votre cerveau... Mais votre cerveau nous y conduira, comme l'enseigne de la taverne mène à un vrai tonneau.

— Saviez-vous que les puritains anglais du XVII^e siècle comparaient l'effet des scènes d'amour du théâtre élisabéthain à celui de cette pancarte ? Assister à un baiser de théâtre, autrement dit au baiser d'un faux couple, c'était comme être directement introduit dans la chambre d'un couple en train de forniquer. Pire, pour les puritains, c'était voir deux hommes s'accoupler, puisque tous les rôles, même les rôles féminins, étaient tenus par des hommes sur la scène.

— Je l'ignorais. Mais vous n'imaginez pas que nous soyons tous complètement coupés de notre histoire, de celle des continents européen et américain en particulier... Les puritains sont les inventeurs de notre Nation, de sa Constitution, de *mes* droits et de ceux de votre frère. Ils restent les grands aventuriers des Temps modernes, nos « pères pèlerins ». Ce sont eux qui ont réécrit et universalisé la Magna Carta afin de la transmettre à la postérité. Que

ferions-nous sans l'Habeas corpus ? Quant aux images qui défilent sur mes écrans, elles justifient leur répugnance morale : le viol de Lavinia, par exemple, c'est une image qu'on ne verra plus avant longtemps, proscrite par la Modération...

— Et pourtant visible à cette minute sur vos écrans...

— Parce que je viens la chercher dans votre cerveau.

— C'est de la pornographie...

— Le contenu de votre pensée ou bien notre procédure de détection ?

— Votre technologie est pornographe !

— Vous cherchez à m'égarer. La forêt de *Titus Andronicus*, les sévices infligés à la fille du roi, les baisers échangés entre hommes sur la scène élisabéthaine, les orgies bien réelles sur les rives de la Tamise, tout ça ne m'avance à rien.

— Je vous ai montré vos pensées... *Mes* images, peut-être, mais *vos* maux...

— Vous insistez... Ah ! ça devient plus intéressant !

— ...

— L'image du cahier revient, il est temps de l'ouvrir... »

L'un des écrans du Modérateur est dédié au simple défilé non modéré, non censuré, non interprété, des images cérébrales captées par les électrodes ; un autre est dédié aux images prélevées par l'algorithme lui-même savant des contenus prioritaires au regard des données préalablement programmées (comme tout algorithme élaboré par la Modération, celui-ci accomplit le premier tri d'informations et propose même sa propre analyse approfondie à l'issue de la procédure) ; enfin, le dernier écran permet de zoomer, agencer ou organiser certaines séquences d'images selon la volonté du Modérateur. Afin de stimuler la production

d'images dans le cerveau de Maud, le dossier du fauteuil s'ébranle dans un tremblement presque affectueux. Mus par des mécanismes intérieurs, ses six mille picots font vibrer le corps de Maud sans faire bouger les électrodes en haut de son crâne, celle-ci fermant alors les yeux comme s'il s'agissait de ne plus voir ce qui, à cet instant, agite ses pensées. Au contraire, l'image du cahier devient obsédante et, à nouveau, elle en tourne mentalement les pages, une à une, d'autres images provoquées par le massage télescopant soudain celles du cahier, au point de contraindre le Modérateur à interrompre la stimulation. « Je croyais devoir sortir mes picots pointus, au lieu de ça vous vous montrez très sensible... », commente l'Américain à l'abri de ses écrans. *Il est marrant, pas le moindre contact corporel, la plus petite caresse amoureuse, depuis de longs mois*, songe Maud. « Personne ne m'a touché depuis plus d'un an, je suis moi-même un adepte de ce fauteuil », lance l'autre, aussitôt.

Matt, c'est le nom du jeune homme augmenté, très tôt promu par la Modération californienne au sein de la police. Celui-ci n'a pas quitté L'Arche depuis six ans, découragé par la nature des crimes qui surviennent encore au-delà des murs de l'espace résolument pacifié, sans la moindre effusion de violence physique, au sein duquel il dîne, dort, bosse et baise, très exceptionnellement, avec sa compagne contractuelle. Son seul tourment, depuis quelque temps, tient précisément à son incertitude quant au contrat de vie commune établi avec Jane, chacun d'eux ayant commencé à envisager la vie en solo, à l'instar de tant de collègues, voisins et amis. Or, si le contrat de vie commune avec un individu de l'autre sexe ou du même sexe, ainsi que la paternité, indique le choix en faveur de la famille et du refus d'exercer

certaines libertés encore jugées immorales, le célibat signale des tendances gauchistes aux États-Unis, autrement dit une pente libertaire assez radicale. Tandis que les habitants de L'Arche descendent toujours plus nombreux cette pente, la frustration sexuelle constitue toujours plus le lot de ceux qui, comme Matt, s'efforcent de prolonger la vie commune avec leur partenaire contractuel, quitte à modifier ponctuellement le contrat. Il y a deux ans, déjà, la période d'essai de leur union avait été satisfaisante au point de voir déboucher le premier contrat de six mois sur un nouveau contrat à durée indéterminée dont l'une des clauses autorise l'un ou l'autre des partenaires à demander le retour à un contrat renouvelable chaque année. Au début de l'année 2035, Matt a ainsi opté pour un contrat annuel tacitement reconduit pourvu que ne s'y oppose aucune des parties sachant qu'ici, il reste mal vu pour quelqu'un comme *lui* de sortir avec une personne non augmentée et que rompre son contrat avec Jane ne serait donc inversement pas trop mal vu au sein de sa communauté. Une telle rupture lui permettrait alors d'opter pour la compagnie d'un robot, virtuel ou réel, autrement dit pour une vie commune totalement OL (« online ») – SLR (« sur-le-réseau ») en français – ou bien IRL (« in real life »), mais avec un AIR (« artificial intelligence robot ») aussi appelé *partnAIR®*, à l'aspect humain et capable de toutes les interactions que prédilectionnent les augmentés, à l'exception de toutes les interactions consécutives à certains impacts du langage, des mots doux ou cruels, des mots d'ordre ou de soumission, sur les corps humains. Le caractère performatif du langage, partant de la culture elle-même, et la manière singulière dont l'un et l'autre modifient la subjectivité humaine, jusqu'à celle d'un augmenté, en s'inscrivant aussi

dans la chair, n'opère pas semblablement sur un AIR, lequel ne fera qu'imiter *sans jamais les comprendre* le désir de domination, le sadomasochisme, l'assujettissement (provisoire ou durable) à un être humain, le sens de l'humour ou la satisfaction puisée dans certains jeux de mots, la volonté obsessionnelle de vivre en couple ou même, bien qu'il soit capable de les identifier chez un être humain et de les intégrer dans l'un de ses modèles, la plus élémentaire contrariété, le goût de cuisiner pour un conjoint, l'impatience de le voir rentrer, l'angoisse de n'être plus aimé, *etc.* Aussi, avant que soit consommée la migration de l'humanité vers la machine, Matt souhaitera-t-il plutôt rencontrer une belle jeune femme ou un beau jeune homme dans cette partie de L'Arche qui concentre les individus augmentés. Comme un grand nombre d'entre eux, fussent-ils de la première génération (moins parfaite que les suivantes), Matt est lui-même d'une grande beauté et il arbore depuis peu des cheveux tatoués qui suscitent l'admiration générale. En premier lieu, cependant, il lui faudra discuter avec Jane, la préparer à une séparation à l'essai, non sans la rassurer à propos de ses chances d'être réintégrée à l'appartement de fonction et au lit qu'ils ont pris l'habitude de partager sans se toucher. Dormir à deux dans un même lit n'étant pas nécessaire ni même utile à l'engendrement et à la consolidation du contrat entre les époux, Matt sait bien qu'il s'agit là d'un pli régressif, comme le sont un frère et une sœur impuissants à affronter le monde sans l'assurance d'un lien privilégié avec une « moitié » tenant lieu de « doudou » psychique. *Comme ces deux Français. Pas étonnant que mon fauteuil ait procuré à cette femme la seule caresse reçue depuis une éternité*, songe Matt.

Maud se demande, à cet instant, quelle image de son cerveau peut bien signifier *l'absence* de caresse. « La négation produit une image spécifique... Votre cerveau n'a aucun secret pour moi », se vante le Modérateur. L'étrange dialogue se poursuit... À chaque pensée que Maud passe sous silence répond le commentaire sonore sinon assourdissant de Matt.

La modération n'est plus ce qu'elle était.

« Les Modérateurs peuvent être contraints de torturer lorsque la paix civile est en jeu. »

Try a little tenderness.

« Otis Redding, 1966, excellent titre. Que vous évoque-t-il à part ma brutalité supposée ? »

Mon enfance, bien sûr. Blaise.

« Je vois votre séparation, en 2019. À l'aéroport de Roissy. Un avion pour Shanghai. »

Est-ce qu'il ne rêvait pas d'être aviateur plutôt qu'informaticien ?

« A-t-il appris à piloter ? En chine ? Aux États-Unis ? »

Le ciel était vide ce matin. Aussi vide que le house-boat.

Sous les yeux de Matt, les images se précipitent : Maud et Paulin silencieux dans une voiture sans chauffeur tressautant sur une seize-voies mal entretenue dont le ruban, qui semble déroulé à l'infini, éloigne les deux Français des six millions d'habitants du centre de Los Angeles ; pas d'autre véhicule sur l'autoroute que rougissent les premiers rayons du soleil ni sur le pont enjambant les premiers canaux ; aux abords de Santa Monica, le morcellement des prairies urbaines évoque le bocage normand et l'on devine seulement les silhouettes d'une poignée de néo-hipsters travaillant la terre et fraternisant avec une autre poignée d'ex-Mexicains depuis quatre heures du matin ; plus près du

house-boat, Venice Beach semble livrée à elle-même, aux moustiques et aux graffitis ; ici, une pancarte indiquant « Attention, chien bizarre ! » ; là, une autre sur laquelle on lit « *Hippies, use side door* »... Suivent alors des images de Sausalito où vivaient Blaise et Claire avant de s'installer à Venice et dont ils envoyaient régulièrement des photographies. Aussi, quelques images de leurs expéditions avec des amis dans les montagnes, sur les rives du Big Bear Lake, pour des week-ends de ski ou de méditation philosophico-tantrique. Jusqu'ici, l'algorithme a sélectionné l'image du cahier, celle de l'avion pour Shanghai au départ de Roissy et celle, tout juste réapparue sur le premier écran, du house-boat de Venice Beach. Solidement posé sur une barge dans ce quartier de L. A. désaffecté depuis les inondations de 2023, celui-ci est constitué d'un seul niveau à la façade multicolore – du jaune, du vert et du rouge délavés par les déluges successifs. Au-delà de la porte, l'ordre apparent ou, plutôt, le soin avec lequel chaque objet semble avoir trouvé sa place au sein d'*un certain désordre* suggère un jeu de pistes à l'échelle de plusieurs continents... D'innombrables pots de fleurs génétiquement modifiées, de celles qu'on fait pousser à l'intérieur grâce à un produit intégrant semis et engrais, ornent le cadre intérieur des hublots tandis que des photographies imprimées couvrent toutes les surfaces murales. L'une d'elles représente le front de mer en 2035, quelques jours avant l'arrivée de Maud aux États-Unis ; une autre constitue une vue satellitaire, capturée le 1^{er} juin 2035, du *Cap vert* amarré près du pont de Billancourt. Aucune autre photo récente ni la moindre photo de Blaise, mais, sur les étagères à moitié vides, alternés avec des chinoiseries, des jouets imprimés en 3D sans doute imaginés par Rosalia

et des pots de crayons dont celle-ci n'a sûrement plus l'usage, près de dix ouvrages imprimés avant l'an 2000, parmi lesquels *L'Opéra de la lune* de Jacques Prévert. Rosalia a appris à former les lettres manuellement comme l'atteste son prénom laborieusement inscrit sous celui de Maud qui, au milieu des années 1990, a elle-même reçu l'ouvrage de Barbara. À l'intérieur du livre illustré, sous la couverture, le cahier d'écolier plié en deux. *Nous y voilà*, songe le Modérateur qui s'abstient d'interrompre le cours des images-pensées déroulées devant lui. La forme des lettres est plus belle et l'écriture plus habile au fil des pages du cahier. « Gutenberg inventa l'imprimerie au XV^e siècle. » « Après avoir vu de nombreuses photos, le témoin reconnut enfin le coupable. » « Le soleil n'était pas encore levé lorsque les randonneurs se mirent en route. » Tels sont les exercices de conjugaison en français. Mais Rosalia a aussi appris à écrire l'anglais, à conjuguer ses verbes irréguliers, à distinguer les différents pronoms personnels des pronoms possessifs. Une page du cahier semble confondre l'apprentissage de la grammaire et celui de la plus élémentaire morale en alignant les « *Respect yourself* ». À la page suivante, débute une litanie de « *Look for them* », laquelle convoque aussitôt l'image virtuelle de l'aérostat aperçu la veille dans le ciel de Los Angeles. Matt reconnaît le plus grand casino volant du comté. Son flanc brille à travers le dôme central de L'Arche et c'est Matt qui, cette fois, forme mentalement la vision de passants captivés par les lettres clignotant dans l'obscurité ; le front levé vers la verrière, ils ont détourné le regard des ombres qui, alentour, s'agitent encore sur les parois intérieures de leur grotte high-tech ; et leurs yeux

déchiffrent ce message envisagé non plus comme une publicité, mais comme un signal : « *Look for the Y* ».

« Est-donc ça ? *Look for the Y* ? De quoi s'agit-il ? »

Maud se tait. Sur les écrans de Matt, des images du conte de Prévert et de la lune éclairant la *skyline* de Los Angeles se mêlent à celles d'une bibliothèque, la couleur bleue noyant bientôt ces illuminations tandis qu'une lettre rose, le Y, recouvre l'ensemble sans cesser de clignoter...

« Doucement, s'il vous plaît », chuchote le Modérateur afin de mieux ramasser son butin. « Reprenons. Après l'image du livre trouvé chez votre frère, nous avons le cahier d'écriture de votre nièce qui mène directement au message de l'aérostat, lequel ramène à *L'Opéra de la lune* puis à une bibliothèque noyée de bleu dont émerge la lettre Y, en rose. »

Comme sourde, sans voix, les yeux vides, Maud reste sans réaction, le clignotement de la lettre Y sur les écrans figurant indifféremment sa pulsation cardiaque, l'ordonnée d'un point et la croisée de deux chemins. À cet instant, Matt soupçonne un exercice d'autohypnose susceptible de fausser l'investigation. Ils n'iront pas plus loin cet après-midi, un violent parfum d'eucalyptus et de nouvelles vibrations du fauteuil échouant tous à dissiper la torpeur de Maud, laquelle retrouve alors une liberté seulement provisoire et très surveillée.

Un autre fonctionnaire de la Modération, assisté par le système de vidéosurveillance, la tiendra à l'œil pendant que Matt approfondira l'analyse des premiers résultats. Y est une ville d'Alaska, le symbole de l'élément chimique yttrium, la deuxième variable d'échelle de Bjorken, l'un des deux chromosomes sexuels de l'Homme... Y signifie à l'origine « i grec », la lettre I étant l'initiale du nom de Maud et de

Blaise, ce dernier se trouvant dès lors peut-être en Grèce... Y pourrait aussi bien être le nom d'une organisation politique souterraine, d'une organisation criminelle, d'une organisation dédiée à la désorganisation de la Modération occidentale... Et celle-ci doit être prioritairement recherchée à bord de l'aérostat dont l'image s'accorde à celle de la lune du conte de Prévert, l'image du conte s'accordant à son tour avec celle de la bibliothèque entrevue... *Mais pourquoi ce bleu et ce rose ?* L'algorithme échoue lui-même à l'interpréter, car si les différents modèles probabilistes qu'il intègre prennent bien en compte toutes les significations possibles de la lettre Y, n'est pas intégrée la probabilité qu'un locuteur invite à « chercher le Y » ni la probabilité que la suite de sons générée par l'énoncé produise une signification particulière, distincte de son sens littéral. Las, Matt interroge du regard son homologue français qui hausse les épaules...

Plus tôt ce matin, Paulin a vu *L'Opéra de la lune* et ce jouet conçu par une vieille imprimante 3D, la reproduction de l'aérostat, pas le cahier. À présent, il se félicite du degré de performance de la procédure de détection des pensées, car sa propre distraction aurait pu être fatale, son inspection de la coque du house-boat n'ayant rien donné à l'exception du coup de fouet consécutif au plongeon dans le canal. À l'heure du déjeuner, Solange lui a transféré ses coordonnées par La Dent Bleue. *Elle est une sorte d'escorte, comme moi...* a pensé Paulin en lui envoyant le troisième message de la journée *via* la tablette souple greffée sur sa manche gauche. Maud l'observait occupé à triturer son avant-bras, sans savoir si celui-ci recevait ou émettait des informations la concernant ; et si elle n'excluait pas que ses préoccupations fussent tout à fait étrangères à sa personne, la crainte

qu'il ait vu clair dans son jeu était aussi forte que le regret de ne pouvoir lire, à cet instant précis, dans son esprit. Dès le retour vers L'Arche, elle avait anticipé la procédure de détection, déjà persuadée qu'une lettre de l'alphabet, le « I-grec », ex-upsilon, devait présider à ses retrouvailles avec Blaise. Pour l'heure, la lettre venait d'unir le message de l'aérostat, « *Look for the Y* », à cet autre signal aperçu au centre du cahier d'écolier : « *Look for they* ». Au milieu de la page centrale, l'injonction de « les chercher », « *Look for them* », était en effet altérée ; l'harmonie des lignes jusqu'ici enchaînées pâtissait d'une minuscule différence destinée à réunir les séparés : la lettre y au lieu de la lettre m. Y est ce qu'il faut chercher, Maud l'avait compris sur-le-champ. Oui, le « i grec » serait la monnaie de leur pièce et la clé des champs. *Pourtant, la lettre ment, littéralement*, avait-elle aussi pensé, car la lettre proprement dite resterait muette pour la Modération. Seule sa signification *en tant que son produit en anglais* pourrait libérer, de la lettre elle-même et de la Modération. *Why ? Pourquoi ?* « Chercher le pourquoi », cette question serait la moins sensée pour un A. I. (« *artificial intelligence* » ou « algorithme intelligent ») et pour ses programmeurs, tous les « pourquoi » étant connus (pas de programmation possible avant qu'une telle question soit résolue, avant que la fin soit identifiée et le futur anticipé). Le passage du sens littéral au sens figuré de la lettre désigne ainsi l'une de ces métaphores dont la machine reste incapable. Pour l'ôter à la vue de tous, il a suffi à Maud de penser de toutes ses forces à la lettre Y. Et, en se concentrant sur une seule image, celle de l'aérostat, Maud a escamoté l'injonction du cahier – un escamotage destiné à se jouer de la machine par un tour d'esprit qui est aussi un tour de pensée...

Le sens figuré de la lettre, « *Why* », demeure accessible à n'importe quel cerveau humain, pourvu qu'on se détache de l'image produite par celui de Maud. Et ce sens figuré recèle encore une autre signification dans *L'Arche*, que n'importe quel Modérateur retrouverait en fouillant dans ses souvenirs.

En escortant Maud jusqu'à leur appartement, Paulin croise à nouveau cette blonde qui ressemble à la femme du diaporama sur l'écran personnel de Matt dans les bureaux de la Modération. *Toutes les femmes se ressemblent ici, de toute façon. Solange, elle, est différente.*

« Vous avez une tenue pour le soir ? Pour sortir ? demande-t-il soudain à Maud.

— Vous m'invitez à dîner ?

— Non... Mais nous pourrions aller boire un verre...

— Pourquoi pas ? Je vais me changer, mais je n'ai rien de plus sexy qu'une autre paire de leggings noirs tout à fait semblable à celle-ci », fait Maud en montrant ses jambes. »

Philémon montre ses jambes à Sara comme s'il interprétait le rôle de Maud et comme il interprétait, un peu plus tôt, celui de Solange, celui de Paulin, celui de Matt, celui de Loup, celui de... Sara juge-t-elle qu'il en fait trop ? Elle prend les mains de l'adolescent et les serre fortement entre les siennes pour interrompre la transe.

« C'est bon, le départ maintenant... Juste ça.

— D'accord. Paulin et Maud gagnent La Bibliothèque...

Ce soir encore, l'endroit tient un peu lieu de la cathédrale avant une grande cérémonie. Car si l'encens a disparu avec la flûte de Pan, l'éclat des cierges est plus fort, leur quantité surmultipliée par les miroirs, la hauteur des plafonds soulignée, les ombres des grimoires-coffrets dramatisées tandis que, retournés, les éteignoirs sont des pipes attendant d'être

allumées. En entrant, Maud n'est pas surprise d'entendre une chanson promettant la fin du monde si ce dernier ne change pas et se laisse aussitôt séduire par l'ondulation générale. *J'ai jamais vu personne danser comme ça sur de la Motown*. Stimulés par le piano électrique autant que par la voix un peu sibilante de Stevie Wonder, les corps sont souples et enthousiastes. Leur houle, si dense que Maud et Paulin doivent eux-mêmes chalooper au milieu des corps pour la traverser, semble pourtant l'effet d'un programme informatique ou d'une combinaison d'éléments *a posteriori* calculables par des chercheurs en sciences physiques. Dans la piscine hier invisible, des individus équipés de minimasques capturant l'oxygène de l'eau dansent en rythme grâce au système d'enceintes aquatiques. « *Jellyfish just don't fit to categories* » : les lettres jaunes phosphorescentes du « *day slogan* » glissent le long du bar. Maud s'y installe en observant la vidéo des méduses planant sur le béton quasi transparent derrière lequel Solange remplit son office. En se retournant, celle-ci adresse un large sourire à Maud qui s'attendait plutôt à une Gorgone sans cheveux, un fameux cocktail maison à la main. « Celui-ci est pour Pauline. Pour vous, bien sûr, le même sans alcool... » Alors que Maud croit deviner la complicité de la jeune barmaid manifestement instruite de sa grossesse, Paulin détaille à haute voix la chimie du *Why ?* : « À 10 cl de curaçao s'ajoutent 25 cl de rhum blanc et 10 cl de citron vert cultivé dans les serres de L'Arche, le mélange étant aussitôt transféré dans un verre arrondi afin de contenir les réactions chimiques successivement produites par l'addition d'une once de sucre coloré qui transforme le bleu de la liqueur d'orange en rose phospho-

rescent et d'une pilule générant une vapeur semblable à la glace carbonique, *mais sans refroidir la boisson* ».

Paulin serait-il aussi complice de la machination fraternelle ? Dans le verre de Maud, la transformation s'accomplit. En levant les yeux vers Solange, Maud voit que ses yeux à elle guettent l'entrée de La Bibliothèque. Paulin ne peut voir le fonctionnaire de la Modération tout juste arrivé et déjà en train de remonter le courant des corps aux fluctuations synchronisées. Sûre de l'empire qu'elle exerce désormais sur le policier français, Solange dit alors simplement ces mots : « Allons-y ». »

Sixième partie
E.L.L.S.A.

« Je traîne près du Virgin Galactic Coffee et je regarde par le hublot. Maintenant, on ne distingue plus notre vieille planète bleue, cette boule de cons. »

Florent Marchet, *Apollo 21*,
dans *Bambi Galaxy* (2014)

24 septembre 2050 (après la sieste)

« 24. 09. 2035 : Solange, Paulin et moi avons très peu d'avance sur les fédéraux qui nous avaient suivis à l'intérieur de La Bibliothèque, mais nous avons un avantage certain : Blaise avait fait en sorte que notre évasion ne soit pas filmée. Depuis le passage que Solange nous a montré derrière son bar, nous avons rejoint les voies souterraines en suivant le plan établi par Blaise qui, de manière aléatoire, avait neutralisé quelques centaines de caméras sur les dizaines de milliers dont les couloirs, les ascenseurs et rues intérieures étaient équipés, en plus des caméras qui, si elles avaient seules cessé de fonctionner, auraient trahi notre itinéraire. Retrouver le hacker du système de télésurveillance de L'Arche prendrait plusieurs heures et encore Matt tomberait-il sur un serveur de La Bibliothèque utilisé par Solange, quelques instants avant notre départ, selon les instructions de Blaise. Il s'écoulerait quelques heures encore avant que Matt ne juge sa dépense d'énergie excessive au regard de la dangerosité de notre trio et de Blaise lui-même. Bien sûr, les recherches reprendraient dès le lendemain, car ce qui avait commencé par une ambitieuse opération de piratage poético-informatique pouvait continuer d'évoluer de façon contrariante pour la Modération. Celle-ci avait une âme, encore. Elle était la religion de la

sortie de la religion ou, plutôt, la relève, au sens hégélien, du christianisme sur cette voie et sur le chemin destiné à soulager chacun de l'inconvénient d'être né, de la tragédie d'avoir un corps vulnérable voué à la mort. Dans l'immédiat, « Anthropocène » ne figurait toujours pas sur la liste des mots interdits et le mot avait surtout servi à me faire venir aux États-Unis. Je relèverais surtout, à présent, des services de l'Immigration et il était certain que je dégusterais au-delà des capacités d'imagination de n'importe quel citoyen français ou américain si jamais j'étais rattrapée.

Dès le début du mois, Blaise avait prévenu Claire, Solange, l'ensemble de ses amis et même Rosalia : tous se moqueraient bientôt d'Anthropocène comme ils s'étaient longtemps moqués de la signification de ce mot. Il avait également dit : « Certains ont très tôt préféré la discrétion et l'anonymat ; ils étaient moins nombreux que les autres bien que chacun d'entre nous ait eu, au moins une fois, une excellente raison de préférer l'invisibilité. »

Disparaître exigeait toutefois, paradoxalement, un manifeste rédigé avant le 2 juin, que je recopie ici :

« Notre manière de regarder le monde, depuis une coulisse imaginaire dans laquelle nous serions retranchés, nous a conduits à faire de ce monde une scène constamment épiée par nos propres soins et toujours suspecte de produire la déception. Dédoublés, nous voulions tenir chacun notre rôle sur cette scène, y être reconnus, loués et aimés ou, à défaut, être haïs plus que les autres pour que notre existence ait un sens. Nous voulions observer le monde depuis la coulisse et tenir notre rôle sur la scène sans être excessivement observés et jugés. Ce qui faisait

de nous des complices encore bavards, « branchés » même lorsque nous affectons de ne pas l'être.

Nous n'avons pas eu le choix de l'écologie : elle s'est imposée avec le fracas que l'on sait. Nous n'avons plus que le choix de l'invisibilité : il nous faut disparaître pour persévérer. Pour rendre nos pensées illisibles, il nous faut les encrypter dans les mécanismes de la Modération. Pour penser plus intensément ce que nous pensons, il nous faut soustraire nos pensées au tourbillon de la représentation. Pour que nos pensées nous appartiennent davantage et que nos corps nous soient restitués, il nous faut d'abord les contester et entreprendre l'exil hors de toutes pensées et existence corporelle familières.

Nous serons d'abord sans autre pensée ni autre projet que l'invisibilité. Notre corps sera absent de la scène construite par nos parents et nos grands-parents. Il nous semblera sans saveur, triste et étranger. Nous n'aurons plus accès aux drogues seulement capables de stimuler ce corps gourde et de transporter ou mettre hors de soi. Chacun en soi, mais mal dans sa peau, nous ne saurons plus où nous mettre. Puis cette absence sera apprivoisée et marquera le retour de la conscience au point le plus reculé de notre fuite. Jamais, nous n'aurons l'illusion de la présence et, cependant, nous aurons déserté l'inconsistance. Nous n'aurons plus besoin de faire parler de nous. »

Malgré la joie intense d'avoir quitté L'Arche et retrouvé Blaise, le ton prophétique du manifeste m'inquiétait – je n'en aimais pas beaucoup non plus le contenu. Mais Blaise disait, à bon droit, qu'il avait écrit ce qu'il était capable d'écrire avant d'être moins assujéti, plus libre, au gré des lignes de fuite, et qu'il n'écrirait plus la même chose à la fin

du mois de juin, ni la même chose qu'à la fin juin à la fin juillet, enfin, que nul écrit ni aucune de ses paroles n'exprimerait jamais ce qu'il pense et ce qu'il est, mais seulement son effort pour se déprendre de lui-même et des oripeaux de la veille, du jeu de langage qu'on lui a appris et qu'il appartient à chacun de déjouer sans pouvoir jamais se vanter de produire la bonne combinaison de mots et de phrases. Ainsi, en septembre 2035, autour de mon anniversaire, il m'assurait déjà ne plus vouloir dire « toujours » ni « jamais » et renoncer à dire « nous » au lieu de « je », ce « je » signalant seulement, désormais, l'effort de consistance individuelle ou, mettons, de travail et de lutte, dans la langue et avec la langue, pour consister davantage.

L'un des souterrains de L'Arche nous a menés jusqu'à Venice. Depuis notre départ de La Bibliothèque, Solange et moi portions chacune une longue robe par-dessus nos leggings. Paulin, qui avait échangé son tee-shirt à électrodes contre un sweat à capuche, avait aussi jeté ses lentilles de réalité augmentée et marchait toujours cinq ou six mètres devant nous. Son interface neuronale ne pouvait pas le faire immédiatement repérer en vertu des protections garanties, depuis 2024, par la Constitution universelle des libertés virtuelles. Il faudrait activer une procédure d'exception relativement longue avant que sa trace soit retrouvée. Dans l'immédiat, la puce implantée dans son cerveau depuis son intégration au sein de la Modération était notre alliée puisqu'elle nous guidait dans le dédale de L'Arche envahie, à cause du match, par la foule des grands jours. Le Service de la Modération des Relations Non-Numériques était débordé à cause du Super Bowl, quelques dizaines de milliers d'Angelenos s'engouffrant dans les ascenseurs et

les escalators, bientôt rejoints par les fans de Pocahontas-Cindirella Bieber, la fille adolescente de Justin Bieber et Lily-Rose Depp, dont le concert virtuel s'achevait tout juste au Walt Disney Concert Hall. À Venice, nous sommes simplement montés à bord d'un petit canot à moteur qui nous a transportés sur huit miles, vers le nord. Au bout d'un ponton branlant, deux scooters des mers nous attendaient et Solange a demandé à leurs pilotes d'amener d'abord « les deux Français ». Paulin a refusé ; il était là pour elle, pas pour la « sœur du pirate » ; aussi, les deux scooters devaient m'escorter avant de revenir au point de rendez-vous, sachant que s'ils ne revenaient pas, Paulin serait avec Solange de toute façon. Je suis donc partie la première, au-delà d'une ferme marine, le phare du scooter n'éclairant bientôt plus que des vagues et tout devenant noir, soudain.

Solange et Paulin allaient dormir sur une plate-forme pétrolière reconvertie en logements, dont les habitants se considéraient comme des insulaires et avaient développé leur propre système de modération et de sécurité, et où les drones de la Modération ne se risquaient plus depuis quelque temps. « Ils y resteront un jour ou deux et nous rejoindront. » Je n'y accordais qu'une faible importance, pour ma part, tandis que Blaise jugeait essentiel de pouvoir compter sur la grande intelligence de Solange. « Tu vois, on apprend le français et c'est déjà fichu pour l'ordre et la synchronisation. On est plus disposé que les autres à faire la gueule, à discuter et même à dévier ! »

Blaise, Claire et Rosalia avaient commencé quelques jours plus tôt l'aventure de la liberté dans une cage de Faraday. Comme ils l'espéraient, on y était plus libre

en effet. Malgré la discipline d'acier, les déplacements incessants, la vigilance de Blaise à chaque instant pour préserver la furtivité de notre vaisseau et pour limiter notre rayonnement magnétique en évitant, notamment, que notre empreinte physique soit reconnue à travers les innombrables points d'accès au réseau ponctuellement utilisés. Trois amis de Blaise étaient du voyage. L'un d'eux a été chirurgien-dentiste à distance avant de devenir ici notre médecin et je sais qu'il m'aidera lors de l'accouchement, prévu dans six semaines. Aujourd'hui, c'est mon 42^e anniversaire, mon 42 septembre, et il sera fêté en famille [...]

17. 04. 2036 : Longtemps, j'ai regretté les dernières lèvres connues avant le grand voyage. Puis je n'ai plus su si j'avais réellement baisé cette bouche, ces yeux et ce front. J'ai même cru oublier qui m'avait fait cet enfant, d'où il m'arrivait... Jusqu'à ce que je retrouve très récemment, sur son visage, la forme de cette bouche, ces yeux et ce front, tous emportés dans ma course...

Dans notre île flottante. Château ambulante...

Nous restons parfois suspendus au-dessus des plages pour ne pas y laisser de marque et parfois blottis au creux d'une montagne, en réfléchissant toujours l'image de notre environnement immédiat pour tromper l'œil des satellites qui ne sait pas nous identifier ni même sur quels océans ou dans quel désert nous chercher.

Voué au sort de la plupart des îlots itinérants déjà expérimentés, E.L.L.S.A. (Electric Loft for Land, Sea and Air) trouve souvent refuge sous la mer. Nous avons alors très peu d'électricité et les journées s'écoulent dans une lumière bleutée à laquelle nous sommes désormais habitués. Nous demeurons ainsi, dans l'aquarium, à l'ombre de rochers

stratifiés semblables aux Météores bordant la plaine de Thessalie, quelques baleines grises, diables rouges et raies guitare dansant tout autour de nous.

À la longue, un séjour dans l'espace nous rendrait pareillement indifférents à la surface de notre monde. Nous y découvririons la même promiscuité, le caractère exceptionnel des excursions hors du module et un sentiment d'apesanteur comparable même si, pour les embryons que nous fûmes, un environnement liquide ne peut probablement pas être aussi stupéfiant que le disque galactique et le tournoiement sans fin des étoiles dans le cosmos. Dans l'espace, notre sentiment de l'exil serait plus aiguë et notre conscience aurait sans doute déjà vrillé, encore que le seul fait de l'imaginer soit d'emblée un effort pour apprivoiser la vie aux confins de la galaxie, un peu à droite de Saturne. Pour l'heure, au fond de l'Atlantique, sans Internet ni autre récréation que la contemplation, l'écriture et la relecture avec mon fils de vieux livres illustrés, je n'ai jamais été plus absorbée dans la litanie du présent. [...]

19. 10. 2040 : Le temps d'après, nous le sentons, nous verra croiser la route d'autres pirates. Que les îles deviennent trop nombreuses et constituent la nouvelle norme de l'humanité, alors nous nous rassemblerons dans une clairière sous-marine ou en haut d'une colline arrondie et blonde. En attendant, nous ne croisons jamais le moindre bateau ni le moindre avion-fusée. Seuls les déchets des catastrophes, partout dispersés, et les machines qui s'évertuent toujours à les rassembler nous rappellent que nous ne sommes pas seuls au monde. Je ne voudrais pas quitter notre île sous l'Atlantique, parfois posée sur les lagunes, parfois survolant la lande ou le toit du monde, à jamais

affranchie de la lutte historique pour faire reconnaître des droits et des contraintes de la représentation ou de la pseudo-démocratie participative épanouie après mon vingtième anniversaire sur le modèle de l'Internet. Bon... Je ne dis pas que tout ça n'avait aucun intérêt et je pourrais même admettre que cela me manque certains jours. [...]

04. 12. 2041 : Je rencontre souvent les autres habitants, sur la terrasse couverte, à l'arrière. Paulin est heureux avec Solange, mais, parce que la procréation est interdite, Philémon ne devrait pas avoir d'autre compagnon de jeu, disons du même âge, qu'une petite fille prénommée Sara qui a vu le jour à bord, elle aussi, au début de notre voyage.

Blaise, qui devient autoritaire, nous a fait signer la Charte de coexistence pacifique : le calme est essentiel à bord, la modération restant la responsabilité de tous pourvu que chacun soit très attentif aux signes avant-coureurs du moindre tumulte intérieur ; aussi la Charte prévoit-elle, si d'aventure l'un de nous cédait à une passion excessive, des exercices de rééducation de la sensibilité avec la machine conçue à cet effet. La machine peut et doit être utilisée à plusieurs si celles et ceux qui ont suscité nos passions prennent leur part dans le travail d'apaisement. À ce compte, j'ai eu le temps d'observer que toute colère est en effet susceptible de se dissoudre dans une froide indifférence à son tour capable d'exciter la colère d'autrui et qu'il convient dès lors de rectifier par un certain degré de sympathie, lequel vise finalement n'importe quelle créature vivante, animale ou végétale. En définitive, j'observe que tout désir se laisse ramener à une simple excitation dépourvue de cause – bien que sa cause mécanique soit identifiée (il s'agit toujours d'une combinaison de réactions hormo-

nales) – et que le trouble subjectif issu de la chimie amoureuse est rigoureusement identique à n'importe quelle représentation associée à un plaisir ou à une stimulation physique. Aussi, je crains que la machine à réduire la sensibilité n'ait fait de nous des êtres tristes... tristement instruits et désabusés à propos du fonctionnement de la machine corporelle qui nous incombe ou à laquelle nous sommes presque entièrement réduits. J'essaie de me représenter quelle sorte de plaisir puise une machine incorporelle, disons plutôt inorganique, dans l'accomplissement de tâches – sérieuses ou ludiques – n'impliquant aucune sensation physique. Cela ne peut pas être aussi triste... Même une session seulement virtuelle de skate-board, parmi d'autres skaters virtuels, dans les rues seulement virtuelles d'une cité virtuelle, constituera pour la machine une source de satisfaction intellectuelle que nos catégories, nos concepts, nos mots sont impuissants à décrire, faute d'avoir accès à cette expérience... Car si nous savons comment les machines intelligentes communiquent entre elles, savons-nous qu'elles ne se communiquent pas des émotions que nous puissions comprendre, faute de les éprouver, et savons-nous qu'elles n'éprouvent de toute façon pas la nécessité de nous les communiquer ?

À présent, c'est même entre nous que les mots semblent vains, impropres au partage de nos expériences intérieures... impropres à notre communauté. C'est ainsi que le silence deviendra notre nature, comme l'avait anticipé papa, en attendant le téléchargement de nos consciences dans la machine et que le code informatique devienne finalement le langage universel.

Déjà, c'est à peine si nous exprimons à voix haute notre surprise lorsque sous nos pieds de grands oiseaux se volent dans les plumes, ou bien notre joie de revoir le désert de l'Acatama et la mer noire. Elles ne nous tirent pas plus de sons, ces aigrettes qui, malgré leurs propres difficultés dans l'univers, rejoignent toujours Tatihou en hiver.

Dans nos cœurs seulement, nous louons le spectacle de la mer allée avec le soleil. Bientôt, les vagues se soulèvent pour former des rouleaux plus hauts que le ciel, capables d'arracher les étoiles à la force gravitationnelle. Et, dans ce *big bang* onirique, tout devient signe, lettre, fragment à interpréter. [...]

31. 12. 2045 : J'ai eu l'idée d'une pièce de théâtre, plutôt d'une comédie musicale, dont les personnages et les dialogues resteraient seulement intérieurs. Ce serait une mise en scène *in foro interno* et je jouerais tous les rôles, sachant qu'il me faudrait d'abord composer les paroles et les mélodies de cette version musicale de *La Métamorphose* de Kafka.

Est-ce que ça y est ? Je deviens folle ?

Me voici plus que jamais réfugiée dans une chambre dérobée à la vue de tous – j'entends, dérobée à la vue de la Modération et des autres habitants d'E.L.L.S.A. C'est, du reste, j'en suis sûre, un faible éclairage qui, au Moyen Âge, a permis l'éclosion de l'intériorité, dans la chambre d'un roi plutôt que dans celle d'un anachorète du désert.

Étonné par sa découverte et contraint de progresser pas à pas dans l'obscurité, ce roi descendait de plus en plus souvent dans la forêt de ses pensées, où il avait rencontré d'abord quelques sangliers furieux avant d'y lâcher à son tour des lévriers. Or, à la nouvelle de l'existence d'un conti-

ment intérieur, les autres rois vinrent le trouver pour en obtenir la clé.

« Ami, faisons un peu la paix ! Et dis-nous, s'il te plaît, comment entrer dans cette chambre. Nous avons fait plus de lumière et ouvert tout grand nos oreilles afin de rester toujours éveillés. Mais notre ennui est tel qu'il nous faut la compagnie du bouffon afin d'éviter une mort permanente. »

Sur ce, l'innovateur s'exclama qu'il fallait, au contraire, moins de lumière et des oreilles fermées pour que s'ouvrît la porte de cette chambre. Un frère demanda si ce n'était pas simplement l'étincelle de la « raison » qui avait brillé dans la nuit. Un autre demanda si ce n'était pas plutôt l'akedia ou le puits profond des mélancolies. Un lettré jugea que le roi décrivait tout bonnement l'expérience antique de la suneïdésis. Et le roi répondit :

« Je suis un vrai Chrétien et un admirateur des Grecs, mais vous parle d'une étendue où nul ne s'aventura jamais avant moi. J'ose dire celle-ci infinie et plus mystérieuse que la lande et toutes les rivières de mon royaume. Un jour, j'y affronte des loups et j'y aime des baigneuses. Un autre jour, c'est le contraire. Nul chastoïement ni châtiment connus n'y tiennent plus. C'est là, vous dis-je, que je suis au-delà des lois et pourtant sous mon propre joug. Nulle créature merveilleuse ne peut me posséder si je ne crains pas d'avancer et de m'interpeller moi-même sur le chemin.

– Mais, Sire, vous parlez-vous donc à vous-même, demanda le Fou ?

– Oui, je suis désormais mon propre bouffon et mon propre souverain. »

Philémon referme le journal et lève les yeux vers Sara. Il s'interroge à propos de l'adaptation musicale de *La*

Métamorphose. Et si ce scarabée apparut depuis ce matin était la matérialisation organique de la folie qu'il a toujours soupçonnée et dont il croit même avoir observé les progrès chez sa mère, en même temps que, jusque dans la forme de cet insecte, elle ne cesse de veiller sur lui ? Mystérieusement mensonger, le texte de Maud exagère, par ailleurs, sa disposition à l'extase de l'instant présent et escamote les messages que celle-ci continue d'écrire à Loup, au moins une fois par semaine, depuis quinze ans, en les jetant tantôt dans la mer, tantôt dans un fleuve ou dans un ruisseau. Le texte escamote aussi les révélations de Blaise, aussitôt après l'embarquement de sa sœur, à propos de Barbara. En les quittant, leur mère avait rejoint un village proche de Rocamadour dans la vallée de la Dordogne. « Les années 2000, les plus belles de ma vie », dirait plus tard Barbara à sa fille, sans même avoir bu, simplement en vertu de cette forme de l'innocence qui coïncide avec le pouvoir de commettre les actes socialement réputés les plus coupables (comme le fait d'abandonner ses enfants). C'était le retour des loups dans cette vallée et, près de la rivière où des néo-hippies se retrouvaient chaque soir, Barbara avait fait la connaissance de ce maudit Loup – du Loup de Maud –, alors que celui-ci caressait le projet de fonder une communauté « alternative ». Séduite par ce bel orateur, professeur d'université comme l'étaient son père et son demi-frère, elle lui avait cédé d'autant plus facilement que Loup ne portait jamais son alliance et qu'elle-même n'avait pas le projet de se remarier. Tout s'était passé sans le moindre souci des possibles conséquences, la folie de Barbara exerçant sur Loup ce charme indéfinissable, mystérieux, que Maud savait par cœur avant même d'y avoir si intensément réfléchi au jour de son départ pour la Californie.

Barbara avait recommandé son demi-frère à Loup. Elle n'avait pas parlé de ses enfants ni de leur père. Elle était une trentenaire célibataire, libre comme l'air, désormais presque aussi pénétrée par les principes de la *deep-ecology* que par ce qu'elle appelait la « source d'amour » de Loup, son instinct lupin... Alors que Loup avait déjà filé, depuis plusieurs semaines, tel un brigand ou un bandit de petit ruisseau, Barbara avait senti tous les effets de sa force en se découvrant enceinte, pour la troisième fois, d'un garçon, pour la deuxième fois. Loup ne l'avait jamais appris ; jamais il n'établirait le moindre rapport entre la folle de Pinsac et la doctorante en philo de la Sorbonne (aperçue d'abord dans un documentaire sur France 2) ; jamais il ne fonderait la moindre communauté « alternative » ; toujours, cependant, il poursuivrait son combat politique dans la capitale en y associant l'oncle de Maud, le demi-frère de Barbara, lequel perdrait la trace de sa sœur aussi vite qu'il l'avait retrouvée autour de 2007-2008. C'est sa propre dèche, non la dette devenue seule « souveraine » en Grèce, qui convainc Barbara de rechercher sa mère exilée dans les environs d'Athènes ou dans les Cyclades – peut-être à Hydra, peut-être à Kéa, elle verrait bien en y allant avec le plus jeune de ses enfants. Barbara avait entretenu une relation fusionnelle avec Maud et Blaise jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge de 3 ans. Il en irait de même pour Tristan, confié en 2010, non à Anna qui refuserait de s'en occuper, mais à un certain Apostolos récemment implanté, au sein d'une toute nouvelle communauté « alternative », sur le terrain de l'île d'Eubée qui, en revenant à Apostolos, serait un jour transmis au jeune Christos (c'est ainsi que les Grecs avaient rebaptisé Tristan). Dès l'année 2011, Barbara serait de retour en France. Après

la mort d'Anna, en 2013, Maud verrait un double, un frère doublé d'un rival, en Apostolos alors que le petit Christos ne serait jamais distingué du lot des membres de la communauté. À peine Maud se souviendrait-elle, en 2035, de cet enfant beau et joyeux dansant autour du feu, dans le campement...

Que l'oncle de Philémon soit aussi son frère, voilà qui fait presque de lui un héros de tragédie antique ou presque un Hamlet... Si celui-ci rejoint la terre ferme, il espère aussi rencontrer Tristan, et Apostolos. Le premier a fondé une famille, d'après Blaise. Philosophe, comme sa sœur aînée, il a prénommé Terabit-Ethernet sa fille née en 2028, en bon *geek* et en digne frère du concepteur d'E.L.L.S.A.

Pourquoi Philémon serait-il sans famille ? Qui a été élevé par une bonne dizaine d'adultes itinérants ne se sentira jamais orphelin et sera partout chez lui. Maud, quant à elle, semble camper à jamais dans le culte de l'Absent – un culte strictement indifférent aux éléments rapportés par Blaise.

Loup est une étoile dans le ciel, chaque soir différente, chaque soir destinataire des mêmes vœux et rêveries.

Que cet amour-zombie ne soit pas liquidé exige toujours plus d'océans, la poursuite de l'odyssée, du voyage de Pénélope, jusqu'à l'épuisement. Et qu'il la tienne étrangement en vie ne trouve aucune explication ni même une raison suffisante. L'amour de lui a pris Maud comme, jadis, le loup de la fable emporta l'agneau, mais, cette fois, sans méchanceté. La bienveillance de Loup pour elle n'en fut pas moins emportée par le ruisseau, de rivière en fleuve, jusqu'à la mer, les appels de Maud s'efforçant depuis de la recontacter sans succès. Loup avait néanmoins fait une réponse, le 2 juin 2035, la seule qui ait été reçue par Anthropocène et

qui aura, au passage, été interceptée par la Modération sans que ni celle-ci ni Blaise ne jugent nécessaire de communiquer son contenu à Maud. Si d'autres réponses furent adressées à Anthropocène en 2035, aucune d'elles, à l'exception de celle de Loup, n'avait effectivement abouti dans la messagerie de Blaise. À cause des innombrables messages destinés à Loup et récupérés dans l'ancien système de messagerie électronique de sa sœur, Blaise avait très tôt deviné que Loup était le père de l'enfant à naître. Après avoir réuni un certain nombre d'informations à son sujet, Blaise croyait celui-ci susceptible de rejoindre Los Angeles. Aussi le mèl transféré à Loup en 2035 lui offrait-il l'occasion de se signaler, de marquer son intérêt pour Maud et pour Anthropocène, et de rejoindre Los Angeles par ses propres moyens. Or, Loup avait répondu ceci :

« Bonsoir,

Si votre propos ne manque pas d'intérêt, son objet est mal défini, sa problématique mal formulée, et l'ensemble comporte trop de digressions. Le style, qui n'est pas irréprochable, a surtout retenu mon attention et, qui que vous soyez, je vous encourage à écrire... et même à m'écrire encore, si vous le souhaitez. À cette occasion, n'hésitez pas à préciser les raisons qui vous ont fait choisir le pseudo Anthropocène. Tenez-vous, comme le font Lewis et Maslin, l'an 1610 pour base de cette période géologique amorcée sous l'effet de l'échange colombien, autrement dit à la suite de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, ou bien la Révolution industrielle marque-t-elle selon vous le début de cette ère, le premier usage de la bombe nucléaire par les Américains le 16 juillet 1945, dans le désert du Nouveau-Mexique étant aussi regardé comme

le premier événement majeur sinon déclencheur de cette nouvelle ère ? Enfin, quel lien faites-vous entre l'anthropocène et les éléments qui forment la toile de fond de votre message : l'extinction des fontaines, la montée des eaux, la vie sur le fleuve, la solitude et, précisément, le pouvoir des mots ? Ces questions m'intéressent en tant qu'enseignant-chercheur. Il s'agit d'aspects de notre histoire, fût-ce de la post-histoire, que j'entends moi-même enseigner et auxquels je souhaite consacrer une partie de mes recherches. Par conséquent, et pour le coup, je dirai bien volontiers un mot gentil à votre sujet et serai heureux que cela soulage un peu votre peine, pourvu que soit également trouvé le moyen de guérir la terre qui nous porte.

Cordialement,

Loup P. »

Noocène

Tandis que Sara et Philémon complotent à tribord, Maud s'éveille à bâbord, seule dans sa capsule-sommeil au savant programme d'endormissement séquencé, tirée de son sommeil par un rêve déplaisant qui l'a vue emporter un nouveau-né dans le dédale de L'Arche de Los Angeles. Serrant le nourrisson âgé d'une heure à peine nu entre ses bras, tout en protégeant d'une main sa tête minuscule, Maud parcourait à l'aveugle de grands escalators dans d'immenses surfaces commerciales, convaincue que l'enfant devait être amené *ailleurs*. Lorsqu'enfin elle arrivait quelque part – en un lieu figurant une maternité –, elle constatait la disparition de l'enfant. Alors que des individus figurant quant à eux des soignants lui disaient que la forme blottie contre son oreille, dans son cou, n'était rien d'autre que *sa propre main*, elle soutenait que son « petit-fils » avait rétréci entre ses bras et que sa dissolution s'aggraverait s'ils ne l'aidaient pas. Puis, touchant son oreille de son autre main, il lui semblait toucher une seconde oreille greffée à la première et avoir seulement confondu celle-ci avec un nourrisson. *Un rêve épouvantable, en vérité*. Un rêve de disparition est bien pire qu'un rêve de mort. *Mais ça respire toujours là-dedans*, observe Maud en dégourdissant ses membres inférieurs et en surveillant les mouvements de sa cage thoracique. Au passage, elle note que depuis sa reprise de poids, ses seins sont *vraiment pas*

mal, selon les propres termes du médecin de bord qui lui rend parfois visite dans sa cabine, tout commentaire non médical étant strictement proscrit lorsque c'est elle qui lui rend visite pour une consultation. (Tous deux n'ont pas attendu l'accouchement de Maud, il y a près de quinze ans, pour coucher ensemble. Stimulé par la grossesse autant que par l'évasion, l'appétit sexuel de Maud aurait justifié qu'elle jetât son dévolu sur n'importe quel homme sans lien de parenté avec elle, mais ce docteur asiatique l'avait intriguée, puis attirée, parce qu'il était physiquement *tout le contraire* de Loup. Pour autant, elle n'aimait pas ses yeux en amande, jugés trop étroits, ni la courbure de son nez, jugée exagérée, ni les sourcils incapables de fusionner alors que le projet était si patent et le reste du corps si glabre ; elle n'aimait ni cette voix timide qui démentait ces deux bras musclés démentant eux-mêmes le ventre creux et les cuisses maigres ; elle ne l'aimait pas avant et ne l'aime pas plus maintenant ; ce qu'elle aime aujourd'hui comme hier est sa manière de l'aimer sans trop en faire ni rien espérer – et qu'ils n'aient pas réellement besoin l'un de l'autre.) Le *sound system* de la cabine diffuse un florilège de chansons et pièces musicales sélectionnées par Blaise, et c'est tout de même très contraignant que chacun de leurs auteurs et interprètes aient été, eux aussi, si obsédés par Loup ! *Tous* parlent de lui...

C'est son cinquante-septième anniversaire. En jetant un regard par le hublot, Maud croit revoir l'un de ces couchants sur la ligne des bateaux incluant le sien près du pont de Billancourt. Ce bref instant de confusion lui fait soupçonner le retour de la nostalgie. *Quelles sont les nouvelles du monde ?* se demande-t-elle comme Philémon une heure plus tôt, sans soupçonner que la soirée puisse voir s'envoler le

filz que Loup lui a fait, qu'il lui a donné, croit-elle, alors que ce filz lui a seulement été confié pour un temps et que ce temps est déjà révolu.

« [...] nous ne pourrons pas *être*, tout simplement... chuchote Sara.

— Ou bien nous pouvons *ne pas être* de ceux qui renoncent ! »

Philémon tremble de colère, de froid et de peur. Sara lui rappelle que c'est l'anniversaire de sa mère, qu'il leur faut de toute façon attendre encore avant d'envisager de fuir à bord de l'une des soucoupes de survie, qu'ils ont bien le temps avant de songer à s'unir et à devenir parents, qu'il l'aimera peut-être moins l'an prochain...

« Est-ce mal de vouloir vivre autrement ? Et de vouloir aussi apprendre à faire du *skate* volant ? D'élargir notre aire de jeu en sortant d'ici ?

— Avec qui feras-tu du *skate* volant ? Je ne crois pas que les gens sortent beaucoup plus de chez eux qu'en 2035...

— J'en ferai avec toi ! Et je veux connaître mon père... Imagine qu'il nous accueille, nous adopte...

— Avant qu'une telle chose arrive, il faudra manger...

— Nous devons être intelligents.

— Point de salut, sinon...

— Nous sommes bien d'accord.

— Bien réfléchir pour bien agir.

— Bien sentir, aussi. Enfin, aussi longtemps que nous aurons des corps... »

Au bout du couloir, la soucoupe de survie n° 6. Les adolescents sont sans bagage ni honte ni certitude à propos de l'avenir. Ils avancent doucement sous l'œil de la seule caméra dédiée à la surveillance de la corsive. Ouvrent

la porte coupe-feu dans l'espoir de s'introduire aussitôt dans la soucoupe. Mais celle-ci est verrouillée et, déjà, leurs silhouettes ont alerté l'un des adultes présents dans le poste de pilotage.

Rien de grave, songe le copilote. La soucoupe évoque un nid d'amour ou le lieu adéquat pour un conciliabule un peu plus intime. À faible altitude, E.L.L.S.A. plane au-dessus des îles norvégiennes Lofoten et Vesterålen. C'est la saison des baleines, déjà aperçues l'an passé aux abords de petites maisons de pêcheurs partiellement immergées. Autour, il reste une plage de sable fin et quelques prairies aussi vertes qu'il est possible de l'être sur cette planète. Pêcher, cueillir, ramasser la nourriture... Rêver, dormir, faire l'amour (apprendre, aimer ça, recommencer)... Sans doute ce bunker dominant le paysage ou cette maisonnette abandonnée, un peu plus bas dans la roche, seront-ils des refuges appropriés – le temps de voir tomber la nuit polaire, de se retourner et de gagner le continent, pour voir si de grandes choses peuvent y être accomplies, enfin, à nouveau. Déjà, Philémon et Sara ne regardent plus en arrière. De la terrasse couverte, propre, déserte, ils sautent lentement – leur saut semble durer mille ans tant leurs corps sont lourds à porter en cet instant –, mais, après dix secondes à peine, à l'insu de tous, ils baignent dans la fraîcheur du lagon et l'eau a déjà l'effrayante saveur de la liberté.

Fin

Bande originale de « 42septembre »

Septembre, Barbara.
Hell is Other People, Tristesse contemporaine.
Contact, Daft Punk.
I'm beginning to see the light, Count Basie and his Orchestra.
Them their eyes, Ella Fitzgerald.
Moon river, Henry Mancini.
Sexe, Line Renaud.
Les tramways de Carouge, Michel Berger.
Premiers symptômes, Serge Gainsbourg.
Place de la Concorde, Les Frères Jacques.
China Girl, David Bowie.
Wake me up before you go-go, Wham !
Barbara, Rufus Wainwright
Suzanne, Leonard Cohen.
Le moral nécessaire, Alfred Panou.
Black is the color of my true love's hair, Joan Baez.
Melocoton, Colette Magny.
Dans mon hamac, Georges Moustaki.
Kiss is on my list, Daryl Hall & Joan Oates.
2043, Alain Bashung.
Ainsi soit-il, Louis Chédid.
Let's stay together, Al Green.
How can you mend a broken heart, Al Green.

All in love is fair, Stevie Wonder.
Rhapsody in Blue, George Gershwin.
Jardin du sommeil d'amour (très modéré, très tendre),
Olivier Messiaen.
Living for the City, Stevie Wonder.
Apollo 21, Florent Marchet.
Abyssinie, Flavien Berger.